

BULLETIN
DE LA
Société d'Etudes Océaniques

(POLYNÉSIE ORIENTALE)

N° 1. — MARS 1917

SOMMAIRE

PAGES

Arrêté portant création de la Société d'Etudes Océaniques.	3
Liste des premiers membres de la Société.....	5
Procès-verbal de la réunion inaugurale de la Société d'Etudes Océaniques.....	8
Choix des membres d'honneur.....	8
Liste des membres correspondants.....	9
Liste des Sociétés avec lesquelles la S. E. O. se propose d'entrer en relations.....	10
Règlement intérieur.....	14
Correspondance relative au haut patronage de Lord LIVERPOOL, Gouverneur Général de la Nouvelle-Zélande, et de l'appui promis au nom de la "Polynesian Society"	17
Correspondance au sujet des Divinités mégalithiques de l'Ile Raivavae.....	18
Contribution à l'étude des Colonies polynésiennes des Nouvelles-Hébrides, des Iles Banks, Torrès, Santa-Cruz, Loyalty et de la Nouvelle-Calédonie, par M. A. LEVERD...	20
L'Ile Christmas, par l'Abbé E. ROUGIER.....	25
La légende des pierres marchantes (Ofaitere) de Papetoai, par M ^{me} Tetua a TEFAAFANA.....	31
Aquarelles, par M. F. HERVÉ.....	32

ARRÊTÉ créant la "*Société d'Etudes Océaniques*".

(Du 1^{er} janvier 1917.)

LE GOUVERNEUR DES ETABLISSEMENTS FRANÇAIS DE L'Océanie,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

Vu le décret organique du 28 décembre 1885, concernant le Gouvernement de la Colonie;

Considérant l'absence complète d'un centre d'études océaniques en une région du Pacifique où les investigations de toute nature auraient chance de donner de bons résultats;

Considérant la nécessité et l'urgence de recueillir, conserver ou protéger, avant qu'ils ne disparaissent, les derniers témoins de la civilisation maorie;

Considérant l'intérêt social et scientifique attaché à une connaissance plus approfondie de la langue, des mœurs, coutumes, traditions, arts, industries, *folk lore*, etc., des populations anciennes et actuelles de l'Océanie française;

Considérant le profit matériel et moral pouvant résulter pour cette colonie de rapports plus étroits noués avec d'autres centres d'études du monde polynésien et des Sociétés de même ordre d'Europe, d'Amérique et d'Asie;

Le Conseil d'Administration entendu,

ARRÊTE:

Article 1^{er}. — Il est fondé, à Papeete, chef-lieu des Etablissements français de l'Océanie, un groupement dit "*Société d'Etudes Océaniques*", ayant pour but l'étude sur place de toutes les questions se rattachant à l'anthropologie, l'éthnographie, la philologie, l'archéologie, l'histoire et les institutions, mœurs, coutumes et traditions des maoris de la Polynésie orientale.

Art. 2. — La "*Société d'Etudes Océaniques*" affirmera son existence et fera connaître ses travaux par le moyen d'un organe périodique appelé "*Bulletin de la Société d'Etudes Océaniques*", et portant en sous-titre la rubrique "*Polynésie Orientale*", afin de bien situer l'aire géographique de son action principale.

Ce bulletin sera édité aux frais du Service Local, par les soins de l'Imprimerie du Gouvernement.

Art. 3. — Les membres de la "Société d'Etudes Océaniques" sont répartis en trois sections.

1^o — *Membres d'honneur et Membres bienfaiteurs*, choisis parmi les personnalités dont le patronage peut aider au succès de la Société, ou celles qui, par le don généreux de documents, objets de collections, subsides ou dotations auront mérité que leur nom reste attaché à l'œuvre elle-même.

2^o — *Membres résidents*, choisis parmi les personnes présentées par deux autres membres titulaires et qui, résidant en l'un quelconque des Etablissements français de l'Océanie, s'engagent à verser à la caisse de la Société la cotisation fixée par le règlement intérieur.

Le bureau de la Société, choisi parmi les membres de cette section, sera composé d'un Président, d'un Secrétaire, d'un Archiviste-Bibliothécaire et d'un Trésorier soumis à l'élection et confirmés dans leurs fonctions par arrêté du Gouverneur.

Les Chefs des Services de la Justice, des Domaines, de l'Enseignement et le Directeur du Service de Santé feront, de droit, partie de la "Société d'Etudes Océaniques", au titre de membres résidents.

3^o — *Membres correspondants*, choisis sur présentation de membres résidents parmi les personnes de l'extérieur pouvant aider aux recherches entreprises, fournir des renseignements utiles, ouvrir des enquêtes, procurer des documents, aider en un mot, de quelque façon que ce soit, à la prospérité des "Etudes Océaniques".

Art. 4. — La présidence de la "Société d'Etudes Océaniques", de même que la fonction de Secrétaire, purement honorifiques et gratuites, devront toujours et obligatoirement être confiées à des citoyens français.

Art. 5. — La Colonie subventionnera la "Société d'Etudes Océaniques" dans une mesure qui sera tous les ans fixée au moment de la préparation du budget local en Conseil d'Administration ; elle devra, autant que possible, mettre à sa disposition les locaux et le matériel mobilier nécessaires pour ses réunions et la conservation en lieu sûr de ses archives, ouvrages de bibliothèque, collections, etc.

Art. 6. — Un règlement intérieur élaboré par le premier bureau élu et soumis à l'approbation du Gouverneur, fixera par le détail les conditions de fonctionnement de la "Société d'Etudes Océaniques".

Art. 7. — Le présent arrêté sera publié pour exécution et communiqué partout où besoin sera.

Papeete, le 1^{er} janvier 1917.

G. JULIEN.

LISTE au 1^{er} juillet 1917, des membres résidents de la
" Société d'Etudes Océaniques ".

D^r CHASSANIOL, ancien Médecin principal de la Marine, Papeete.
M. James, Lyle YOUNG, Président S. R. Maxwell C^o Ltd, Auckland.
Pasteur DE POMARET, Président du Conseil supérieur des Eglises
Tahitiennes.

M. Tati SALMON, Président du Conseil du district de Papara.

M^{me} MARAUTAAROA SALMON, Papeete.

Princesse Tekau POMARE, Papeete.

M. LAGARDE, Chef du Service des Contributions, Papeete.

L'Abbé ROUGIER, Propriétaire-Directeur de la " Cocoanut Plan-
tations Ltd ", à Christmas Island.

M. L. BOUGE, Chef de Cabinet du Gouverneur des Etablissements
français de l'Océanie, à Papeete.

M. Orsmond WALKER, Papeete.

M. J. B. SOLARI, Secrétaire Général du Gouvernement des Etablis-
sements français de l'Océanie, à Papeete.

M. L. SIGOGNE, Avocat-défenseur, Consul de Suède à Papeete.

M. E. TOUZE, Directeur de la Compagnie Française des Phosphates
de l'Océanie, Papeete.

M. E. CHARLIER, Trésorier-Payeur des Etablissements français de
l'Océanie, Papeete.

M. A. GOUPIL, Défenseur honoraire, Papeete.

M. Ed. AHNNE, Directeur de l'Ecole française-indigène de garçons.
à Papeete.

M. A. LEVERD, secrétaire d'Avocat-défenseur à Nouméa, Nouvelle-
Calédonie.

D^r BELLONNE, Médecin-major des Troupes coloniales, à Uturoa,
île Raiatea (Iles-Sous-le-Vent).

M. POROI, ancien Conseiller privé, Juge à la Haute-Cour tahi-
tienne.

D^r H. PAILLOZ, Médecin de la Compagnie des Phosphates de
l'Océanie à Makatea.

M. A. ROWLAND, à Papeete.

M. GARDRAT, Maréchal des logis-chef de Gendarmerie à Papeete.

M. Thomas B. L. LAYTON, Consul of the United States of America, Tahiti.

D^r W. JOHNSTONE WILLIAMS, Acting Consul de Sa Majesté Britannique, à Papeete.

Commandant SIMON, Capitaine de Port, Chef du Service de la Navigation, à Papeete.

M. R. CHAZAL, Administrateur des Iles-Sous-le-Vent, à Uturoa (Raiatea).

Pasteur Ch. VERNIER, à Uturoa (Raiatea).

Pasteur P. L. VERNIER, à Papeete.

Frère ANTHÈME, Directeur de l'Ecole des Frères de l'Instruction chrétienne, Papeete.

M. CARDELLA, Maire de Papeete.

M. A. DROLLET, Interprète principal à Papeete.

M^{er} HERMEL, Evêque de Casium, Vicaire apostolique de Tahiti, Papeete.

M. PHILIPPS, à Papetoai (Ile Moorea).

D^r GAUTIER, Médecin-major de 1^{re} classe des Troupes coloniales, Directeur du Service de Santé à Papeete.

M. HAYEM, Chef du Service des Travaux publics *p. i.*, à Papeete.

M. A. LEBOUCHER, Négociant à Papeete.

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'EXPORTATION ET IMPORTATION, à Papeete.

M. J. A. AMÉDET, Directeur de la Société Parisienne d'Exportation et Importation, à Papeete.

M. H. SIMONEAU, Procureur de la République, Chef du Service Judiciaire, à Papeete.

M. NADEAUD TU A TEMARII, Membre de la Chambre d'Agriculture, à Papeete.

D^r LE STRAT, Médecin arraisonneur et de la Municipalité, à Papeete.

M. GRAFFE, Interprète principal du Gouvernement, à Papeete.

M. CHAS. H. NORRIS, à Arue (Tahiti).

M. SECRÉTAN, à Papeete.

M. CHARLES, Administrateur des Colonies, à Papeete.

M. GAUTRON, Géomètre à Papeete.

M. HERVÉ, Armateur à Apataki (Tuamotu).

M. DANÈS, Médecin du Service Local, à Papeete.

M. VERMEERSCH, Chef du Service de l'Enregistrement et des Domaines, à Papeete.

M^{lle} E. BANZET, Directrice d'école, à Papeete.

M^{lle} PERRIER, Institutrice, à Papeete.

- M. BUNKLEY, Directeur de S. R. Maxwell & C^o Ltd, à Papeete.
M. CH. BROWN, constructeur de navires à Papeete.
M. F. HOMES, commerçant à Papeete.
M. G. SPITZ, à Papeete.
M. V. GOODING, à Papeete.
M. B. F. VARNEY, Directeur de la Maison Donald, à Papeete.
M. E. THURET, Greffier en chef des Tribunaux, Papeete.
M. R. GUÉHO, Papeete.
M. GUYETANT, Chef de la Station de T. S. F., à Mahina.
M. LE BRAZIDEC, Docteur en pharmacie, à Papeete.
M. BRAULT, Défenseur à Papeete.
M. le Rd. P. HERVÉ, Missionnaire aux Tuamotu.
M. Norman BRANDER, à Papeete.
M. MARTING, Ingénieur à la Compagnie Française des Phosphates, Makatea.
M. VINCENT, Notaire, à Papeete.
M. WALKER, Arthur, à Papeete.
M. KRESSER, Charles, à Papeete.
M. MILLER, Charles, à Papeete.
M. GILLET, Maurice, à Papeete.
M. MARCANTONI, Pascal, à Papeete.
M. Victor RAOULX, à Papeete.
M. Paraita TEHANAI, à Papeete.
M. DARISON, Chef mécanicien du "*S^t-François*".
MM. BÉRARD et VIRIEUX, Agents de la Compagnie Navale de l'Océanie.
M. GUITTENY, instituteur à Huahine.
M. STIMSON, de Moorea.
M. W. BREDIEN, Papeete.
M. Amand FRADET, Conseiller municipal, à Papeete.
M. Teriieroo a TERIHEROITERAI, Président du Conseil de district de Papenoo.
-

Procès-verbal de la 1^{re} réunion des membres de la Société d'Etudes Océaniques.

Approbation du règlement intérieur.

La réunion inaugurale de la Société d'Etudes Océaniques a eu lieu, le 23 mars, dans la salle du Palais-Théâtre, à 15 heures 1/2. Une quarantaine de personnes étaient présentes.

En ouvrant la séance, le Gouverneur, entouré de son Conseil d'Administration, rappelle le programme tracé à la nouvelle institution et se félicite du nombre considérable des membres qui se sont déjà fait inscrire : soixante deux en tout (1) dont trois dames. C'est, dit-il, la meilleure preuve que l'organisation à Papeete d'un centre d'études répond à un besoin réel et que la population de nos îles n'est pas aussi indifférente que l'ont prétendu des observateurs superficiels, aux spéculations des sciences et de l'histoire locales. Conformément aux termes de l'article 6 de l'arrêté portant création de la Société d'Etudes, il est aussitôt donné lecture d'un projet de règlement intérieur, lequel est, après quelques explications et mises au point, voté à mains levées (Voir texte du règlement intérieur page 14).

Afin d'assurer la prospérité de l'œuvre, de lui ménager des relations puissantes et une aide morale sans lesquelles nulle entreprise n'est viable, le Gouverneur propose de placer la Société sous le haut patronnage du Président de la République ainsi que du Ministre des Colonies, et de nommer Membres d'Honneur des personnalités éminentes du monde savant, de la diplomatie ou de l'armée, qu'il sait susceptibles de s'intéresser aux efforts de la Société d'Etudes, de les aider et de les encourager. De ce nombre sont :

M. Paul DESCHANEL, Membre de l'Académie Française, Président de la Chambre des Députés.

M. ROUME, Gouverneur Général honoraire des colonies, Avenue Montaigne, Paris.

Le Général LYAUTEY, ancien Ministre de la Guerre, Membre de l'Académie Française.

(1) Quatre-vingt-un, à la date de ce Bulletin.

The Right Hon. THE EARL OF LIVERPOOL, Governor of New-Zealand.

M. LE MYRE DE VILERS, ancien Ambassadeur, 49, Avenue Victor Hugo, Paris.

M. E. SÉNART, membre de l'Institut, Président de la Société Asiatique, Avenue François 1^{er}, 18, Paris.

M. Paul DISLÈRE, Président de section au Conseil d'Etat, 10, Avenue de l'Opéra, Paris.

M. PAVIE, Ministre plénipotentiaire, 19, Avenue Kléber, Paris.

A cette liste illustre, susceptible d'être augmentée, doit s'ajouter celle des Membres correspondants comprenant des noms réputés dans les lettres comme dans les sciences.

Membres correspondants.

M. Georges GOUZY, Délégué de Tahiti au Conseil Supérieur des Colonies, Paris.

M. A. CABATON, Professeur à l'Ecole des Langues Orientales, 21, rue François Bouvin, Paris.

M. Paul BOYER, Administrateur de l'Ecole Spéciale des Langues Orientales, 2, rue de Lille, Paris.

M. Dr E. P. MEINECKE, Directeur du Laboratoire de Phytopathologie Forestière, San Francisco, Cal., U. S. A.

M. Carlos Everett CONANT, Professor in the University of Chattanooga, Tennessee, U. S. A.

M. FROMENT-GUIEYSSE, Directeur général de l'Océanie française, 20, rue de Mogador, Paris.

M. DELAFOSSE, Administrateur en Chef des colonies au Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale française, Dakar, Sénégal.

M. HUBERT. Docteur ès-sciences, Administrateur des colonies à Dakar, Sénégal.

M. le Bibliothécaire de la MITCHELL LIBRARY (c/o Public Library) Sydney.

M. A. F. SAUNDERS, "Sunday Times", Western Australia, Perth.

M. J. RIGOREAU, Consul de France, chez M. Fleury-Hérard, 372, Faubourg St-Honoré, Paris.

Frère Allain GUITTON, 2, rue de Verdun, Boulogne-sur-Seine.

M. Justice CHAPMAN, Judge at the Supreme Court, 98, The Terrace, Wellington, New-Zealand.

M. BERTHIER, Administrateur en Chef des colonies, à Tananarive, Madagascar.

M. André YOU, Conseiller d'Etat, Directeur au Ministère des Colonies, 15, rue Valentin Haüy, Paris.

M. TESSERON, Directeur au Ministère des Colonies, 21, rue Oudinot, Paris.

M. DUCHÈNE, Directeur au Ministère des Colonies, 21, rue Oudinot, Paris.

M. M. DOUBRÈRE, Directeur de l'Ecole Coloniale, 2, Avenue de l'Observatoire, Paris.

M. GRUVEL, Professeur au Museum, 57, rue Cuvier, Paris.

M. L. GÉRAUD, Gouverneur honoraire des colonies, 57, Boulevard Beauséjour, Paris.

M. le Docteur FONTOXNONT, Président de l'Académie Malgache, à Tananarive, Madagascar.

M. L. MOUNEYRES, Inspecteur Général des Travaux publics de l'Afrique Orientale française, à Dakar, Sénégal.

M. W. FAWTIER, Gouverneur des Colonies, St-Claude, Guadeloupe.

Parmi les sociétés et institutions avec lesquelles il semble nécessaire de mettre notre compagnie en rapports, le Chef de la Colonie cite particulièrement celles énumérées ci-après, qui, toutes, ont une réputation établie et sont susceptibles, par les envois qu'elles accepteront vraisemblablement de faire en échange du service de notre Bulletin, d'aider puissamment à la constitution d'un premier fonds de bibliothèque grâce auquel seront facilitées les recherches et la poursuite des études comparées.

Ces sociétés correspondantes sont les suivantes :

Carnegie Institution of Washington.

Auckland Institute and Museum, N. Z.

The Polynesian Society, New Plymouth, N. Z.

Philosophical Society of N. Z.

Société Royale des Arts et des Sciences, Port Louis (Ile Maurice).

Ecole Française d'Extrême-Orient

Bibliothèque de l'Ecole Nationale des Langues Orientales, 2 rue de Lille, Paris.

Société Asiatique de France, Palais de l'Institut, 1, rue de Seine, Paris.

Société de Linguistique de Paris, Librairie ancienne, Ed. Champion Editeur, 5, quai Malaquais.

" Normal School " de Manille.

Académie des Arts et des Sciences de Batavia, Indes Néerlandaises.

- Académie Malgache, à Tananarive Madagascar.
Société de l'Histoire des Colonies françaises.
Comité de l'Océanie française, 20, rue Mogador.
Calcutta Historical Society, St-John's House, Concil House Street, Calcutta.
American Geographical Society of New York, Broadway, 156 th Street, New York.
Journal of the American Oriental Society, 245, Bishop Street, Newhaven, Conn, U. S. A.
The Sundry Times, Perth, Western Australia.
Comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de l'Afrique Occidentale Française, Dakar.
Institut Ethnographique international de Paris et Revue d'Ethnographie et de Sociologie, E. Leroux Editeur, 28, rue Bonaparte, Paris.
Australasian Association for Advancement of Science, 5, Elizabeth Street, Sydney.
Asiatic Society of Bengal, 1, Park Street, Calcutta.
Bernice Pauahi Bishop Museum, Honolulu, Hawai Islands.
Canadian Institute, Ottawa, Canada.
Ethnological Survey, Manila, Philippines Islands.
Société de Géographie de Paris, Boulevard St-Germain, 184, Paris.
Historical Society, Honolulu, Hawaiian Islands.
The New Zealand Institute, Wellington, N. Z.
Na Mata Editor, Suva, Fiji.
National Museum Library, Washington, U. S. A.
Peabody, Museum of Archæology and Ethnology, Harvard University, Cambridge, U. S. A.
Queensland Museum, Brisbane, Queensland.
Royal Geographical Society, Kensington Gore, London, S. W.
Royal Geographical Society of Australasia, C/O G. Collingridge, Waronga, N. S. W.
Royal Geographical Society of Australasia, 70, Queen Street, Melbourne.
Royal Geographical Society of Australasia, Adelaïde.
Royal Society, Burlington House, London.
Royal Society of New South Wales, 5, Elizabeth Street, Sydney.
Royal Colonial Institute, Northumberland Avenue, London.
The Royal Anthropological Institute of Great Britain, 50, Great Russell Street, London, W. C.
Société Neuchâteloise de Géographie, à Neuchâtel, Suisse.

University of California, Library Exchange Departement, Berkeley, California.

Smithsonian Institute, Washington.

Bataviaasch Genootschap, Batavia, Java.

Koninklijk Institut, 14, Van Galenstratt, La Haye, Hollande.

Museo Nazionale di Anthropologia, Via Gino Capponi, Florence, Italie.

Union Coloniale française, 17, rue d'Anjou, Paris.

Recueil Général de Jurisprudence, de Doctrine et de Législation Coloniales et Maritimes, 33, Chaussée d'Antin, Paris.

La question est ensuite posée de la périodicité du Bulletin. L'engagement paraissant hasardeux à certains membres de le faire paraître trimestriellement, sur la suggestion de M. le Docteur Gautier, Directeur du Service de Santé, il est décidé que le Bulletin sera d'abord semestriel, quitte à devenir trimestriel dès que les collaborations escomptées se seront manifestées.

Il est entendu que le premier numéro dont un schéma est mis sous les yeux de l'assemblée contiendra :

L'arrêté portant création de la Société d'Etudes Océaniques.
Le règlement intérieur,

L'arrêté désignant les Membres du premier Bureau,

La liste des Membres honoraires et correspondants ainsi que celle des Sociétés, Académies, Ecoles, Bibliothèques avec lesquelles la Société d'Etudes nouera immédiatement des relations.

Une correspondance échangée avec le Consul de France à Auckland, à l'occasion de l'appui promis par l'Honorable Lord Liverpool, Gouverneur de la Nouvelle-Zélande et Patron de la "Polynesian Society", qui a été la première à saluer la naissance de la Société d'Etudes Océaniques et lui fait, depuis plusieurs mois, le service de son intéressant journal.

Une correspondance officielle relative à la conservation des monuments mégalithiques de l'île Raivavae.

Une contribution à l'Etude des Colonies polynésiennes des Nouvelles-Hébrides, des Iles Banks, Torrès, Santa Cruz, Loyalty et de la Nouvelle-Calédonie, par M. A. Leverd.

Une monographie curieuse de M. l'Abbé Em. Rougier, sur l'île Christmas.

Enfin la "Légende des pierres marchantes (Ofai tere) d'Opu-nohu", d'après le récit d'un ancien du pays, par M^{me} Tetua a Te-faafana, et quelques autres documents d'importance moindre.

Ce programme étant approuvé, le Chef de la Colonie fait part à la Société du don gracieux que lui a fait le frère Allain Guilton d'un livre d'exercices français et tahitiens qui, sans prétentions scientifiques, paraît néanmoins conçu sous une forme séduisante pour les débutants. Ce manuscrit, dont il a été fait hommage au Gouverneur, sera déposé au Secrétariat et soumis ultérieurement à l'examen d'une commission qui décidera de l'opportunité de son impression aux frais de la Société d'Etudes.

Afin d'éviter la disparition des quelques souvenirs précieux de l'histoire ou de l'archéologie océaniques qu'on a chance de trouver encore dans la Colonie, le Gouverneur fait part de son intention d'en interdire purement et simplement l'exportation sans autorisation spéciale; on conservera, de la sorte, sur place, bien des souvenirs précieux qu'un mercantilisme imprévoyant risquerait de faire disparaître à jamais.

Il semble que dans cet ordre d'idées la Société d'Etudes suscitera bien des générosités en inscrivant sur des tables spéciales les noms de ses principaux bienfaiteurs et donateurs. Quand, plus tard, un immeuble lui sera affecté, ses galeries, vitrines, collections, etc. pourront également être désignées par les noms de ses plus généreux donateurs, ainsi que la coutume en est établie pour rendre un hommage permanent aux amis désintéressés des études et des arts locaux.

Il ne convient pas, à l'origine d'une œuvre, de supputer trop grandement son avenir, à moins que les projets qu'on fait pour elle n'aient comme base des réalités tangibles, ce qui n'est pas le cas de la Société d'Etudes. Mais il est possible, en solidarissant certains intérêts et en constituant en faisceaux les bonnes volontés qui sont à notre disposition, sinon de supprimer les aléas, tout au moins d'augmenter sérieusement les chances de succès. Or il nous manque un immeuble que réclament depuis longtemps pour leurs réunions et la conservation de leurs archives la Chambre de Commerce et la Chambre d'Agriculture. Pourquoi en aménageant un local pour l'usage de ces Compagnies ne l'adapterait-on pas aux besoins nouveaux de la Société d'Etudes, de ses collections, bibliothèques, etc?.. On devrait même, en un tel immeuble, faire une place pour une exposition permanente des produits locaux, réclame utilitaire constamment tenue à jour et où, après avoir admiré les choses du passé dans le musée voisin, les voyageurs d'affaires trouveraient à bonne source les renseignements propres à développer nos relations avec l'extérieur. Il suffit d'en-

trevoir cette extension comme une possibilité d'avenir, l'essentiel étant, pour l'heure, d'assurer la vitalité de l'œuvre par le groupement, aussi serré que possible, des bonnes volontés désireuses de voir l'Océanie française sortir de la léthargie à laquelle elle a dû se résigner jusqu'ici par la force même des choses. Aujourd'hui puisque la Télégraphie sans fil a mis Papeete à vingt-quatre heures de Paris et que le trafic du Canal de Panama est devenu la réalité de l'heure, ceux qui ont une part, petite ou grande, dans les destinées de cette belle Colonie se devaient de faire un effort pour la tirer de l'oubli dont elle a souffert jusqu'ici. Ils le devaient d'autant mieux que douze cents des enfants de nos îles font vaillamment, sur les divers fronts de guerre, leur devoir de Français et que la liste de ceux tombés pour la mère Patrie s'allonge chaque jour, rendant plus glorieux les titres des générations futures à revendiquer leur place dans la grande famille française.

En terminant, le Gouverneur, agissant en conformité des dispositions de l'article 8 du règlement intérieur propose à la ratification de l'assemblée les candidatures de M. le Commandant Simon, Chef du Service de la Navigation, aux fonctions de Président de la Société, de M. Sigogne, Avocat-Défenseur près les Tribunaux, à celles de Secrétaire, et de M. Orsmond Walker à celles de Trésorier. Ces candidatures sont ratifiées à l'unanimité et à mains levées, la qualité des hommes constituant aux yeux de tous un gage de succès assuré pour la Société.

L'ordre de jour étant épuisé, le Gouverneur remercie l'auditoire de son attention et de sa bonne volonté ; il déclare n'avoir plus qu'à s'en remettre au bureau qu'il investira incessamment, par voie d'arrêté, de ses pouvoirs réguliers, et clot la séance sur un vœu de prospérité et de longue vie à l'adresse de la Société d'Etudes Océaniques.

Règlement intérieur.

Discipline.

1. Les discussions d'ordre politique ou religieux sont interdites au même titre que les controverses sur le passé et le rôle de familles encore représentées dans la Colonie.

2. Aucune étude ne sera insérée dans le "*Bulletin*" sans l'agrément du Bureau de la Société. Il sera donné aux auteurs la lati-

tude de recourir à la langue anglaise s'ils sollicitent cette faveur.

3. Les auteurs sont laissés entièrement responsables de leurs assertions et théories.

4. Le bon à tirer du "*Bulletin*", après correction définitive des auteurs ou du Secrétaire de la Société, est délivré par le Gouverneur ou son délégué.

Service du Bulletin.

5. Tout membre à un titre quelconque de la Société a droit au service gratuit et régulier du "*Bulletin*".

6. Chaque auteur aura droit, sur sa demande écrite, à un tirage à part de vingt-cinq exemplaires. Au-dessus de ce nombre le tirage à part donnera lieu à cession remboursable au profit du budget local.

7. Les personnes étrangères à la Société pourront exceptionnellement se procurer un ou plusieurs numéros du "*Bulletin*" au prix de trois francs le numéro.

Constitution du bureau. — Elections. — Attributions.

8. Hormis le premier bureau, désigné par arrêté du Gouverneur, toutes les fonctions ultérieurement confiées aux membres de la "Société d'Etudes Océaniques" feront l'objet d'élections au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages exprimés.

9. Des élections partielles pourront avoir lieu par suite de décès, démission ou absence d'un membre du bureau. L'entrée en fonction, n'aura lieu qu'après approbation du Gouverneur.

10. Le bureau sera obligatoirement soumis, tous les deux ans, à l'élection, encore que tous les mandats soient indéfiniment renouvelables.

11. Le Président convoque les assemblées, réunit le bureau, dirige les délibérations et, en cas de partage, a voix prépondérante. Il certifie les procès-verbaux, fixe les réunions et signe la correspondance. Si la nécessité en était reconnue le Bureau pourrait demander en assemblée générale qu'un vice-Président soit adjoint au Président afin d'assurer en tout temps la marche régulière des travaux de la Société.

12. Le Secrétaire prépare la correspondance et peut la signer par ordre du Président; il tient inventaire des lettres reçues et expédiées, prépare les ordres du jour, rédige les procès-verbaux et veille spécialement à la composition et à l'impression du "*Bul-*

letin". Il a, au surplus, la garde et la conservation des archives.

13. Le Trésorier s'occupe du recouvrement des cotisations et de la rentrée de tous les fonds généralement quelconques dûs à la "Société d'Etudes" à quelque titre que ce soit. Sa comptabilité est soumise au contrôle trimestriel du Président qui approuve ou ordonne les dépenses nécessaires au bon fonctionnement de la Société. Tous les ans, en fin d'exercice, les comptes de la "Société d'Etudes" sont soumis au visa du Gouverneur ou de son délégué, le Secrétaire Général.

Cotisations.

14. Les cotisations, fixées à la somme de vingt francs, sont payables dans les six premiers mois à courir de la date de l'inscription.

15. Le sociétaire qui, sans excuse plausible, restera deux ans sans payer ses cotisations sera rayé de la liste après deux avertissements espacés de trois mois, courant après l'expiration du délai de deux ans sus-visé.

16. Tout sociétaire qui serait désireux de se libérer de ses cotisations en une seule fois le pourra moyennant versement d'une somme de *trois cents francs* qui lui vaudra le titre de "Membre à Vie". Tout versement de la somme de *mille francs* vaudra à son auteur le titre de "Membre Bienfaiteur".

Généralités.

17. Toute acceptation de don ou legs, toute modification aux statuts, tout acte de dissolution ne pourra être fait sans l'approbation du Gouverneur qui est et demeure tuteur moral de la "Société" et aura droit, soit en personne, soit par délégation donnée à son Secrétaire Général, d'assister à toute les assemblées et réunions.

18. Pour assurer la bonne marche des travaux de la "Société" il est loisible au bureau de se faire assister par telle ou telle commission ou de confier à l'un ou à plusieurs de ses membres telle mission, enquête ou étude qui rentrera dans le domaine des travaux pour lesquels la "Société d'Etudes" a été instituée.

Approuvé par l'assemblée générale tenue
à Papeete, le 23 mars 1917.

Le Gouverneur,
G. JULIEN.



**Correspondance relative au haut patronage de Lord
Liverpool, Gouverneur de la Nouvelle-Zélande, et
de l'appui promis au nom de la "Polynesian Society"**

Auckland, le 29 mars 1916.

*Monsieur Rigoreau, Consul de France à Auckland,
A Monsieur G. Julien, Gouverneur des Etablissements français
de l'Océanie, Tahiti.*

Monsieur le Gouverneur,

Pour faire suite à ma lettre du 24 février dernier, j'ai l'honneur de vous informer que S. E. Lord Liverpool vient de répondre à la demande que je lui avais adressée le 8 du même mois, en faveur de la Société d'Etudes Océaniques de Papeete.

Le Gouverneur de la Nouvelle-Zélande, qui est Président de la "Polynesian Society", a réservé le meilleur accueil à ma requête et les dispositions nécessaires ont été prises pour que vous receviez le "Journal" de cette institution, au fur et à mesure de sa publication.

De son côté, la "Polynesian Society" recevrait avec intérêt les études ou travaux que la "Société d'Etudes Océaniques" aurait occasion de faire paraître, par la suite.

J. RIGOREAU.

Papeete, le 10 avril 1916.

*G. Julien, Officier de la Légion d'Honneur, Gouverneur des
Etablissements français de l'Océanie,*

A Monsieur le Consul de France, en Nouvelle-Zélande.

Monsieur le Consul,

Ainsi que je vous le disais dans une lettre particulière récente, la mobilisation à laquelle je procède en ce moment aura pour effet de retarder de quelques semaines la création de la Société d'Etudes Océaniques de Papeete, mais les bases en sont pour ainsi dire jetées et vous ne tarderez pas à être informé de sa constitution définitive.

Je ne puis oublier, Monsieur le Consul, combien votre aide m'aura été précieuse en la circonstance et vous avez dès à présent droit à la reconnaissance de notre Colonie et de toutes les

personnes qui s'intéressent au genre d'études que nous avons en vue d'encourager.

Veillez, en attendant que j'aie l'occasion de le faire moi-même, exprimer toute ma gratitude à S. E. Lord Liverpool et croire, Monsieur le Consul, à l'expression de mes sentiments les plus cordiaux et dévoués.

G. JULIEN.

**Correspondance au sujet des Divinités mégalithiques
de l'Île Raivavae.**

Papeete, le 20 mai 1916.

*G. Julien, Officier de la Légion d'Honneur, Gouverneur des
Etablissements français de l'Océanie,*

A Monsieur l'Agent-Spécial de Tubuai-Raivavae.

J'ai appris récemment qu'il existait à Raivavae des divinités mégalithiques analogues à celles de l'île de Pâques. Quelques-unes d'entr'elles, les plus petites, auraient, paraît-il, été brisées et détruites ou utilisées comme de vulgaires matériaux. Je me propose de prendre un texte pour les préserver de la destruction. En attendant, il convient de protéger celles qui existent encore et qui sont au nombre de deux grosses et de deux petites.

J'attache le plus grand intérêt à ce que l'on respecte ces témoins du passé, et qu'on évite avec le plus grand soin toutes causes accidentelles de détérioration.

G. JULIEN.

Tubuai, le 29 juillet 1916.

*Le gendarme Dupire, faisant fonctions d'Agent spécial
de Tubuai,*

*A Monsieur le Gouverneur des Etablissements français de
l'Océanie.*

Monsieur le Gouverneur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que, suivant les ordres contenus dans votre lettre n° 402, du 20 mai 1916, j'ai donné des instructions au Chef de Raivavae, en vue de la préservation des divinités mégalithiques de cette île.

Il existe, en effet, quatre divinités de ce genre à Raivavae : deux grandes, dont l'une peut atteindre trois mètres — les différents équipages de la "*Zélée*" se sont malheureusement plu à y graver leurs noms. — et deux plus petites, de 1^m50 à 1^m75 (il manque un bras à une de ces dernières). Elles sont faites d'une pierre rouge, poreuse, friable et auraient beaucoup à gagner à être mises à l'abri des injures du temps, mais elles sont d'un tel poids qu'elles ne peuvent être transportées, du moins avec les moyens dont on dispose à Raivavae.

D'après les dires des anciens de l'île, les petites divinités auraient été détruites, non pas pour être utilisées comme matériaux, mais par ordre des premiers pasteurs venus à Raivavae, qui s'attachaient à faire disparaître tout vestige de paganisme.

G. DUPIRE.



Contribution à l'étude des Colonies polynésiennes des Nouvelles-Hébrides, des Iles Banks, Torrès, Santa- Cruz, Loyalty et de la Nouvelle-Calédonie.

L'étude parue sous la signature de M. Sidney H. Ray, M. A., F. R. A. I., dans le numéro de mars 1916 du "Journal of the Polynesian Society" de New Plymouth, page 18, relative aux populations polynésiennes des Iles Salomon, m'incite à faire connaître quelques observations recueillies à Nouméa.

L'on sait par les récits des grands navigateurs qui les ont visitées, que la population des Iles Hébrides, Banks, Torrès et Santa-Cruz offre presque partout des signes patents d'intermixture avec la race polynésienne, quoique le fond en soit mélanésien, et l'on y trouve toutes les gradations de l'un à l'autre type; certaines îles, principalement à l'est, révélant des tribus purement polynésiennes tant physiquement, qu'au point de vue linguistique.

Partout la carte contient des noms purement polynésiens. Témoins les noms de *Futuna* (île appelée également Erronan), *Niua* (île), *Vaisisi* (endroit à Tanna); *Mele*, *Pele*, *Mau*, *Nguna*, *Moso*, *Narapo*, îles ou lieux près de *Vate*; les îles *Mai* (ou Trois collines), *Makura*, *Tongariki*, *Valea*, *Tongoa*, connues sous le nom générique d'Iles Shepherd; l'île *Namuka*, près d'Epi; les îles *Pauuma*, *Araga* ou Pentecôte, *Maiuo* ou Aurore, et les villages de *Lamenu* et *La-ka-rere*; l'île *Aoba* ou des Lépreux; les îlots *Vao*, *Vala*, *Rano*, *Uri*, près de Mallicollo ou *Malekula*; les îles et îlots *Malo*, *Ulilapa*, *Aore*, *Tutuba*, *Palikulo*, *Marire*, près de St-Esprit; les canaux *Uaua* et *Pekoa*, la baie *Vairai*, à St-Esprit. Les îles *Gaua* (Santa-Maria), *Marigi*, *Vanualava*, *Niuala*, *Pakea*, *Araa*, *Valua*, *Rove*, *Ure-parapara*, formant l'Archipel de Banks. Enfin les îles *Hiou*, *Tegoua*, *Lo* et *Toga*, formant le groupe des Torrès ou *Ababa*. Tous les noms soulignés sont franchement polynésiens et ont, plus particulièrement, une physionomie samoane ou wallisienne.

On trouve dans ces îles des tribus polynésiennes pures, qui, toutes ou presque, peuvent, indiquer leur origine, tantôt les Iles Tonga, tantôt les Samoa, Wallis ou Uvea, Futuna ou Horu, ou encore Rotuma.

Ces tribus purement polynésiennes sont :

1. — En partant du sud, celles de l'île *Futuna* ou Erronan, à l'est de Tanna, nommée sans doute d'après Futuna ou l'île Horu, située beaucoup plus à l'est. Forster, compagnon de Cook, signale ses habitants comme étant de race polynésienne; il a reconnu, au contraire, le langage mélanésien dans l'île voisine appelée Annatom. Le Dr A. Lesson, dans son ouvrage intitulé "Les Polynésiens", t. III., p. 170, s'exprime ainsi à ce sujet : « On sait que l'une des îles Hébrides porte le nom polynésien de Futuna, ce qui, de même que sa population et son langage, atteste que l'île a dû probablement être occupée de bonne heure et longtemps par des Polynésiens ». Mais le Dr Lesson ne croit pas que la population de cette île soit exclusivement polynésienne et il émet l'opinion que des tribus mélanésiennes y résident également.

2. — L'îlot de *Mele*, ou plutôt *Mere*, dans la baie du même nom, près de Port-Vila dans l'île Vate ou Fate, est peuplé par une tribu remarquable de polynésiens. Un nommé Roo, tahitien, mécanicien d'une goëlette de Nouméa, et qui y est passé, m'a affirmé qu'il pouvait aisément converser avec eux, alors qu'il ne le pouvait avec ceux de la grande île. Ce sont, dit-il, de véritables Maoris par l'aspect et les coutumes, et ils déclareraient même être venus de Nouvelle-Zélande sur une grande pirogue. Ce fait mérite confirmation.

3. — Les îles *Sheperd*, énumérées plus haut et dont les noms sont tous polynésiens, contiennent certainement des tribus polynésiennes pures, mais les renseignements me manquent à ce sujet.

4. — Les auteurs qui ont écrit sur les Nouvelles-Hébrides reconnaissent le caractère nettement polynésien des habitants des îles Malo, Aore et Tutuba, séparées de l'île St-Esprit par le canal Pekoa.

5. — L'île *Lô*, l'une des quatre îles Torrès ou *Ababa*, au dire du même Roo, cité plus haut, qui l'a visitée, est également habitée par une tribu polynésienne pure.

6. — Enfin les auteurs reconnaissent le caractère fortement polynésien, quoique mélangé, des populations des îles *Aoba* ou des Lépreux, *Maino* ou Aurore, et *Araga* ou Pentecôte.

Passant aux *Iles Santa-Cruz*, nous trouvons encore des îles à population purement polynésienne et reconnues comme telles

par les anciens navigateurs. Telles sont le groupe *Duff*, *Tauma-ko*, *Tupua*, *Anuta*, *Fataka* et *Tikopia*, ces trois dernières à l'est de Vanikoro. Ce même Roo m'a confirmé le fait. Le Dr Lesson, dans son ouvrage plus haut cité, vol. IV, p. 46, cite: « Pendant
« que le même navigateur était à Vanikoro (le cap. Dillon), un
« naturel de l'île Mame (île peu éloignée de Taumako, dont le
« nom a été donné à Quiros par les habitants de cette dernière
« île), nommé Tangaroa, lui dit que vers le temps du naufrage
« de Lapérouse, une grande pirogue de Tongatabu avait été en-
« traînée jusqu'à Vanikoro par un coup de vent. Cette pirogue
« était montée par cinquante hommes, et à l'exception de quinze
« qui réussirent à s'enfuir avec lui, tous les autres furent tués
« par les indigènes. »

« Dans le même temps, cinq hommes de l'île Rotuma se trou-
« vaient à Vanikoro, où ils avaient été portés par une tempête. »

« A cette occasion nous devons dire — ajoute Lesson — que
« nous avons vu nous même, parmi les habitants de Tikopia,
« emmenés par d'Urville à Vanikoro, un homme âgé d'une qua-
« rantaine d'années, qui était né à Vavau, l'une des îles Afulu
« Hu, et qui était arrivé fort jeune à Tikopia. Il était parti avec
« plusieurs autres indigènes des îles Tonga. »

Lesson ajoute la description des habitants de Tikopia qui prou-
ve leur caractère polynésien, et il apparaît qu'ils sont, avec leurs
congénères de Rotuma, parmi les plus purs échantillons de la
race.

Enfin la population de *Santa-Cruz* ou *Nitendi* et celle de *Va-
nikoro* sont fortement mélangées. Dillon a remarqué à Santa-
Cruz une grande diversité de couleur chez les indigènes, parfois
la peau cuivrée et les cheveux lisses, et la langue de Vanikoro
contient de nombreux mots polynésiens.

Il est patent que la population des *Iles Loyalty* est fortement
polynésienne à *Mare* et à *Lifu* et qu'elle l'est tout à fait sur une
grande partie d'*Uvea*. Le Dr Lesson, "Les Polynésiens et leurs
Migrations", s'exprime ainsi à ce sujet: « Les populations de Ma-
« re et Lifu sont mélanésiennes (ce qui n'est pas exact car elles
« sont très mélangées), tandis que l'île Uvea et les petites îles
« *Muli Faiabue* et *Leka* qui l'entourent sont plutôt habitées
« par les métis provenant des deux races. Uvea est l'Halgan de
« d'Urville, Lifu est Chabrol, Tiga l'île Boucher et Mare est Bri-
« tannia. Les *Iles Beauprè*, vues par l'*Astrolabe*, ont une popu-

« lation toute pareille à celle d'Uvea dont elles sont distantes
« d'une dizaine de lieues. »

On sait que les gens d'Uvea déclarent être venus de l'autre Uvea ou Wallis il y a 6 ou 7 générations. soit 150 à 175 ans, suivant le mode de computation aujourd'hui adopté. Cette émigration n'était sans doute que l'une des dernières, ces îles ayant reçu depuis longtemps des colonies polynésiennes. Il résulte des renseignements que j'ai recueillis qu'il y a sur Uvea des tribus mélanésiennes vivant au voisinage de la population polynésienne et que cette dernière occupe les deux cornes du croissant que forme l'île.

Enfin il n'est pas jusqu'à la côte est de la Nouvelle-Calédonie, et principalement à Hienghène, où l'on ne rencontre de tribus fortement mélangées de sang polynésien.

Revenant aux Nouvelles-Hébrides, notons que Quiros avait déjà remarqué, en 1606, que l'île St-Esprit contenait des hommes de couleur variée, les uns aux cheveux crépus. les autres aux cheveux lisses.

Cook faisait les mêmes remarques et les trouvait plus beaux que ceux de Mallicollo, ajoutant qu'ils parlaient une langue différente se rapprochant du Tongan.

L'île de Tanna également, au dire des deux Forster, présente un fort mélange de Polynésiens venus d'Erronnan ou Futuna.

Je ne parlerai que pour mémoire des tribus polynésiennes des environs du Port-Moresby, sur la péninsule Est de la Nouvelle-Guinée ou Papouasie: *Iléma, Mawa, Motu, Koitapu, Kirapuno, Koiari* et *Kumi*, sans parler des nombreuses populations papoues qui sont un croisement de polynésien et de mélanésien et qui occupent la majeure partie de l'île, surtout le sud-est et le nord au voisinage de la baie de Geelwink. D'Albertis, dans son ouvrage "New Guinea", décrit les tribus de Port-Moresby et leur caractère n'est pas douteux.

Quelle est l'origine de ces tribus erratiques disséminées au milieu de populations mélanésiennes? Je rapporterai encore l'opinion de Lesson, qui me semble très acceptable:

« C'est évidemment aux accidents de mer que sont dûs les
« quelques vrais polynésiens rencontrés par les navigateurs à
« Santa-Cruz et dans quelques îles Salomon; mais c'est presque
« certainement aux voyages volontaires que doivent être attri-

« buées les colonies assez fortes signalées à Tanna, Erronan,
« Mallicolo, etc. Le jade vert, à l'exception de la Nouvelle-Zélan-
« de, n'existe que dans les îles Hébrides et à la Nouvelle-Calé-
« donie. Les Polynésiens, autrefois, se rendaient en grand nom-
« bre dans ces îles lointaines pour y commercer; c'est ainsi qu'ils
« ont fini par se glisser à la Nouvelle-Calédonie et par s'emparer
« pour ainsi dire des Loyalty. »

La plupart de ces îles sont en effet en dehors de la route suivie par les grandes migrations polynésiennes venues de Malaisie, route située plus au Nord, et seules, il me semble, les îles citées par M. Ray aux Salomon, ainsi que Taumako, Anuta, Tikopia et Rotuma ont pu être peuplées directement lors de cet exode. Pourtant ces archipels auraient pu recevoir une première teinte par suite de la bifurcation vers le sud et le sud-ouest de partie de la migration polynésienne constituant un premier contingent auquel serait venu s'ajouter l'élément signalé par Lesson.

Quoi qu'il en soit ces tribus méritent d'être mieux étudiées, tant au point de vue de la langue, des coutumes et des traditions qu'au point de vue des caractères anthropologiques.

Nouméa, le 15 juillet 1916.

A. LEVERD.

ILE DE CHRISTMAS

Cette île est l'atoll le plus grand du Pacifique et l'un des moins connus. Il est situé à 1 degré 57' lat. Nord et au 157^m 28' long. Ouest.

Au point de vue des émigrations polynésiennes cette île est à première vue très intéressante. En effet, si vous jetez les yeux sur une carte du Pacifique, vous voyez qu'elle est la première au milieu du grand courant équatorial roulant vers l'ouest avec des différences de vitesse de 2 à 70 milles par 24 heures, selon les vents et les mois.

Là est la limite des alizés Nord-Est et Sud-Est, avec le résultat que les calmes y sont inconnus, les brises d'Est y soufflant constamment et fortement. Au Nord, un contre courant équatorial amène vers l'Est tout ce qui flotte dans le calme des dourums pour le jeter dans les alizés qui le ramènent à Christmas avec le courant équatorial. C'est donc, par sa position, le point du Pacifique où, naturellement, on doit trouver le plus d'épaves : épaves de bateaux, épaves humaines.

Cette île était nécessairement sur le chemin de toute émigration de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud. Bien plus, une émigration de l'Ouest à l'Est aurait pu être emmenée par le contre courant équatorial très loin à l'Est, puis ramenée à Christmas par les alizés et l'immense tourbillon que fait à cet endroit le Pacifique. Mais c'est surtout l'Est (courant) et le Nord-Est et Sud-Est (alizés) qui devaient amener à Christmas des traces capables d'aider à éclaircir les mystères des origines polynésiennes.

Voici maintenant des faits prouvant que ce qui devait être, vu la position géographique de Christmas, est en effet arrivé. A l'extrémité Sud-Est de l'île se trouve, jeté sur les pierres, un tronc d'arbre avec ses racines, mesurant 40 mètres de long et d'un diamètre de 0 m. 50 sur une longueur de 20 mètres. Un autre arbre, sur la même plage, et avec ses racines également, a un diamètre de 1 mètre mais n'a que 20 mètres de long. Un autre, côté Est, n'a que 10 mètres, mais lui aussi a ses racines, et, comme les autres, est de la famille des pins. Or, il est certain que ces arbres, avec leurs racines. 1° ne faisaient pas parti d'un

chargement de bateau naufragé ; 2° ne sont pas de la flore insulaire océanienne et n'ont pu remonter ici, ni de Nouvelle-Zélande ni d'Australie : leur provenance est américaine. Donc un courant d'Amérique ici existe. Il est fort, puisque des racines de la grosseur du bras ont subsisté et que sûrement de plus petites existaient lors de leur abordage ; il est rapide puisque ces arbres ont peu souffert de l'attaque des bernacles (*Lepas anatifera*).

Autre fait : la même tortue de terre qui se trouve dans les îles Galapagos, îles sous l'Equateur comme Christmas, se trouvait ici. Une carapace de ces chéloniens fut envoyée par mes soins au Bishop Museum d'Honolulu. Evidemment, les tortues n'ont pas nagé des îles Galapagos ici, mais le bateau qui les avait prises à bord, probablement comme provisions de voyage, n'en a pas moins échoué à Christmas, suivant ainsi une course directe de l'Est à l'Ouest.

Ma conclusion est donc que les alizés Nord-Est et Sud-Est amènent beaucoup de ce qui flotte dans le courant équatorial vers l'île de Christmas. Assise dans le milieu même de ce courant, cette île y ouvre ses deux bras de 50 km. d'envergure. Il est donc tout naturel qu'elle ait reçu et gardé des traces certaines d'émigrations polynésiennes.

Il est aujourd'hui prouvé que les habitants des îles Hawai sont frères des Tahitiens. Les voyages entre Tahiti et les îles Sandwich étaient d'ailleurs fréquents, sur leurs pirogues doubles, et Christmas se trouvant sur leur passage devait être un point de repère et de repos très apprécié au milieu d'une si longue traversée. Une proue de pirogue et un reste de mât découverts parmi bien d'autres épaves prouvent que parfois ils y ont même trop touché. Le mât était terminé par un croissant et la pirogue m'a paru être en Tou (*cordia subcordata*) et était creusée à la hache de silex.

Traces humaines trouvées à Christmas.

Il est fort probable qu'à des époques très reculées, remontant aux débuts de la navigation dans le Pacifique et l'apparition au soleil de cet atoll, des êtres humains ont abordé à Christmas ; mais y ont-ils laissé des traces ? La réponse à cette question est qu'ils en ont laissé, mais de très rares et de très difficiles à découvrir. Pourquoi ? Parce que cette île, par sa position même,

était destinée l'une des dernières à se couvrir de végétation et que pour cette raison aucun être humain n'aurait pu s'y fixer. En effet, si on examine les graines des arbustes qui couvrent tous ces atolls, on constate que la plupart de ces graines sont flottantes et peuvent garder leur vitalité durant de longs mois, même dans l'eau de mer. Se trouvant la première en amont des courants et des vents, l'île de Christmas devait être la dernière à recevoir ces graines. On peut dire qu'il n'y a encore qu'un seul arbre, le *Tournefortia argentea* (*Tabinu*); quant au *Kenigii scevola* (*nashu*), il a pu être importé par le Kivi ou courlis (*Numenius femoralis*) qui parfois se nourrit de ses graines et dont il digère seulement la pulpe blanche. De même les graines minuscules du pourpier (*Portulaca lutea*) et de la cuscute ont pu s'attacher à des plumes d'oiseaux de mer, mais jusqu'ici je n'ai pu m'expliquer la présence du *Tournefortia* et du *Suriana Maritima* (*Huhu*, *Kurima*) autrement que par les courants. Le *Tournefortia*, quoique se trouvant actuellement un peu partout sur l'île, est loin de l'avoir envahie complètement; son peu de développement prouve d'ailleurs son introduction relativement récente. De plus, à mon avis, après maintes observations et explorations à l'intérieur de l'île, ou la mer se retira subitement, ou l'île surgit soudainement des flots, et cela à une date qui ne peut pas être très éloignée, et il fallut encore bien des années pour qu'une graine pût germer et se développer dans un sol nouveau formé tout entier de coquilles et de corail en putréfaction. Résultat: aucune émigration polynésienne ne put s'y établir; il fallait ou s'en aller sur n'importe quel radeau, ou y végéter et mourir; on ne vit pas uniquement d'oiseaux et de poissons.

Enfin la pluie était plutôt rare sur une île dépourvue de toute végétation. Cook en 1777 dit qu'en vain ils creusèrent en bien des endroits pour avoir de l'eau potable. Mais déjà en 1858 le Capitaine Hooper en trouvait de suffisamment bonne. Aujourd'hui il y a de l'eau potable partout où l'on creuse, excellente même en des endroits, et voire même de l'eau de source se déversant dans la mer dès que la marée le permet. Et ces sources ne proviennent pas d'un excédent de pluie (l'île n'en a pas eu plus de 20 mm. en 7 mois). J'attribue la concentration de cette eau à la formation rapide d'un béton naturel sous le sable du rivage au contact de l'eau de mer et de l'eau douce qui naturellement doit se diriger au rivage par infiltration. L'eau de pluie

est ainsi captée comme dans une immense citerne souterraine remplie de débris coralien ; mais si à un endroit ce béton n'a pu se former ou qu'il y ait une fissure, ce qui est mon cas pour les sources découvertes, le trop plein de l'île se déverse dans la mer à toutes les marées basses. Tout ceci pour dire qu'il ne faut pas s'attendre à trouver les traces de polynésiens ayant séjourné longtemps dans l'île, mais bien les traces de leur passage et leurs tombeaux. C'est ce que j'ai eu le bonheur de découvrir en plusieurs endroits différents.

Marae de la Pointe Nord-Ouest.

A l'extrémité de la pointe Nord-Ouest, sur une plage sablonneuse, s'élève un marae qui mesure 2 m. x 4 x 2. Une grande pierre plate le surmonte. C'est à peu de chose près le marae que dépeint M. L. G. Seurat, page 116, dans son étude sur Tahiti et ses dépendances. C'est le marae des Mangarévien, frères des Rarotonga et Hawaïan. Ceux-ci avaient-ils érigé cet autel lors de leurs voyages fréquents entre Tahiti et Hawaï ? car en face de ce marae est une passe, un bon ancrage et un lieu de repos. J'ai fait fouiller ce marae et reconstruire. Ce n'était pas une tombe, mais un monument, un mémorial ou un autel comme il s'en trouve à Hawaï et aux Gambier. J'ai découvert au centre même de l'île d'autres marae ou lieux de prière ou de sacrifices comme on en voit aux Tuamotu. Ce sont des enceintes de 4 mètres de long sur 1 m. 50. Ces enceintes sont fermées par de minces pierres de corail, fichées en terre, d'une hauteur de 30 à 40 cm. Il y en a 7 les unes à la suite des autres et en demi-cercle, face au couchant. Plus loin, on trouve la trace de ce que j'ai pris pour un ancien village, d'ailleurs merveilleusement bien situé, à proximité d'une source abondante, au bord d'une presqu'île dans le lagon qui est à cet endroit très poissonneux. Un village à l'entrée du lagon ou sur les bords de la mer nous aurait semblé plus rationnel, mais ces pauvres gens ne fuyaient-ils pas, à l'intérieur, les yeux inquisiteurs et les mains sanguinaires des négriers du Pérou qui, autrefois, dépeuplèrent tant d'îles ? Une autre trace de village existe également à 40 km. plus au sud-est, toujours à l'intérieur de l'île et sur le bord d'un joli lac. Là aussi est un marae, mais de proportions minuscules comparé aux autres. Dans ces deux endroits la végétation semble plus âgée, étant plus dense et développée. Des sources excellentes indiquent

qu'ils occupent la partie la plus basse d'une immense cuvette que fait l'île.

Tombes.

De nombreuses tombes, mais isolées, se trouvent sur le littoral de l'île, surtout sur le littoral Est, dit des Epaves. Celles qui recouvrent des Européens sont mieux soignées et plus à l'intérieur; celles des Polynésiens regardent le levant et sont sur le rivage même où les vagues viennent déferler. La curiosité me fit ouvrir une de celles qui semblaient doubles. Vers la tête je trouvai une hachette en silex très noir et si dur qu'il raie facilement le verre. Dimensions : 11 cm. x 3 x 3. Les défunts, car ils étaient bien deux, avaient été recouverts de sable puis de pierres de corail. De larges et minces dalles entouraient leur tombe commune. A 1 m. de profondeur une très mince épaisseur de cendres très fines était la seule indication que ceci avait eu vie. Mais qui avait rendu le dernier service à ces pauvres naufragés? La réponse était à 10 mètres. Là, dans les pierres, une tranchée de 2 mètres sur 1 laissait voir des traces mieux conservées d'un être humain. J'y ai relevé un tibia, qui s'effrita entre mes mains, et une rotule toute pétrifiée. Celui qui avait rendu aux autres les devoirs suprêmes s'était couché dans sa tombe pour y mourir et la nature ne l'avait pas encore recouvert; une jeune plante y commençait sa vie.

Ce sont à peu près toutes les traces humaines laissées sur l'île: deux emplacements de villages très primitifs, quelques maraes, de nombreuses tombes indigènes, de plus nombreuses tombes d'Européens, 30 kilomètres d'épaves de toutes sortes: pirogues simples, pirogues doubles, bateaux à voile de toutes grandeurs, vaisseaux en fer, etc.; çà et là des pierres alignées sur la plage menant à 100 mètres à l'intérieur, et puis plus rien. Pourquoi ces pierres? Ailleurs de petits monticules de pierres de corail qui veulent bien dire quelque chose, mais quoi?

Une inscription gravée dans une planche et découverte dans le sable d'une des collines de l'île dit :

WRECK SETTLEMENT 9 MILLES WEST.

Des noms indigènes gravés sur les pierres des maraes sont évidemment plus récents que ces marae. En voici quelques-uns :

NUIMA, TUBOU, POLAPOLA, TUIRA, etc.

Les mêmes noms se retrouvent à Samoa, Tonga, Fiji, Tahiti. Les Polynésiens qui ne naviguaient jamais sans cocos ont dû, après un naufrage, vivre sur ces cocos. Mais à mon opinion, ils ont dû en planter quelques-uns, car, en trois endroits différents de l'île signalés déjà par Cook, il y a des traces de très vieux cocotiers, précisément où sont ces marae et traces de villages.

Question sur un "Totem".

Quelqu'un de ceux qui liront ces lignes pourrait-il me dire quelle tribu océanienne a pour Totem le petit oiseau connu sous le nom de "Tartare arundeli", sorte de fauvette grise qui vit d'insectes, attache solidement son nid aux arbustes, pond 4 à 5 œufs gris et fait entendre le cri guttural de kokikokiko; gentil oiseau, très familier, qui vient jusque dans les maisons. Je pose cette question parce que nous avons ici des millions d'oiseaux de mer, mais le Tartare est le seul oiseau de terre de l'île. Il ne peut guère voler à plus de 20 m. Inutile de songer à ce qu'il ait été transporté ici par le vent. Ma thèse serait qu'une tribu qui a pour totem le tartare a fait naufrage ici alors qu'elle émigrerait avec son totem, comme aujourd'hui certains voyageurs leur mascotte, les anciens leurs dieux lares. Ce serait un jalon pour une tribu au moins du milieu du Pacifique.

Pour ce qui regarde la race blanche, je me prends parfois à espérer que la découverte d'un manuscrit (une bouteille déjà a été trouvée contenant une lettre qui malheureusement est tombée en cendres entre mes mains) permettra de lire une des nombreuses et tristes histoires dont cette île a été témoin. N'était-elle pas, autrefois comme aujourd'hui, sur le chemin direct de l'Amérique du Sud en Chine et au Japon, au temps où les belles galères s'y rendaient chargées de butin, d'or et d'argent? Stevenson aurait pu y placer son "Treasure Island" s'il avait voulu placer le théâtre de son roman dans le Pacifique.

Quant aux Polynésiens, je crains bien que les pages relatant l'histoire des premiers habitants de Christmas ne restent à jamais scellées. J'ose tout au plus espérer que ces lignes pourront quand même intéresser ceux que passionne encore l'étude des races polynésiennes.

EMM. ROUGIER.

La légende des "Pierres marchantes" (Ofaitere) de Papetoai, racontée par un ancien du pays.

Les génies de Raiatea avaient entendu parler des beautés de la montagne "Rotui", qui se trouvait alors au fond de la baie d'Opunohu, à Papetoai, mais beaucoup plus à l'intérieur des terres. Ils formèrent le projet de venir voler cette belle montagne, pour la transporter chez eux, aux Iles-Sous-le-Vent.

Alors, par une nuit très noire, ils arrivèrent à Moorea ; ils étaient trois : deux frères et leur sœur. Ils entourèrent la montagne Rotui avec une longue corde que la sœur devait tirer par devant, pendant que les deux frères pousseraient la montagne par derrière. Et la montagne se déplaçait lentement.

Mais il y avait aussi à Moorea un bon génie : c'était une femme. Elle s'aperçut qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire pendant cette nuit ; elle sentit que la montagne se déplaçait et s'avavançait lentement vers la mer : elle comprit qu'on voulait la voler. Alors, elle imita le chant du coq, et au milieu de cette nuit lança des "coquericos" étourdissants.

Les génies de Raiatea crurent à l'approche du jour ; ils eurent honte d'être surpris et s'arrêtèrent.

Les deux frères furent changés en deux grandes pierres ayant la forme de têtes d'homme avec une hauteur de presque deux mètres. Ces deux pierres existent toujours au fond de la baie d'Opunohu, et les indigènes du pays chantent leurs noms de "Pierres marchantes" dans leurs chansons. Quant à leur sœur, elle fut changée en un grand bloc de corail situé à peu près au milieu de la passe de Papetoai, qu'on appelle la passe "Taareu", et on l'appelle encore maintenant le "Corail aux requins".

Et voilà comment la montagne Rotui, qui se trouvait plus à l'intérieur des terres, est placée maintenant au bord de la mer.

M^{me} TETUA A TEFAAFANA.

VARIÉTÉS

AQUARELLES

LE COTRE BLANC

I

*Le cotre blanc hisse ses voiles,
Là haut s'éteignent les étoiles,
Le courant file au long du bord,
L'ancre remonte sous l'effort
Des trois hommes de l'équipage;
Déjà se forme le sillage,
Dans l'eau du bleu-mauve et du vert;
Au ciel des ors, des jaunes-clairs,
Dans la forêt l'obscurité
Se dissout dans la clarté;
Les cocotiers ont des frissons.
Sur les coraux jouent les poissons.
Le cotre blanc hisse ses voiles,
Là haut s'éteignent les étoiles.*

II

*A bord s'empilent des enfants,
Des cochons gras, des chiens hurlants,
Femmes assises sur des nattes
Qu'un chat déchire de ses pattes.
Les femmes crient, tout n'est que bruit,
Choc d'un fanal dont le verre luit,
Tout cela forme un beau tapage,
Cris des cochons, remue-ménage,
Une corde frappe un barpon,
De l'eau clapotte en un bidon,
Un marmot éclate de rire
En heurtant une poêle à frire.
A bord s'empilent des enfants
Des cochons gras, des chiens hurlants.*

III

*La brise adonne et l'on agite,
On penche encore et va plus vite.
Le vieux patron serre le vent,
L'écume jaillit à l'avant.
Le courant gronde dans la passe
Qui donne passage à la masse
Des eaux du grand lagon bouleux.
Bruit, cris, clapots tumultueux,
Le vieux patron est impassible,
Et l'étroite passe impossible
Se voit franchie en un instant,
Sans un effort, tout simplement.
La brise adonne et l'on agite
On penche encore et va plus vite.*

FRANÇOIS HERVÉ



BULLETIN
DE LA
Société d'Etudes Océaniennes

(POLYNÉSIE ORIENTALE)



N° 2. — SEPTEMBRE 1917

SOMMAIRE

PAGES

Arrêté constituant le bureau de la Société d'Etudes Océaniennes.....	37
Arrêté organisant la conservation des monuments et objets ayant un caractère historique ou artistique intéressant les Etudes Océaniennes, et interdisant l'exportation des fragments ou objets de même nature.....	38
Arrêté affectant provisoirement l'ancienne caserne d'Infanterie au logement des Chambres de Commerce et d'Agriculture, de la Société d'Etudes Océaniennes, de leurs archives et collections.....	39
Conseil d'administration. — Réunion du 2 juin 1917.....	41
Etude linguistique et ethnographique sur l'île Uvea, ou Halgan, de l'archipel des Loyalty, par M. A. LEVERD.....	43
MOEAVA, ou le grand Kaito Paumotu, par le Rd. P. Hervé AUDRAN.....	53
Fragments d'Histoire contemporaine: La fin d'un corsaire.	62
Descriptions et voyages: Excursionnisme de montagne à Tahiti.....	71
Variétés: France-Tahiti, par M. H. MICHAS.....	78
Correspondance.....	80
Notice bibliographique.....	84
Nécrologie.....	86
Enquêtes et demandes de renseignements.....	89



DOCUMENTS OFFICIELS

ARRÊTÉ *constituant le bureau de la Société d'Etudes Océaniennes.*

(Du 27 mars 1917.)

LE GOUVERNEUR DES ETABLISSEMENTS FRANÇAIS DE L'Océanie, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

Vu le décret organique du 28 décembre 1885, concernant le Gouvernement de la Colonie;

Vu l'arrêté local du 1^{er} janvier 1917, créant la " Société d'Etudes Océaniennes ", et notamment l'article 3, paragraphe 2, relatif à la constitution du bureau de la dite Société ;

Considérant que les membres de cette Société présents à l'assemblée inaugurale du 22 mars 1917 ont ratifié la désignation des sociétaires devant composer le premier bureau,

ARRÊTE :

Article 1^{er}. — Est confirmée ainsi qu'il suit la constitution du bureau de la Société des Etudes Océaniennes :

Président :

M. SIMON, Lieutenant de vaisseau en retraite, Chevalier de la Légion d'honneur, Chef du Service de la Navigation à Papeete.

Secrétaire :

M. SIGOGNE, Docteur en droit, Avocat-Défenseur à Papeete.

Trésorier :

M. O. WALKER, Employé à la Compagnie des Phosphates à Papeete.

La désignation d'un archiviste-bibliothécaire est réservée jusqu'à ce que cet emploi soit d'opportunité reconnue.

Art. 2. — Le présent arrêté sera enregistré, publié et communiqué partout où besoin sera.

Papeete, le 27 mars 1917.

G. JULIEN

ARRÊTÉ *organisant la conservation des monuments et objets ayant un caractère historique ou artistique intéressant les Etudes Océaniques, et interdisant l'exportation des fragments et objets de même nature.*

(Du 11 juin, 1917.)

LE GOUVERNEUR DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DE L'Océanie, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

Vu le décret organique du 28 décembre 1885, concernant le Gouvernement de la Colonie ;

Vu, à titre documentaire, la loi du 30 mars 1887, relative à la conservation des monuments et objets d'art ayant un intérêt historique et artistique ;

Vu l'arrêté du 1^{er} janvier 1917, créant à Papeete une Société d'Etudes Océaniques ;

Considérant qu'il y a utilité urgente de préserver de la ruine et de la disparition les quelques vestiges de monuments mégalithiques ou autres existant encore dans nos Etablissements,

ARRÊTE :

Article 1^{er}. — Les immeubles ou monuments d'un caractère pouvant intéresser l'histoire, l'archéologie ou l'art des populations océaniques seront inventoriés et classés par voie d'arrêté : 1^o d'office, s'ils font partie du domaine de la Colonie ; 2^o avec le consentement et d'accord avec les propriétaires, s'ils sont situés sur des immeubles particuliers.

Art. 2. — Le classement a exclusivement en vue la conservation des dits monuments ou immeubles.

Art. 3. — Le monument ou l'immeuble classé ne pourra être détruit, même en partie, ni être l'objet de restauration, réparation ou modification quelconques, qu'après autorisation écrite du Gouverneur sur avis donné par la Société d'Etudes Océaniques.

Les effets du classement suivront le monument ou l'immeuble en quelques mains qu'il passe.

Les litiges survenant après classement seront tranchés par les tribunaux administratifs.

Art. 4. — Si la Colonie ou la Société d'Etudes n'a fait aucune dépense pour un monument classé appartenant à un particulier, ce monument sera déclassé de droit dans le délai de six mois après la réclamation que le propriétaire pourra adresser au Gouverneur.

Art. 5. — L'exportation hors de la Colonie des fragments de monuments mégalithiques ou de pierres portant des inscriptions,

dessins ou traces quelconques de l'industrie ou de l'art primitif, est interdite sauf autorisation spéciale du Gouverneur.

Les objets exportés en fraude et qui viendraient à être découverts seront confisqués et déposés parmi les collections de la Société d'Etudes Océaniennes.

Art. 6. — Dans toute l'étendue des Etablissements français de l'Océanie toute découverte du genre cité plus haut intéressant l'archéologie mégalithique, l'histoire ou l'art, si elle a lien sur des immeubles du Domaine ou concédés par la Colonie à des Etablissements publics ou des particuliers, est réservée à la Colonie.

Art. 2. — Le présent arrêté sera enregistré, communiqué et publié partout où besoin sera.

Papeete, le 11 juin 1917.

G. JULIEN.

ARRÊTÉ affectant provisoirement l'ancienne caserne d'Infanterie au logement des Chambres de Commerce et d'Agriculture, de la Société d'Etudes Océaniennes, de leurs archives et collections.

(Du 24 octobre 1917.)

LE GOUVERNEUR DES ETABLISSEMENTS FRANÇAIS DE L'Océanie, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

Vu le décret organique du 28 décembre 1885, concernant le Gouvernement de la Colonie ;

Vu le bail passé entre l'Etat et la Colonie, pour une durée de 3, 6 ou 9 années, qui ont commencé à courir le 1^{er} janvier 1911, de l'ancienne caserne d'infanterie, coté A au plan général des anciens immeubles militaires, suivant acte administratif en date du 11 novembre 1910, approuvé en Conseil privé le 12 du même mois ;

Vu la décision du 27 juillet 1914, autorisant la remise par le Service des Domaines et des Travaux publics, au Service militaire, de certains immeubles dont la caserne d'Infanterie désignée ci-dessus, pour y loger un détachement d'infanterie dont l'arrivée à Tahiti était imminente ;

Vu la dépêche ministérielle du 25 juin 1914, arrivée à Papeete le 2 août 1914, prescrivant d'installer ledit détachement dans l'ancien quartier d'artillerie, entièrement occupé par les services de la Justice ;

Vu le procès-verbal en date du 19 avril 1916, de la commission nommée par décision du Gouverneur, en date du 13 avril 1916.

proposant d'affecter les anciens locaux du quartier d'artillerie au détachement d'infanterie, en conservant pour les besoins de la Justice le 1^{er} étage du grand bâtiment, ce qui pratiquement ne gêne en rien le détachement, largement logé dans la partie restée libre;

Considérant qu'il y a urgence à loger les Services des Chambres de Commerce et d'Agriculture, ainsi que les collections importantes que possède la Colonie;

Vu d'autre part la délibération du Conseil d'Administration, en date du 13 août 1917, mettant une somme de dix mille francs à la disposition du Service des Travaux publics pour réfection de l'immeuble militaire sus-visé;

Qu'il ne saurait, en l'état actuel des choses, être question de bâtir des immeubles mais qu'il est au contraire indiqué de tirer parti de ceux que la Colonie a pris en charge avec engagement de pourvoir à leur entretien,

ARRÊTE :

Article 1^{er}. — La décision du 27 juillet 1914, sus-mentionnée, est et demeure rapportée.

Art. 2. — Le bâtiment **b**, dépendant de l'ancienne caserne d'Infanterie et comprenant un rez-de-chaussée surélevé d'un étage avec vérandah sur la façade et couverture en tuiles, sera provisoirement affecté au logement des Services des Chambres d'Agriculture, de Commerce et de la Société d'Etudes Océaniques, ainsi qu'aux collections, archives et bibliothèque en dépendant.

Art. 3. — Le Secrétaire Général et les Chefs des Services des Domaines et des Travaux publics sont chargés de l'exécution du présent arrêté, qui sera enregistré, communiqué et publié partout où besoin sera.

Papeete, le 24 octobre 1917.

G. JULIEN.

Par le Gouverneur :

Le Secrétaire Général p. i.,

A. SOLARI.

Le Chef du Service des Domaines,

E. VERMEERSCH.

*Le Chef du Service des Travaux
publics p. i.,*

J. L. MARCILLAC.

PROCÈS-VERBAL

de la réunion du 2 juin 1917.

L'an mil neuf cent dix-sept et le 2 juin à seize heures, MM. les membres du bureau de la Société d'Etudes Océaniques se sont réunis, sur l'invitation de M. le Gouverneur, en la salle des délibérations du Conseil d'Administration.

Sont présents: M. Simon, Président, M. Sigogne, Secrétaire.

Excusé: M. O. Walker, en voyage.

MM. Vermeersch et Mainguy, membres de la commission d'inventaire des collections Allain Guitton, assistent également à la réunion.

M. le Gouverneur expose qu'il a proposé la présente réunion pour installer dans ses fonctions le bureau de la Société d'Etudes Océaniques et lui remettre les archives de la Société, maintenant que toutes les formalités constitutives ont été accomplies.

Le nombre toujours croissant des adhésions montre que la création d'un centre intellectuel répond à un véritable besoin et donne dès maintenant toute certitude en ce qui concerne la vitalité de la jeune société.

Le don généreux de la belle collection Allain Guitton met immédiatement la Société en possession de nombreuses pièces de musée intéressantes, recueillies dans le passé avec un soin et une patience dignes des plus grands éloges et qui, sans cela, eussent été probablement perdues pour la postérité.

Un inventaire sera fait avec soin des pièces composant cette collection, par la commission qu'il a nommée à cet effet.

Cette commission a été appelée à la présente réunion pour arrêter ses dispositions en vue de cet inventaire.

M. le Gouverneur espère que la construction destinée au Musée et au siège de la Société pourra être entreprise dès l'année

prochaine mais, en attendant, il serait préférable de laisser ladite collection où elle se trouve actuellement, si ce local peut être laissé à la disposition de la Société.

M. Mainguy s'empresse de répondre favorablement à cette demande.

La commission arrête ses dispositions pour procéder à l'inventaire de cette collection, les pièces anatomiques, de conservation difficile, ne seront pas, pour l'instant, comprises dans cet inventaire.

M. le Gouverneur donne ensuite connaissance aux membres du bureau du procès-verbal de l'Assemblée générale constitutive, des divers arrêtés pris pour la constitution de la Société et de la matière du bulletin n° 1.

Il remet également au bureau les imprimés qu'il a fait préparer comme lettres, circulaires aux membres honoraires et correspondants qui patronneront notre jeune Société et aux Sociétés avec lesquelles nous désirons échanger des publications, ces échanges devant constituer pour nous un fond de bibliothèque des plus précieux.

Il a fait préparer également les carnets de quittance pour le Trésorier et il rappelle que l'imprimerie du Gouvernement continuera à effectuer gratuitement les travaux d'impression de la Société.

M. le Gouverneur termine en souhaitant longue vie et prospérité à la Société d'Etudes Océaniques.

Les membres du Bureau remercient M. le Gouverneur de la confiance qu'il a bien voulu leur témoigner en les appelant à continuer l'œuvre qu'il a fondée et préparée avec tant de soins.

Le Président,
J. SIMON.

Le Secrétaire,
L. SIGOGNE.

ETUDE LINGUISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

sur l'île UVEA ou HALGAN

(Archipel des Loyalty.)

Contribution à l'étude des tribus polynésiennes de la lisière mélanésienne.

Les îles Loyalty sont situées à l'Est de la Nouvelle-Calédonie et forment un archipel corallien assez étendu, composé de trois grandes îles :

Mare ou Nengone, ou encore Britannia... 65.000 hectares.

Lifu ou Chabrol..... 115.000 —

Uvea ou Halgan..... 16.000 —

Du petit groupe Beaupré ou *Heo*, et des petites îles *Ndoundure* ou Molard, *Tiga* ou Boucher, *Leliogat* ou Hamelin, *Ouo* ou Laine, et Vauvilliers.

Ces îles sont orientées du Nord-Ouest au Sud-Est, comme tous les archipels de la Polynésie, bien qu'elles se rattachent au socle australasien. Elles forment une chaîne parallèle à celle de la Nouvelle-Calédonie, distante d'environ 100 kilomètres et dont elle est séparée par des fonds qui dépassent 3.000 mètres.

Elles sont toutes de formation coralligène assez ancienne, apparues sans doute à l'époque pléistocène ou quaternaire ancienne, analogue à celle de Makatea. Ce sont, en effet, les grandes du moins, d'anciens atolls soulevés à plusieurs reprises, de la même façon que cette dernière.

Le sol est du carbonate de chaux, « tantôt semé de sable^s calcaires, tantôt hérissé de blocs redressés; ce calcaire grossier a été perforé par l'eau de manière à avoir à la surface l'aspect de roches madréporiques, mais ce n'est qu'un calcaire coquillier où l'on trouve des bivalves pétrifiés et, ça et là, de rares madrépores empâtés dans la masse et dans les fissures. » (JOUAN, *Revue maritime et coloniale*, 1861, p. 365.)

Mare et *Lifu* surtout, offrent donc, comme Makatea, l'aspect de plateaux isolés, aux falaises escarpées, au-dessus desquels l'on voit encore l'emplacement des anciens lagons. La masse des îles est partout percée de grottes et de galeries souterraines où se trouve de l'eau saumâtre. Il n'y a guère de point dépassant 60 ou 80 mètres d'élévation, tandis qu'à Makatea le point culmi-

nant dépasse 100 mètres. Au flanc des falaises se voient très distinctement les traces des anciens niveaux de la mer, indices de soulèvements successifs. « A Lifu l'horizontalité des couches est bien gardée. » (JOUAN, ouvrage cité.)

Il n'en est pas de même à *Uvea* qui semble avoir subi un mouvement de bascule dans son soulèvement. La partie Est est bien émergée et analogue à Lifu et Mare, la partie Ouest de l'atoll, dessinée par une série d'îlots appelés les Pléiades et formant un cercle complet, est presque entièrement restée sous les flots. Le centre forme un lagon peu profond et sableux.

Il existe à Mare, dans la région Est (à 10 kilom. environ du rivage) une petite éminence de formation toute particulière, appelée Rawa : "Terre" en maréen.

Reposant sur une base de roches d'origine volcanique, elle est recouverte de terres d'alluvion argileuses, tout-à-fait différentes de la nature du sol de l'île.

Cette butte, sur laquelle une tribu s'est fixée, est d'une fertilité toute particulière.

A cinq ou six kilom. de Rawa (direction Sud-Est), il existe trois éminences semblables juxtaposées et de même formation : Pe'orawa.

Selon l'avis de M. Davis, professeur américain (ex-professeur à la Sorbonne) qui a visité Mare en 1914, ces deux élévations, qui ont une altitude de 15 mètres environ au-dessus du plateau maréen (soit 65 ou 70 mètres au dessus du niveau de la mer), seraient les vestiges d'un continent disparu dont les deux sommets les plus élevés, Rawa et Pe'orawa, seuls n'auraient pas été engloutis.

Au pied de ces buttes on reconnaît très visiblement les traces que laisse la mer sur un rivage plat, comme le littoral calédonien par exemple.

Les îles Beaupré ou *Heo* terminent la chaîne au Nord-Ouest et forment l'ébauche d'un autre atoll de dimensions plus restreintes.

Ethnographie. — Les populations des îles Loyalty, comme l'on sait, contiennent une assez forte proportion de sang polynésien, Erskine estime que les cheveux crépus et les cheveux lisses y seraient en nombre à peu près égal. Les indigènes de ces îles sont plus grands, plus forts et moins sombres de teint que ceux de la Nouvelle-Calédonie. Ils sont aussi plus intelligents.

Les Polynésiens sont certes, aux Loyalty, dans une proportion plus forte qu'en Nouvelle-Calédonie où leur présence a pourtant

été constatée à Hienghene, Wagap, Touho, Pouebo, Canala (DEPLANCHE, *Ethnogr. caléd.*, p. 4.)

Pour certains, à Lifu et à Mare, aussi bien d'ailleurs qu'à l'île des Pins située au S.-E. de la Nouvelle-Calédonie, cette proportion serait d'un quart et le type polynésien se retrouverait surtout dans les familles de chefs. Cette dernière assertion nous a paru exacte, car nous avons vu des enfants de chefs, jeunes filles et jeunes gens de Mare, offrant le type polynésien à peine mêlé.

Mais c'est à Uvea que la proportion est la plus forte. Là, sur 3.000 habitants, il y aurait 2.000 métis. (GLAUMONT, *Revue d'Ethnogr.*, 1888, p. 139).

En réalité, à la population primitive d'Uvea, analogue sans doute à celle de Mare et de Lifu, est venue se juxtaposer, à une époque récente, une population purement polynésienne partie des îles Wallis ou Uvea selon les uns, des Tonga, selon les autres, et une population purement mélanésienne partie de la Nouvelle-Calédonie.

La tradition a conservé le souvenir d'une migration de Polynésiens aux Loyalty. Les Tongans (*Journal of the Polynesian Society*, 1892, p. 107. JOHN MARTIN, *Hist. des Naturels de Tonga*, trad. franc. Paris 1817, t. 1, pp. 91 et 325) qui avaient, dit-on, l'habitude d'étendre leurs voyages jusqu'aux îles Santa-Cruz, à une distance de 1.800 milles, peuplèrent d'abord Uvea des Wallis. Puis des indigènes venus soit d'Uvea des Tonga, soit d'Uvea des Wallis, s'établirent dans la plus septentrionale des Loyalty, à laquelle ils donnèrent le nom d'Uvea et où ils implantèrent leur langage. Cette migration remontait à une ou deux générations d'après Erskine (*Journal*, pp. 339, 340), 5 ou 6 d'après de Rochas et Deplanche (*Ethnogr. caléd.*, p. 4), 80 ou 100 ans d'après Jouan (*Mém. Soc. Géogr. Cherbourg*, 1865, t. XI, p. 140; MEINICKE, I., p. 240; *Revue de Linguistique*, 1882, p. 300.)

Erskine prétend avoir recueilli de la bouche d'une vieille femme, seule survivante, le témoignage authentique d'une migration des Tongans à Mare. M. J. Garnier parle d'une migration des Fidjiens à Lifu, mais le renseignement est peu sûr.

« Les Tongans, peu nombreux selon toute apparence, qui ont
« abordé dans l'archipel canaque, se sont établis d'abord dans
« les îlots qui entourent la Grande-Terre et dans la plus petite
« des îles Loyalty, Uvea. Il est remarquable que les Polynésiens
« ont agi d'une manière analogue dans les autres archipels méla-

« nésiens où on les trouve à l'état sporadique, notamment aux « Nouvelles-Hébrides, et il faut bien croire qu'ils obéissaient en « cela à des nécessités de défense qui ont été connues de tous « les peuples colonisateurs et des Européens. » (AUG. BERNARD, *L'Archipel de la Nouvelle-Calédonie*, Paris, 1895.)

L'aspect et les mœurs des Loyaltiens sont décrits d'ailleurs dans la notice de Jouan plus haut citée.

Langue. — Aux Loyalty, d'après Gabelentz (*Die Melanesischen Sprachen*, Leipzig, 1873) les langues sont mélanésiennes, mais contiennent des mots polynésiens, surtout à Lifu. Il y a, selon les renseignements que nous avons personnellement recueillis, deux langages à Mare qui diffèrent beaucoup l'un de l'autre : le langage commun et la langue dite " du chef ", qui est employée pour marquer le respect dû à un supérieur. Il y en a 2 très différentes à Lifu, deux à Uvea, dont une polynésienne (CODRINGTON, *The Melanesian languages*, Oxford, 1885 ; TURNER, *Nineteen Years*, p. 511 ; Du même : *Samoa*, p. 337 ; R. CUST, *Les langues océaniques*, trad. franç., Paris, 1889, p. 13).

Il résulte encore de nos informations que : 1° Les dialectes de Lifu et de Mare sont différents, mais que les racines en sont les mêmes et qu'ils ne forment en réalité qu'une seule langue contenant quelques rares mots polynésiens ; 2° qu'à Uvea, il existe deux langues et deux populations hétérogènes.

Il existe actuellement à Uvea deux races : l'une autochtone, qui a conservé sa langue et ses coutumes, et une population wallisienne immigrée à une date relativement récente.

Lors de la prise de possession, le Gouvernement Français, trouva l'île divisée en chefferies indépendantes, et cet état de choses fut consacré par le Gouverneur Guillain qui délimita, aux termes d'un arrêté du 25 juin 1865, les territoires soumis à l'autorité des 3 grands chefs :

Bazit, district d'Uvea ;

Ouenegay, district de Faiahue ;

Doumaï, district de Muli.

La population wallisienne prédomine dans les districts d'Uvea et de Muli ; elle est presque nulle dans celui de Faiahue qui contient, à lui seul, autant d'habitants que les deux autres.

L'île d'Uvea fut longtemps appelée Halgan. Les indigènes qui parlent la langue de Faiahue l'appellent Ate ; les autres Uvea, en souvenir, sans doute, de leur origine.

Cette dernière dénomination prévalut dans la pratique.

Si les indigènes ne sont pas d'accord sur l'époque à laquelle se produisit l'immigration wallisienne, ils reconnaissent tous, les Wallisiens y compris, que ceux-ci sont arrivés dans l'île en suppliants, et qu'ils ont été accueillis par l'aïeul du grand chef Bazit, du district d'Uvea, qui leur a donné des terres en qualité de vassaux et à charge d'hommage.

Actuellement encore, les Wallisiens établis à Uvea paient au chef Bazit, non seulement les tributs ordinaires sur les récoltes et les produits de la pêche, mais encore des redevances symboliques (mulets et graines de palétuvier) destinées à perpétuer le souvenir des circonstances dans lesquelles ils sont venus.

Le district de *Faiabue* et l'îlot de *Lekin* sont habités par des Mélanésiens dont la langue est inintelligible aux Polynésiens habitant le Nord, dans la partie appelée *Uvea*. Les petites îles de *Muli* et *Faiava* au Sud, et presque tous les îlots dénommés les *Pléiades*, qui forment la partie ouest de l'atoll, sont peuplés également de Polynésiens qui parlent la même langue que celle d'*Uvea* proprement dite. L'îlot *Oniaf*, seul de ces Pléiades, aurait une population semblable à celle de *Faiabue*.

La population mélanésienne reconnaît d'ailleurs être originaire de la Grande-Terre. Le dialecte parlé à *Faiabue* ne ressemble nullement au Mare ou au Lifu.

Il résulterait, à notre sens, de ces diverses constatations, que les Loyalty, comme les Hébrides, n'auraient jamais été peuplées exclusivement de Polynésiens, mais se seraient trouvées en dehors de l'itinéraire de leurs migrations qui, rencontrant des populations mélanésiennes nombreuses, les aurait évitées en se portant plus à l'Est vers les Tonga, et en passant par Sikaiana, Taumako, Rotuma. Ce ne serait que par suite d'expéditions maritimes fréquentes et de la nécessité de se procurer le jade vert, que les Polynésiens, venus alors des archipels situés à l'Est, auraient occupé certaines îles de petite étendue et se seraient en quelque sorte infiltrés dans les îles plus vastes par des apports continuels mais minimes.

Seuls les habitants des îles au large des Salomon et les populations du sud de la Nouvelle-Guinée nous semblent être des fragments détachés directement des migrations venues de Malaisie.

Dialecte polynésien d'Uvea.

La partie polynésienne de la population d'Uvea parlerait, aux dires des auteurs qui ont écrit sur cet archipel, un dialecte poly-

nésien aujourd'hui fortement modifié par le voisinage mélanésien, à tel point qu'il en serait devenu très différent des autres dialectes congénères.

Aucun travail n'ayant encore, à notre connaissance, été publié sur ce dialecte, il était important, au point de vue de l'étude des migrations polynésiennes, qu'il fut connu.

Or, il apparaît nettement, lorsqu'on l'étudie, que, malgré quelques emprunts, faciles à distinguer, faits au mélanésien, ce dialecte est resté franchement polynésien. Il présente même un intérêt incontestable en ce qu'il montre le processus d'infiltration du mélanésien dans un dialecte polynésien et comment s'altère le polynésien au contact du mélanésien.

De plus, les récentes études de M. Sydney H. Ray, parues dans le *Journal* de la Polynesian Society, sur les dialectes polynésiens des îles Nuguria, Tauu ou Mortlock, Nukumanu ou Tasman, Fead ou Abgarris, Leua Niua ou Lord Howe, Sikaiana ou Stewart, Mo-Ngiki ou Bellona, et Mo-Ngawa ou Rennell, situées dans le voisinage des Salomon, appelaient un complément en l'étude des autres dialectes des populations situées sur la lisière polynéso-mélanésienne.

L'alphabet d'Uvea se compose de 18 lettres polynésiennes et de différents sons qui ne se rencontrent que dans les mots mélanésiens.

Il y a 5 voyelles polynésiennes : *a, e, i, o, u*,

Comme toujours en polynésien l'*e* se prononce é fermé et l'*u* se prononce "ou".

Nous avons trouvé 2 voyelles mélanésiennes : *onn*, et *ũ*. La première se prononce comme le génitif pluriel des mots grecs en *ôn.*, et la seconde n'est autre que l'*u* français dans "vu".

Ex. : *Pasonn*, air de chant ; *niu ua hũlũ*, jeune coco.

Il y a 13 consonnes polynésiennes : *b* (rare), *d, f, g, h, k, l, m, n, p, s, t, v*, et nous avons trouvé 5 consonnes mélanésiennes, savoir :

kh, analogue au khi grec et qui est un *k* suivi d'une forte aspiration. C'est encore la "jota" espagnole.

gn, le *gn* mouillé français comme dans magnifique ou *n* tilde espagnol, Nous avons indiqué ce signe par *gn*.

le *mb*, le *dj*, et le curieux *thr*, qui se rapproche du *th* anglais doux de "the", mais suivi d'un *r* difficilement perceptible.

Ex : *faikhuanina*, continuer ; *môgni*, colère ; *tchamba*, boîteux ; *djok*, canard ; *thrithra*, père ; *ulu fitcha*, cheveux frisés.

Ces dernières consonnes ne se rencontrent que dans les mots purement mélanésien et ces mots sont en minorité. Ces mêmes mots ont des syllabes terminées par des consonnes, ce qui n'a jamais lieu en polynésien. Ex. : *djoh*, canard.

Le *b* est assez rare. Il est une évolution du *p* polynésien. Il n'existe guère en Polynésie qu'aux Tonga et il semble dû à l'influence mélanésienne. Il est d'ailleurs souvent difficile à Uvea de distinguer le *p* du *b*.

Le *d* remplace souvent le *t* polynésien qui d'ailleurs est intermédiaire entre les sons du *d* et du *t* européens.

Le *g* polynésien nasal (*ng*) ne l'est pas toujours à Uvea ; il a souvent le son du *g dur* simple, comme dans gâteau, mais il l'a devant toutes les voyelles. Nous avons rendu ce son par *ng* partout où il nous a semblé avoir le son nasal et par *g* simple où il nous a semblé avoir le son de *gu*. Le *g* simple remplace souvent le *k* polynésien, ce qui est, croyons nous, unique en polynésien. Ex : *de*, le, article, pour *te* ; *do*, de, préposition, pour *to* ; *gi*, à, préposition, pour *ki*.

f remplace souvent l'*b* polynésien, comme dans les dialectes des Samoa, Wallis, Tonga et Tahiti. L'*b* existe pourtant dans nombre de mots, au contraire des Samoa. Ex : *nifo*, dent, pour *nibo*.

Enfin *s* remplace souvent aussi l'*b* polynésien comme aux Samoa. Ex : *songi*, sentir, embrasser, pour *hongi*.

le *v* existe mais il est souvent remplacé par *f* : ex : *fafo*, dehors, pour *vaho* ; *fafine*, femme, pour *vahine*.

l'*l*, remplace l'*r*, comme dans les dialectes samoan, tongan et sandwichien, mais l'*r*, nous semble exister aussi, bien qu'il soit difficile de distinguer entre ces deux lettres, l'*r* polynésien, prononcé du bout de la langue, étant intermédiaire entre ces deux lettres, surtout à Uvea. Ex : *velavela* : chaud (pol. *vera*), *urura*, bleu, noir (pol. *uriuri*).

En somme, il est résulté du contact mélanésien à Uvea un enrichissement en sons, lesquels sont en nombre restreint en polynésien, et de nombreuses formes d'évolution qui permettent de saisir sur le vif le procédé de différenciation.

Au reste, à part le changement du *k* en *g*, tous les autres changements se retrouvent en polynésien et surtout aux Samoa et aux Tonga. Il n'y a point, par contre, d'exemple de changement de *g* en *n* comme aux Sandwich, et aux Marquises (groupe S.-E.) ni de *t* en *k* (Sandwich et Maupiti, Iles-Sous-le-Vent) et pas da-

vantage de suppression de l'*b* ou de l'*f* comme aux Iles Cook, ou de l'*r* comme aux Marquises.

GRAMMAIRE. — L'article. — L'article est *de*, qui n'est autre que le *te* polynésien. Le pluriel s'indique au moyen de *uke* suivi de l'article. Ex : *de fale*, la maison ; *uke de fale*, les maisons.

Pronoms personnels. — Il y a trois séries de pronoms personnels qui offrent un mélange de formes polynésiennes et mélanésiennes ;

On ne saurait mieux en comprendre l'emploi qu'avec le verbe :

Exemple : verbe *inu*, boire :

INDICATIF PRÉSENT.		IMPARFAIT ET PASSÉ DÉFINI
Sing.	1. <i>gude inu nei</i>	<i>nogu inu anafi</i> (hier)
»	2. <i>gide inu nei</i>	<i>iakoe inu »</i>
»	3. <i>ide inu nei</i>	<i>iaia inu »</i>
duel	1. <i>gida inu nei</i>	
»	exclusif : <i>gi maua inu nei</i>	<i>gi maua inu »</i>
»	inclusif : <i>gi taua inu nei</i>	<i>gi taua inu »</i>
»	2. <i>goulua inu nei</i>	<i>goulua inu »</i>
»	3. <i>gi laua inu nei</i>	<i>gi laua inu »</i>
plur.	1.	
»	exclusif : <i>gi matou inu nei</i>	<i>gi matou inu »</i>
»	inclusif : <i>gi tatou inu nei</i>	<i>gi tatou inu »</i>
»	2. <i>goutou de inu nei</i>	<i>goutou inu »</i>
»	3. <i>gi latou de inu nei</i>	<i>gi latou inu »</i>

FUTUR. — Le futur emploie les mêmes pronoms que le présent. L'on ajoute, au lieu de *nei*, un adverbe tel que *agefogi*, bientôt, ou *atabata*, demain : Ex : *gude inu agefogi*, je boirai bientôt. Il est mieux d'ajouter l'adverbe de direction *ifo*.

PARFAIT.

Sing.	1. <i>ogu oti inu</i>	Duel : <i>gi maua oti inu</i> , etc.
»	2. <i>oge oti inu</i>	Pluriel : <i>gi matou oti inu</i> , etc.
»	3. <i>goia oti inu</i>	

Ainsi, au présent, les pronoms personnels ne sont polynésiens qu'au duel et au pluriel et ils sont précédés de *g* ou *gi*, marque du datif. A l'imparfait, ils sont bien polynésiens, mais ils sont précédés de *no*, *ia*, *gi*.

Enfin au parfait, ils sont, sauf la 2^{me} personne *oge*, véritablement polynésiens et ne sont pas, au singulier, précédés de *gi*.

Au datif les pronoms personnels deviennent :

gia te au, à moi; *gia to koe*, à toi; *gia teia*, à lui; *gia gi maua*, à nous deux; etc.

Pronoms possessifs. — 1^{re} pers., *dogu*; 2^{me}, *dou*; 3^{me}, *dona*; duel inclusif, 1^{er} pers., *do maua*; etc.

Pronoms interrogatifs et autres interrogatifs. — Qui? *ko ai*? Quoi? *bea*? Pourquoi? *velidea*? Où? *gi fea*? *i fea*? Comment? *nafea*? Combien? *e fia*?

Pronoms démonstratifs. — Ce, celui-ci: *ia nei*; celui-là: *ia la*.

Pronoms indéfinis. — Quelqu'un: *tenea*.

Verbes. — L'on a vu que les temps étaient indiqués par des adverbes: le présent par *nei*, le futur par *ifo* ou *agefogi*, placés après le verbe, le parfait par *oti*, placé avant, et tous par des formes particulières du pronom.

Le participe passif est indiqué par le suffixe *a*, *na*, ou *fia*. Ex. *fili-a*, entremêlé; *afi-na*, enveloppé; *faga-mauli-fia*, guéri, qu'on a guéri.

Le préfixe causatif est *faga*, qui sert à former des verbes d'action. Ex. *fagaefa*, agrandir.

Le préfixe désidératif est *fia*. Ex. *fiakai*, affamé; *fiainu*, assoiffé.

Les suffixes du participe et les préfixes du causatif et du désidératif sont du pur polynésien.

Adverbes. — De direction: *mai*, vers le sujet; *ge* (pol. *ke*) en s'éloignant; *ifo*, en descendant; *i tafatai*, du côté de la mer; *i uta*, du côté de l'intérieur; *i luga*, dessus; *i lalo*, dessous.

de temps: *nei*, maintenant; *anafi*, hier; *atabata*, demain.

de situation: *loto*, dedans; *jafo* (pol. *vaho*) dehors.

de rang: *moa* (pol. *mua*), avant; *muli*, après.

Prépositions. — *gi*, à, par, marque du datif; *o*, de, pour, génitif. Ex.: *de fale o nene*, la maison de la mère; *ogu*, mien.

Conjonctions. — *mâ*. Ex. *tagata ma de fafine*, l'homme et la femme.

Numérations. — La numération est devenue quinteale, c'est à dire qu'elle va de cinq en cinq :

Les cinq premiers nombres sont purement polynésiens :

1, *tabi*, 2, *lua*, 3, *tolu*, 4, *fâ*, 5, *lima*.

L'on suit ensuite un système bien particulier :

6, *tabiatupu*, 7, *luaonatupu*, 8, *toluonatupu*, 9, *fâonatupu*, 10, *limaatupu*, 11, *tabi a koje*, 12, *lua o na koje*, 13, *toulu o na koje*, 14, *fâ o na koje*, 15, *lima o na koje*, 16, *tabi a hano*, 17, *lua*

ô na bano, 18, tolu o na bano, 19, fâ o na bano, 20, lima o na bano, 40, lua te benua, ... moitié : dai fasi.

Quelques mots du langage d'Uvea :

N. B. — P. indique le dialecte polynésien pur ; S, Samoa ; T., Tahiti, Pa. le Paumotu.

homme (P. tagata) <i>tangata</i> .	cocos de différentes dimensions
femme (P. vahine) <i>fafine</i> , (S. <i>fafine</i>).	(T. poniu, ouo, niâ) <i>niuiviki</i> , <i>niu ua bülü</i> , <i>niu mata</i> . (T. omoto) <i>niu ua thraleji</i> .
fille (P. tamahine) <i>tamahine</i> .	coco sec (T. haari opaa) <i>niu leu</i> .
garçon (T. tamaroa) <i>tama</i> .	coco germé (T. ütô) <i>niu somo</i> .
petits enfants (P. tamariki) <i>tama iviki</i> .	banane (T. meia) <i>futi</i> (S. <i>futi</i>) <i>taro</i> , <i>talo</i> .
frère (T. tuane) <i>soa</i> .	burao (hibiscus) (T. purau, fau) <i>kuee</i> .
père (T. metua tane) <i>thrithra</i> .	patate (P. kumara) <i>kumala</i> .
mère (T. metua vahine, P. kui) <i>nene</i> .	igname (T. ufi) <i>ufi</i> .
ancêtre (P. tupuna) <i>popâ</i> .	Pierre (T. ofai) <i>fatu</i> .
chef (P. ariki) <i>aliki</i> .	gravier de corail (T. iriiri) <i>jai-fatu</i> .
tête (S. ulu) <i>ulu</i> .	rocher (T. papa) <i>mata outu</i> .
cheveux (T. rouru, S. laulu) <i>laulu</i> .	rocher de corail (T. toa) <i>anatu kalekale</i> .
front (P. rae) <i>lae</i> .	sable (P. one) <i>one</i> .
nez (P. ihu, S. isu) <i>isu</i> .	long (P. roa) <i>loa</i> .
dent (S. nifo) <i>nifo</i> .	court (T. potu) <i>totoe</i> .
lèvres, bouche (P. gutu) <i>ngutu</i> .	bien, bon (T. maitai) <i>malie</i> .
langue (T. arero) <i>agalelo</i> .	mauvais, mal (T. ino) <i>ngaeo</i> .
oreille (P. tariga) <i>talinga</i> .	petit (P. iti, riki) <i>iviki</i> .
yeux (P. mata) <i>faimata</i> .	grand (P. nui, T. rahi) <i>efa</i> .
joue (P. papariga) <i>thrasi</i> .	soleil (P. râ) <i>lâ</i> .
cou (P. kaki) <i>ûa</i> .	lune (S. masina) <i>masina</i> .
corps (T. tino) <i>nua</i> .	jour (T. ao) <i>ao</i> .
ventre (P. kopu) <i>tinae</i> .	nuit (P. po) <i>pô</i> .
main (P. rima) <i>lima</i> .	étoile (P. fetu) <i>fetu</i> .
piéd (P. vae) <i>vae</i> .	ciel (P. rahi) <i>langi</i> .
ongle (P. maikuku) <i>maninia</i> .	nuage (T. ata) <i>maiao</i> .
ancré (T. tutau) <i>taula</i> . (T. taura, corde).	manger (P. kai) <i>kai</i> .
pirogue (P. vaka) <i>vaka</i> .	boire (P. inu) <i>inu</i> .
balancier (P. ama) <i>ama</i> .	four (P. kumu) <i>thralau</i> .
traverse de balancier (P. kiato) <i>kiato</i> .	cuire (P. tunu) <i>tunu</i> .

mât (T. tira, fana, beaupré) <i>fa-na</i> .	eau (P. vai) <i>tai</i> .
voile (T. ie) <i>la</i> .	arbre (P. rakau) <i>mala lakau</i> .
corde de cocotier (P. kaha) <i>nua o de vaka</i> .	maladie (P. maki) <i>e mate</i> .
vider l'eau (T. tâta i te riu) <i>lingia de tabi</i> .	mort (P. mate) <i>mate</i> .
perche (P. toko) <i>fangota</i> .	étouffe (P. kahu, tapa) <i>mano</i> .
hameçon (P. et T. matau) <i>ma-tau</i> .	natte (P. moega) <i>moenga</i> .
pagaie (P. hoe, S. foe) <i>foe</i> .	dormir (P. moe) <i>moe</i> .
poisson (P. ika) <i>ika</i> .	s'asseoir (P. noho) <i>noifo</i> .
la mer (T. tai, moana) <i>tai mo-ana</i> .	aller (T. haere) <i>bano</i> .
la haute mer (T. tua) <i>tua de tai</i> .	coquillage (T. pu, pipi) <i>pipi</i> .
vague (P. garu) <i>ngalu</i> .	oiseau (P. manu) <i>manu</i> .
cocotier (P. niu) <i>niu</i> .	mouche (P. rago) <i>lango</i> .
	moustique (P. namu) <i>namu</i> .
	vent (P. matagi) <i>matangi</i> .
	tonnerre (P. hatutiri) <i>fatutuli</i> .
	éclair (T. uira) <i>uila</i> .
	pluie (T. ua) <i>ua</i> .

Nouméa, le 12 mars 1917.

A. LEVERD.

MOEAVA

LE GRAND "KAITO PAUMOTU"

Moeava est, sans contredit, le marin, le guerrier, le héros par excellence des Tuamotu. Sa renommée est restée fort grande dans toutes les îles de l'archipel.

Il naquit, il y a environ une vingtaine de générations, dans l'île Takaroa, connue alors sous le nom de "Takapua". Il était fils de Kanaparua et de Rurita, appelée aussi Punakeuariki. Son père était originaire de Hao. Sa mère était de Takaroa même. Ils eurent plusieurs enfants, entre autres : Tagaroa-Tiraora et Moeava. C'est de ce dernier qu'il va être particulièrement question ci-après.

Tagaroa, l'aîné d'entre eux, eut pour femme "Korare", dite Mautekaunuku, née à Hao, disent quelques-uns, à Takume, selon d'autres. Elle lui donna cinq enfants : quatre garçons et une fille, respectivement nommés : Tagihia-ariki, Parepare, Rogotama, Reipu et Tutapuhoatua.

Devenus orphelins de bonne heure, Moeava adopta ces enfants

et les aima à l'égal d'un père. Mais c'était un homme trop épris des aventures et des pérépéties de la navigation aux îles lointaines pour s'attacher de manière permanente au sol natal. Sur son fameux bateau "*Muribenua*", il parcourut tous les archipels environnants. Tour à tour, il visita les nombreuses îles éparses sur cette immense plaine liquide qu'est le Pacifique. C'était, rapporte la tradition, un navigateur hors ligne, un manœuvrier de premier ordre, en un mot, un véritable loup de mer. On peut dire de lui qu'il était aussi habile marin que brave guerrier. Il vint à Hao, pays de son père, lier connaissance avec les nombreux parents qu'il avait dans cette île. Il demeura un certain temps au milieu d'eux à Vainono, ancien village de Hao, situé au fond de l'île. De Hao, Moeava poussa une pointe jusqu'à Napuka où il fit un long séjour. Là, il rencontra une femme nommée "*Huarei*". L'ayant épousée, il en eut bientôt un enfant auquel fut donné le nom de "*Kehauri*". A quelque temps de là, pris du désir de revoir ses enfants adoptifs, il remit son bateau à l'eau, y embarqua sa femme et son enfant et mit le cap sur Takaroa. De retour au pays, toutes sortes d'ennuis l'assaillirent. Ses enfants adoptifs, se targuant du droit d'aînesse, ne purent s'entendre longtemps avec le cousin nouvellement arrivé. Ils lui montrèrent peu d'estime, vu qu'il était né dans l'île réputée la dernière des Tuamotu. Ils le tinrent donc à l'écart. Kehauri ressentait vivement ces sentiments d'aversion ; il en était humilié et offensé. Plus jeune et moins fort qu'eux, il ne pouvait rien. De jour en jour, la situation devenait plus tendue. Outré d'indignation, il n'attendait qu'une occasion pour donner libre cours à sa colère. Cette occasion fut une tête de tortue dont Kehauri fut injustement frustré. Il s'ensuivit une violente querelle qui faillit dégénérer en meurtre fratricide, Kehauri ne pouvant admettre, lui fils unique et légitime de Moeava, que son père donnât à Tagihia-ariki la tête de tortue qui, en toute équité, lui revenait.

Tout le monde sait que la tortue est un mets royal en Polynésie. La tête était de droit réservée au chef du "*marae*" où elle avait été consacrée à la divinité avant sa mise au four. Or, Tagihia-ariki, né à Takaroa même, était non seulement roi mais "*Tahua*", c'est-à-dire grand prêtre et propriétaire à la fois du marae "*Ragifaoa*" sis sur la terre Matiti-marumaru, au district de Tevavaro. Il refusa donc d'abandonner cette tête de tortue à Kehauri en l'engageant, s'il en désirait une, à se rendre sur son "*marae*" de Napuka, où il était le maître.

Depuis lors une haine très vive sépara les deux cousins. Kehauri surtout ne pouvait oublier, et un jour, las de souffrir, il insista pour retourner à Napuka, sa terre natale. Sa mère Huarei tenta vainement de le calmer et de lui faire entendre que cette tête de tortue revenait de droit à Tagihia-ariki, comme étant l'ainé de la famille. Ces paroles, loin de désarmer Kehauri, eurent le don de l'exaspérer. Il répondit à sa mère : "Taku nanu nei e e i te po i Havaiki" : « Ma malédiction suivra mon frère jusqu'à la nuit à Havaiki (enfer). »

Tagihia-ariki entendant ces propos s'empressa de les rapporter à Moeava. Celui-ci, très peiné, essaya à son tour de réconcilier ses enfants. Rien n'y fit. Cependant, à force d'instances répétées, Kehauri obtint enfin l'objet de ses plus vifs désirs : la permission de partir. Moeava lui-même, toujours vaillant et intrépide pour entreprendre des voyages lointains, se chargea de le rapatrier. Huarei les accompagna, heureuse d'aller revoir son "fenua-fanau" et ses "fetii". Cependant Moeava, à force de guerroyer avec succès dans beaucoup d'îles qu'il soumettait à son joug, rançonnait ou ravageait, finit par se créer de nombreux ennemis. Avertis sans doute de son absence de Takaroa, ceux-ci en profitèrent pour se liguier et exécuter à leur tour une descente dans l'île de l'ennemi commun ; c'étaient, en majeure partie, les peuplades des îles de l'Ouest et du centre des Tuamotu, Ragi-roa, Kaukura, Kauehi, Apataki, Niau, Fakarava, Makemo, Anaa, et de celles plus lointaines appelées "Marama".

Dix-neuf Tini-tagata au moins participèrent à cette invasion de Takaroa.

Voici le nom des principales peuplades qui prirent part à cette expédition et dont la tradition garde encore le souvenir :

Te tini a Muta, te tini o Tubiragi, te tini o Fakarere, te tini o Kaua, te tini o Parakau, te tini o Mauriokeha, te tini o Tuae-rokura, te tini o Tegagi, te tini o Taramoa, te tini o Pakou, te tini o Marioka, te tini o Tuteriha, te tini o Goio, te tini o Tokorega, te tini Marivaka, te tini o Kauro, te tini o Tuakarabi, te tini o Tautu.

Tous ces tini-tagata venaient de Marama (no Marama anae ratou), terre située à l'Ouest. Marama, dans la plupart des dialectes polynésiens, signifie : *lune, mois, savant*. Mais on ne trouve en Océanie aucune terre appelée jadis de ce nom. La carte du célèbre tahitien Tupaia, qui est le premier et seul monument géographique polynésien, n'en fait aucune mention. Ils ne descendaient pourtant pas de la lune ?

En tout cas, les Tini-Tagata saccagèrent Takaroa de fond en comble et, pour assouvir leur haine contre Moeava, tuèrent trois de ses enfants adoptifs. Reipu, le plus jeune des garçons, et sa sœur Tutapuhoatua réussirent, par un hasard extraordinaire, à échapper aux bourreaux de leurs frères. Voici comment : Dès l'apparition de la flotte ennemie dans les eaux de Takaroa, ils s'enfuirent à l'intérieur de l'île en un point connu sous le nom de Matiti-Marumaru, au coin du marae de Ragifaoa. Cet endroit avait plusieurs appellations, entre autres : Teporiu i te tara o Ragifaoa, Temuriavai, ou encore, Marinoteragi. C'est là que Moeava avait construit son célèbre bateau : "*Muribenua*".

Ils montèrent sur un "*Kahaia*" (*guettarda speciosa*) entièrement garni d'une sorte de plante grimpante à filaments rougeâtres, espèce de cuscute que les indigènes de nos îles appellent "*Kainoka*", et s'y cachèrent soigneusement. Muta et les siens, malgré leurs recherches, ne purent les découvrir. Reipu et sa sœur dénommèrent ce Kahaia : Raumihī, c'est-à-dire (*Mihihaga metua*) l'arbre du chagrin ou de la compassion pour leur père : Moeava.

C'est dans cette triste circonstance qu'ils composèrent le chant suivant.

- 1° E pupuni fakakitekite ko maha u u.
e he pupuni to ki te pohoriu u !
e he pupuni ki te pohoriu ko mafatu u.
He pupuni e rae ka pupuni e.
- 2° E pupuni fakakitekite ko maha u u.
e he pupuni to ki te pohoriu u !
e he pupuni ki te pohoriu ko mahatu-u.
He pupuni to rau e i ai i.
- 3° Tagihia he ariki-ko mahatu-u.
e he pupuni to ri te pohoriu ko maha tu u.
- 4° E Parepare he ariki-ko mahatu-u.
E he pupuni to ri te pohoriu, ko mahatu u !
- 5° Rogotama he ariki, ko maha tu u !
e he pupuni to ri te pohoriu ko maha tu u.
E pupuni to rau e i ai i !

Ils échappèrent ainsi au massacre de Muta dont furent victimes Tagihia-ariki, Parepare et Rogotama. Un seul tini, celui de Tautu, ne prit aucune part à ce massacre. La fille de Tautu, appelée Ragahua, qui se trouvait à bord avec son père, descendait

fréquemment à terre. Elle assista au meurtre de Muta et de son tini. En passant devant les cadavres étendus la face contre terre les uns près des autres, elle s'aperçut qu'ils n'étaient que trois. Il en manque donc un, se dit-elle, et examinant les dessins, les marques particulières de leur tatouage, elle devina aussitôt quel était l'absent.

Le tatouage, en effet, n'était pas seulement un décorum pour les anciens Polynésiens, mais bien et avant tout un signe distinctif et honorifique accordé à qui le méritait par ses talents, son origine ou ses exploits. Or Ragahua, en voyant sur le premier la marque royale du "Moko a hia", comprit que ce ne pouvait être que Tagihia-ariki. Sur le deuxième elle aperçut le "Pareke", distinction décernée au "Toa" : « Ah ! se dit-elle c'est Parepare ». Quant au troisième il portait le "Tavaro", signe de Rogotama. « Où est donc, se demanda-t-elle, le "Putaka ia" ? », sorte de dessin de Tiki, propre à Reipu. Il n'était pas là. Ragahua en déduisit ainsi que Reipu, qu'on n'avait pu trouver, devait être resté caché quelque part et demeurait sain et sauf.

Les victimes furent rôties dans un grand four indigène dont le feu brûla plusieurs jours. On apporta alors à Tautu sa portion de chair humaine mais il ne la mangea pas, il l'attacha à l'arrière de son bateau sans y toucher.

Après plusieurs jours de mortelle anxiété, tenaillés par la faim, Reipu et sa sœur descendirent de leur cachette aérienne. Ils retournèrent avec précautions au bord du lagon pour guetter de loin si Muta était encore là. N'apercevant personne ils conclurent qu'il était parti avec les siens. Effectivement, Muta avait déjà repris la mer suivi de tous les Tini-tagata qui s'étaient joints à lui pour cette expédition ; seul Tautu était resté avec quelques hommes. Par prudence Reipu et sa sœur, après avoir apaisé leur faim, remontèrent sur leur Raumihī. Reipu saisit alors deux mouettes, ou taketake, que les indigènes appellent aujourd'hui "Kirarahu". Après leur avoir confié son message, il les lança sur Napuka afin de faire connaître à Mocava que des événements fort graves s'étaient passés à Takaroa et qu'il avait à revenir au plus vite. Voici le "Pehe" que Reipu chanta et déclama en expédiant ces messagers extraordinaires, emportés jadis probablement par Huarei de Napuka.

1° Taketake taku manu tuku mai e te i po rohoeru e e !

Taketake pirikura o hoe tūraga tehipo (bis)

Taketake pirikura, taketake taku manu.

- 2° Taketake taku manu, tuku mai e te i po rohoeru e e !
Taketake pirikura o hoc turaga te hipo.
Taketake pirikura, fanau a vahine Huarei !
E vahine meitaki te i te po rohoeru e e !
- 3° E aha viranoa taketake pirikura ohoe
Turaga tehipo taketake pirikura.
- 4° Fanau a tama Tagihia he tagata meitaki.
Te hi po rohoeru e e !
E aha higa noa taketake pirikura ohoe
Turaga tehipo taketake pirikura !
- 5° Fanau a tama Parepare he tagata meitaki.
Te hi porohoeru e e.
E aha Toa noa, taketake pirikura ohoe
Turaga tehipo, taketake pirikura.
- 6° Fanau a tama Rōgotama he tagata meitaki.
Te i po rohoeru e e !
E aha karo noa, taketake ohoe.
Turaga tehipo taketake pirikura
Fanau a tama.
- 7° Fanau a tama Reipu he tagata meitaki
Te i po rohoeru e e !
E aha horo noa, taketake pirikura ohoe
Turaga tehipo, taketake, pirikura,
Fanau a tama.
- 8° Fanau tama Moeava he tagata maitaki.
Te i po rohoeru e e
E aha paha noa, taketake pirikura ohoe
Turaga tehipo, taketake pirikura
O aue i ai i

Sur ces entrefaites, Ragahua descendit à terre, à la demande de Tautu, pour saisir un bel oiseau blanc (une autre mouette sans doute) qui venait de se poser tranquillement sur la branche d'un guettarda. C'est en essayant de saisir cet oiseau, qu'elle découvrit un jeune homme caché dans le feuillage touffu de kainoka. Elle l'interpella en ces termes : « Qui es-tu ? que fais-tu là-haut ? » Sans attendre la réponse, elle devina que ce ne pouvait être que Reipu, fils adoptif de Moeava, qui avait réussi à s'enfuir et à se cacher. Elle usa de tous les moyens pour dissiper sa frayeur et le faire approcher. Ce ne fut qu'après de longues instances et des promesses réitérées que Reipu finit par des-

cendre et se lia d'amitié avec Ragahua. Ils vécurent ensemble et bientôt Ragahua devint grosse. Reipu, pris alors de compassion pour la vie de Ragahua et celle de son père, les pria de s'éloigner afin d'échapper à la vengeance de Moeava, et de se retirer à Motutapu (aujourd'hui Tekokota) petite île déserte distante de quelques milles d'Hikueru. Il demanda en outre à Ragahua que si l'enfant qu'elle portait dans son sein était un garçon, de lui donner à sa naissance le nom de Tamakura-Taketake. Tautu et ses hommes furent assez sages pour écouter les bons conseils de Reipu, et s'éloignèrent. Ce fut leur salut. Moeava, prévenu par les deux taketake qu'il se passait des choses anormales, ne tarda pas à arriver. Dans sa colère il aurait bien pu ne pas les épargner.

A la réception du message que les deux mouettes lui apportaient, Moeava reprit vite la haute mer pour regagner Takaroa et s'assurer par lui-même de ce qui s'était passé. En passant à Makemo, au village de Punaruku, il eut connaissance du meurtre de ses enfants. Voici comment : quelques-uns des tini qui avaient pris part à l'expédition de Takaroa se trouvaient là. Les jeunes gens se baignaient avec les nouveaux arrivés de Napuka en dehors du récif. Comme il arrive souvent, après s'être bien amusés ils se disputèrent. Entre autres paroles amères et blessantes échangées, les voyageurs de Napuka s'entendirent adresser celles-ci : "Kakati Mahina-hina mai koutou kia matou kakore i raga hia te taua o to koutou Ariki o Tagihiariki i patua, i hamo hia e i kai hia e matou" : « Mordez-nous, gens de Mahina-hina, nous qui avons tué, mis au four et mangé votre roi Tagihiariki dont l'arène est encore à combler ».

Ces paroles, plusieurs fois répétées sur un ton de mélodie, attirèrent l'attention des jeunes gens formant l'équipage de Moeava. Ils les rapportèrent textuellement à Kehauri. Celui-ci entra aussitôt chez lui, se coucha sur le sol et fondit en larmes. Huarei sa mère, le croyant malade, lui demanda ce dont il souffrait. Le jeune homme déclara qu'il n'était nullement malade mais que seul le chagrin qu'il éprouvait de la mort de Tagihiariki le faisait ainsi pleurer. Ce fut Huarei elle-même qui se chargea d'annoncer la triste nouvelle à son mari. Grande fut la colère de ce dernier en apprenant le massacre de ses neveux et enfants adoptifs. Moeava fondit en larmes lui aussi, se roula par terre et, pour exprimer sa douleur, composa et chanta le "pehe" suivant :

— *Pebe de Moeava.* —

- 1° Tupu te taua e! tupu te taua e!
He tura ha ki torohoraga te taua u oa turaki atu e ra
Tupu te taua e! Tupu te taua e!
- 2° Tupu te taua e! tupu te taua e! He turahaki torohoraga
Te taua u-oa tura ha ki atu e ra u e ei ai...
- 3° Na Tagihia te taua e! He turahaki torohoraga
Te taua u oa tura ha ki atu e ra!
Na Tagihia te taua e!
- 4° Na Parepare te taua e! He turaki torohoraga
Te taua u oa turaki atu e ra
Na Parepare te taua e!
- 5° Na Rogotama te taua e! He turahaki torohoraga
Te taua u oa turaki atu e ra!
Na Rogotama te taua e!
- 6° Na Reipu te taua e! He turahaki torohoraga
Te taua u oa turaki atu e ra
Na Reipu te taua e!
- 7° Na Kehauri te taua e! He turahaki torohoraga
Te taua u oa turaki e ra!
Na Kehauri te taua e!
- 8° Na Tukairoa te taua e! He turahaki torohoraga
Te taua u oa turaki atu e ra!
Na Tukairoa te taua e!
- 9° Na Moeava te taua e! He turahaki torohoraga
Te taua u oa turaki atu ra... u... e... i... ai... i.

Tel est le plus réputé de tous les chants de Moeava.

La première crise de désespoir passée, Moeava alla lui-même surprendre les jeunes gens à l'endroit où ils prenaient leur bain. De son poste d'écoute, il entendit la phrase précitée. Impossible de douter. Il ne leur dit rien, mais, rouge de colère, le cœur bouillonnant, il revint silencieux à la maison, tressa une solide corde, coupa un morceau de mikimiki, l'effila et l'attacha au bout de sa corde. Le lendemain, au moment propice, pendant que les mêmes jeunes gens prenaient encore leurs joyeux ébats dans la mer, il s'approcha d'eux et les enfila les uns après les autres sur sa corde, absolument comme des poissons, en piquant son Mikimiki bien pointu sous l'aisselle et le faisant sor-

tir près de l'oreille. Il les prit tous de la sorte, insensible à leurs cris de douleur, en entassa une partie sur son bateau, amarra les autres à la poupe et partit pour Takaroa avec ce chargement étrange. Au large, avant d'avoir aperçu l'île, il vit comme des âmes qui survolaient les eaux. Il comprit aussitôt que ce ne pouvait être que les mânes de ses enfants assassinés. Mais une vieille sorcière (Taura) qu'il avait à son bord, lui assura qu'il restait encore un garçon en vie et qu'il ne tarderait pas à l'apercevoir sur la plage. Effectivement, à peine l'ancre du "*Muribenua*" était-elle jetée près du récif, au large de Matiti-Marumaru, que Reipu se jeta à la nage pour venir à bord, se précipita sans mot dire dans les bras de son père et se mit à sangloter. Moeava, extrêmement bouleversé, fit retentir toute la contrée de ses pleurs et de ses cris de douleur tout en serrant dans ses bras son cher Reipu. Le vieillard était inconsolable. Enfin, il descendit à terre, parcourut les endroits jadis fréquentés par ses enfants. Il alla même jusqu'au four encore fumant où Tagihia et ses frères avaient été cuits. Il le contourna, les yeux baignés de larmes, en répétant :

- 1° Takaviri hia pakura tinaki kamoreiatoro !
Takavere atioo auateo rire pu kamoreianoa e ra
Takaviri hia pakura !
- 2° Takaviri hia pakura tinaki kamo reiatoro
Takavereatoo auateo rire ipu kamoreianoa
Tuitui Takapua a raue i ai i

A son tour il jeta au feu tous les jeunes gens de Muta, Tuæ-rokura, Tuhiragi et de Kaua qu'il avait pris à Makemo comme butin de guerre, et, n'arrivant pas, malgré ses efforts à éteindre le feu, il prit un moyen extrême, en chantant :

Ka tinai, ka tinai taku ahi e te ruerue
Te koro atu au e te ruerue, ka tinai, ka tinai . . i !
Ka tinai, ka tinai taku ahi e te ruerue
Te koro atu au e te ruerue, ka tinai, ka tinai . . i rau e . .
ei . . ei . . i . .

Ka tinai, ka tinai Tagihia ete ruerue *Marohau*
Te koro atu au e te ruerue, ka tinai, ka tinai !
Ka tinai, ka tinai Parepare te ruerue *Paretoa*
Te koro atu au e te ruerue, ka tinai, ka tinai . . i !
Ka tinai, ka tinai Rogotama e te ruerue *Tagitama*
Te koro atu au e te ruerue, ka tinai, ka tinai !

Ka tinai, ka tinai Reipu hue te ruerue *Hoakore*
Te koro atu au e te ruerue, ka tinai, ka tinai. . . . i !

Ka tinai, ka tinai Tutapu te ruerue *Noboumatemakave*
Te koro atu au e te ruerue, ka tinai, ka tinai rau ei. . ai. . i !

Il se jeta ensuite lui-même sur le foyer, se lamentant et répétant sans cesse "*Ka tinai, Ka tinai*". La légende rapporte qu'il réussit ainsi à l'éteindre.

Moeava donna longuement libre cours à sa douleur, mais le sentiment de la vengeance reprit le dessus. Il fit ses préparatifs de départ pour la guerre. Il rechercha de tous côtés les assassins de ses enfants. Il fit un tel carnage de ses ennemis, que toutes leurs îles se soumirent à sa domination puissante et redoutée. Moeava vécut tranquillement le reste de ses jours à Tarkaroa, sinon aimé du moins respecté de tous.

P. HERVÉ AUDRAN.

FRAGMENTS D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

LA FIN D'UN CORSAIRE

Le corsaire "*Seeadler*", schooner en acier de 1.700 tonnes, après avoir été, au début de la guerre, le "*Pass of Balmaha*", de nationalité américaine, ayant quitté le Weser le 21 décembre 1916, passait la 3^e ligne anglaise de blocus le 25 décembre 1916, arraisonné par le "*Highland Scott*" comme étant le voilier norvégien à trois mâts "*Irma*", allant de Christiania à Sydney avec un chargement de bois.

Ce trois-mâts était muni d'un moteur Diesel de 2.000 chevaux ; il possédait deux canons de 105 mm., des mitrailleuses et un important stock de munitions ; le tout habilement dissimulé sous un chargement de bois bientôt entièrement jeté à la mer. Au début de l'année 1917, le "*Seeadler*" fit de nombreuses victimes dans l'Atlantique ; 14 navires alliés furent coulés par lui.

En avril, le corsaire mit tous ses prisonniers à bord du dernier bateau capturé dans l'Atlantique et les abandonna dans le voisinage de Buenos-Ayres, leur permettant ainsi de rejoindre ce port.

Le "*Seeadler*" se proposait de poursuivre ses exploits dans

les archipels du Pacifique, où de nombreuses goëlettes naviguaient sans songer à la présence des pirates.

Après avoir doublé le cap Horn, le corsaire arrivait, au début de juin, dans les régions fréquentées du Pacifique. Le 15 juin, il coulait la goëlette américaine "*A. B. Johnston*", le 18 juin, il coulait une seconde goëlette américaine, la "*Slade*", et le 8 juillet une troisième, "*Manila*".

Depuis plus de huit mois le "*Seeadler*" avait pris la mer et les officiers ainsi que l'équipage aspiraient ardemment à quelques jours de repos sur la terre ferme ; le bateau avait également besoin de quelques réparations.

Le capitaine, après avoir cherché un îlot isolé et inhabité du Pacifique, choisit l'atoll français de Mopelia, à 265 milles à l'ouest de Tahiti.

Le 31 juillet 1917, il jetait l'ancre à droite de la passe de Mopelia, à quelques mètres seulement des récifs.

Le 1^{er} août, le capitaine du corsaire prenait possession de l'îlot et arborait le pavillon allemand sur l'ultime colonie, disait-il lui-même, qui restât au Kaiser.

Le corsaire traitait ses prisonniers avec une dédaigneuse bienveillance : le deux août il avait organisé un pique-nique pour distraire l'équipage et ses prisonniers, ne laissant à bord qu'un personnel réduit. Les embarcations n'avaient pas encore touché terre qu'un coup de canon était tiré du "*Seeadler*". Une lame venait de le jeter sur les récifs où il s'échouait, faisant, des Allemands, des prisonniers dans leur propre conquête.

L'îlot de Mopelia n'était pas complètement désert : 3 Tahitiens y récoltaient du coprah et y élevaient porcs et volailles pour la maison Grand, Miller et C^{ie}, de Papeete. Cette maison, arrivée à l'expiration de son contrat d'exploitation, devait envoyer prendre ses travailleurs à une date prochaine, aussi les corsaires n'étaient-ils pas sans inquiétude. Aussitôt échoués ils débarquèrent planches et toiles pour construire des baraquements, des vivres, des mitrailleuses, des munitions et des appareils de T. S. F. afin d'être en communication avec l'extérieur. Les deux canons de 105, trop lourds pour être débarqués, furent abandonnés mais détériorés. Quelques jours après, le "*Seeadler*" fut incendié ; préalablement, les mâts avaient été dynamités et le moteur-Diesel mis hors d'usage par la suppression de pièces essentielles qui furent immergées au large de Mopelia.

Grâce à leur poste de T. S. F., les Allemands recueillaient tous

les radios, mais un assez grand nombre étant chiffrés et intraduisibles, les corsaires ne se sentaient pas en sécurité.

Ils décidaient immédiatement d'aller chercher du secours ou tout au moins l'hospitalité chez des neutres bienveillants.

Le 24 août le capitaine du corsaire s'embarquait avec 5 hommes sur une chaloupe à moteur, prenant la direction des Iles Cook où il abordait 7 jours après et réussit à tromper la bonne foi des autorités locales. Il fut pris néanmoins, quelques jours après, aux Iles Fidji.

Les autres pirates n'avaient qu'une pensée : Fuir ; mais il leur manquait une embarcation suffisante pour tout l'équipage composé de 58 hommes.

Le 5 septembre au matin, la goëlette la "*Lutèce*", venant de Papeete, se présentait devant la passe de Mopelia venant chercher les trois indigènes de la maison Grand, Miller & C^{ie} et la récolte de coprah. La "*Lutèce*", voyant sur le récif un bateau échoué et incendié, s'empressait pour secourir les naufragés. De leur côté, les Allemands apercevant la "*Lutèce*", avaient immédiatement décidé de s'en emparer pour fuir et ils avançaient à sa rencontre avec une chaloupe armée d'une mitrailleuse.

La "*Lutèce*" avait à peine franchi la passe de Mopelia qu'elle se trouvait face à face avec l'embarcation des pirates qui, au même moment, arboraient le pavillon allemand et démasquaient leur mitrailleuse en donnant à la "*Lutèce*" l'ordre de stopper et d'amener le pavillon français.

La "*Lutèce*" étant sans arme et dépourvue de moteur, toute résistance était impossible. Cependant l'ordre d'amener les couleurs françaises n'étant pas immédiatement exécuté les corsaires eux-mêmes procédèrent à la substitution du pavillon.

L'officier allemand déclara la "*Lutèce*" et sa cargaison prises de guerre, permettant cependant aux propriétaires et à l'équipage d'emporter à terre leurs objets personnels et, le même jour, ils fuyaient tous sur la "*Lutèce*", abandonnant leurs prisonniers à peu près sans ressources.

Selon leur coutume, avant de quitter Mopelia, les pirates eurent soin de détruire tout ce qu'ils abandonnaient : appareils de T. S. F., meubles et ustensiles divers, sans compter les nombreux arbres (environ cinq cents) qu'ils avaient abattus pour en récolter plus commodément les fruits.

Sitôt après la fuite des pirates, les prisonniers abandonnés s'étaient empressés de hisser au mât du pavillon allemand les

couleurs françaises, après quoi les nouveaux Robinsons s'organisèrent. Le capitaine SOUTHARD, du "*Manila*", fut reconnu comme chef avec M. FAÏN, un des propriétaires de la "*Lutèce*", en qualité de conseiller. Le camp fut réédifié, les dégâts réparés, la tâche de chacun déterminée et la vie journalière reprit son cours dans l'attente angoissée des événements. Les vivres laissés par les pirates furent inventoriés et rationnés, la base principale de l'alimentation devant être fournie par les pêcheurs et les chasseurs de tortues.

La question à la fois la plus pressante et la plus difficile à résoudre était d'aller chercher du secours: Les Allemands avaient annoncé à leurs prisonniers qu'ils reviendraient les prendre pour les emmener à Hambourg et, d'autre part, ils avaient détérioré toutes les embarcations. Que faire? Essayer de s'enfuir ou attendre?

Cependant, trois jours après le départ des pirates, le 8 septembre, M. Pedro MILLER, l'un des propriétaires de la "*Lutèce*", s'embarquait sur une vieille embarcation peu résistante, avec le capitaine SOUTHARD du "*Manila*", le capitaine PORUTU de la "*Lutèce*" le second WILLIAM du "*Manila*" et 3 matelots de la "*Lutèce*", dans l'espoir d'atteindre l'île de Maupiti à 85 milles dans l'Est. Après huit jours de lutte contre des vents contraires et une mer déchaînée, vaincus par les éléments, ils retournaient, dans un suprême effort, au point de départ, exténués ou près de défaillir.

Malgré l'échec de cette première expédition, deux jours après son retour, le 19 septembre, le capitaine SMITH, du "*Slade*", avec deux seconds et un matelot, prenaient la direction de l'Ouest dans une mauvaise baleinière hâtivement réparée et dénommée par eux: "*Déliverer of Mopelia*".

Cette seconde expédition devait être plus heureuse. En 10 jours ces courageux marins franchirent les 1.080 milles les séparant de Tutuila, ce qui permit aux autorités américaines des Samoa de signaler à Tahiti par T. S. F. la situation des prisonniers abandonnés par les Allemands.

Le radio reçu à Papeete avec quatre jours de retard à cause des conditions atmosphériques, signalait l'état de détresse dans lequel se trouvaient les victimes des pirates et l'urgence qu'il y avait à leur porter secours.

Bien qu'ayant reçu ce même jour, des autorités anglaises d'Apia, l'offre de secourir, avec le navire de la station, les aban-

donnés de Mopelia, le Gouverneur des Etablissements français de l'Océanie, ne voulant pas se décharger sur qui que ce fût du soin de secourir de malheureux alliés abandonnés sur une terre dépendant de son autorité, remercia le Gouverneur anglais de sa courtoise proposition et prit immédiatement les mesures nécessaires.

Il réunissait d'urgence les armateurs de Papeete, les mit au courant de la situation, et M. BARBEREL, représentant de la Maison A. B. DONALD LTD, mit immédiatement à la disposition de l'Administration la seule goëlette qui pût remplir une mission aussi urgente dans des délais très courts. C'est donc la "*Tiare Taporo*", munie d'un moteur à gazoline de 40 chevaux, commandée par le capitaine WINCHESTER, qui depuis 40 ans navigue dans le Pacifique, à qui échut l'honneur d'opérer le sauvetage.

Le jeudi 4 octobre, à 12 heures, la "*Tiare Taporo*" quittait le port de Papeete. L'expédition était placée sous la direction de l'Administrateur des Colonies CHAZAL à qui avait été adjoint, en l'absence de médecin, le Pharmacien aide-major de 1^{re} classe des Troupes coloniales LESPINASSE, Docteur en pharmacie, pour donner éventuellement des soins aux malades et blessés.

La traversée, favorisée par le vent d'Est, se passa sans accident. Le samedi six octobre, à sept heures, la vigie signalait Mopelia à l'Ouest. Quelques minutes après on apercevait une colonne de fumée qui s'élevait dans le ciel au nord de l'îlot.

Les naufragés avaient organisé un service de surveillance et dès la première heure ils avaient aperçu la goëlette.

A 9 h. 50, la "*Tiare Taporo*" contournait le récif par le sud et distinguait bientôt nettement le "*Seeadler*" échoué près de la passe, à l'Ouest de l'atoll. Au même moment de nouveaux feux étaient allumés par les naufragés afin qu'aucun des signaux d'appel qu'ils faisaient depuis quelques jours ne passât inaperçu.

Quelques minutes après deux embarcations à voiles étaient signalées dans la direction N-W, s'avançant à la rencontre de la "*Tiare Taporo*".

Le capitaine WINCHESTER faisait immédiatement mettre toutes les voiles, ordonnait au mécanicien de donner le maximum de vitesse, Quoique non armé il se préparait ainsi à aborder les embarcations et à les couler, pour le cas où elles auraient été montées par les Allemands revenus dans l'île.

Fort heureusement ces précautions étaient inutiles. Dix minutes après, M. MILLER était reconnu dans la première embarcation où il se trouvait avec un Américain et trois indigènes.

La seconde embarcation était montée par deux Américains; c'étaient les deux équipes de pêcheurs parties dès le matin avant que la "*Tiare Taporu*" ne fût signalée à l'horizon. Dès qu'elles avaient aperçu la goëlette elles étaient parties à sa rencontre, toutes voiles déployées, tant les abandonnés de Mopelia craignaient de laisser passer une occasion d'être secourus.

À 10 heures dix les deux embarcations accostaient la "*Tiare Taporu*" et les naufragés, montés à bord, tombaient, pleurant de joie, dans les bras de leurs sauveurs.

À 10 heures trente la "*Tiare Taporu*" mettait à la cape devant la passe de Mopelia, tout près du "*Seeadler*".

Après un déjeuner pris à la hâte les sauveteurs s'embarquaient dans la chaloupe du bord, traversaient la passe et le lagon et à onze heures arrivaient devant l'ancien camp allemand de Mopelia.

Il est difficile de dépeindre la joie des 47 malheureux prisonniers abandonnés par les Allemands et vivant sur cet atoll, les Américains depuis le 2 août, les Tahitiens depuis le 5 septembre : L'arrivée de la mission de secours fut saluée de hurrahs frénétiques.

Les naufragés se trouvant tous réunis, l'Administrateur CHAZAL leur annonçait que le retour, conformément aux ordres précis du Gouverneur, devait s'effectuer le jour même, afin d'éviter une surprise possible des pirates. La recommandation de faire vite était, à la vérité, inutile. Tout le monde avait hâte de fuir cette terre d'angoisses et de souffrances. Il n'y avait cependant pas de malades. Quelques hommes avaient aux membres inférieurs des plaies plus ou moins profondes qui furent soignées avec les pansements apportés de Papeete.

L'infirmerie du camp allemand, en dépit d'une prétentieuse dénomination de *feldlazarett*, « Hôpital de campagne », peinte en grosses lettres au-dessous d'une grande croix-rouge, était totalement dépourvue des médicaments et objets de pansements de première nécessité.

À trois heures, le groupe des rescapés fut photographié au pied du pavillon français et, dès quatre heures, le départ commençait, chaque naufragé emportant ses objets personnels et quelques souvenirs peu encombrants.

L'Administrateur CHAZAL, accompagné du Pharmacien aide-major LESPINASSE et de M. Pedro MILLER, se faisait conduire à bord du "*Seeadler*" pour constater l'état du bateau et prendre quelques photographies d'une épave fortement malmenée par

l'accident primitif qui causa son échouement, puis par l'incendie et l'œuvre systématique de destruction des Allemands.

A 20 heures, la dernière embarcation ayant rejoint la "*Tiare Taporu*", l'ordre de départ était donné.

Le vent étant contraire, le retour fut plus long que l'aller. Le lundi matin, à 5 heures, la "*Tiare Taporu*" arrivait en vue de Bora-Bora, et à six heures reconnue par la goëlette "*Vabine Raiatea*", patron ELLACOTT, qui avait assumé un rôle de surveillance et devait faire connaître d'urgence à Papeete le sort de l'expédition, pour le cas où il eût été défavorable.

Les deux goëlettes rentraient ensuite en rade de Bora-Bora ; la "*Tiare Taporu*" stoppait à environ 500 mètres du warf.

A 8 heures la "*Vabine Raiatea*" amenait à bord de la "*Tiare Taporu*" les Chefs et la population de Bora-Bora chargés de vivres frais : oranges, bananes, ananas, noix de coco, etc., offerts aux rescapés à titre purement gracieux,

A 9 h. 10 la "*Tiare Taporu*" quittait Bora-Bora et, deux jours après, elle arrivait, sans autre incident, en rade de Papeete, le mercredi 10 octobre, à 8 heures du matin. Toute la population s'était donnée rendez-vous sur les quais, attendant avec une impatience curiosité le retour des rescapés.

Au premier rang, pour les accueillir et les féliciter, se trouvaient, entourant le Gouverneur, MM. le Consul des Etats-Unis, le Consul d'Angleterre, le Secrétaire Général et les Chefs de Service, les représentants de la Municipalité, etc. Les rescapés, au nombre desquels on remarquait la courageuse compagne de M. Andrew Back PETERSEN, après avoir exprimé au Chef de la Colonie leur reconnaissance pour la promptitude des secours envoyés à Mopelia, les soins et attentions dont ils avaient été l'objet de la part de l'Administrateur CHAZAL, du pharmacien LESPINASSE et du commandant WINCHESTER, poussèrent trois hurras vigoureux en l'honneur de la République française.

DOCUMENT

L'expédition de secours dont la relation officielle est reproduite ci-dessus a permis de découvrir, entre autres documents intéressants, la lettre d'un des officiers du "*Seeadler*" à sa femme, écrite quelques jours avant le naufrage du corsaire et qui était, sans doute, préparée en vue de son expédition en Allemagne par une occasion que les pirates avaient lieu de supposer prochaine. Cette lettre, dans la sincérité angoissée dont elle est l'expression, nous

permet de soulever une partie du voile sous lequel se dissimule la véritable psychologie de nos ennemis, psychologie toute faite d'anxiété, de brutalité et de manque absolu de scrupule chez les dirigeants, de passive résignation et de révolte contenue chez le peuple, les soldats et officiers non titrés, pour lesquels la guerre est sans espoir de profits.

L'élégante traduction ci-après est due à M. Ahnne, Directeur de l'Ecole française indigène de Papeete et Membre résident de la Société d'Etudes Océaniennes.

Grand Océan, le 29-7-17.

Midi. Point du navire 13°55'3 — 153°18'0.

Ma chère bonne Adèle.

Depuis 8 bons mois, c'est la première fois que je prends de nouveau une plume et une feuille de papier pour t'écrire quelques lignes, à toi ma chère jeune femme, bien que je sois plongé dans la plus grande incertitude de ce monde.

Je puis à peine croire que cette lettre parviendra dans tes mains, mais l'homme n'abandonne pas la plus petite et dernière espérance. Je ne veux et ne puis, mon cœur, t'écrire que la millième partie peut-être de tout ce que tu pourrais certainement attendre. Malheureusement, c'est moi-même qui dois t'informer de ma propre main et le cœur brisé que nous ne nous reverrons plus jamais, si, quand tu recevras ces lignes, bien aimée, je ne suis déjà près de toi.

Quoiqu'il y ait bien peu de probabilité, j'espère cependant que cette seconde alternative se réalisera, mais si cela ne devait pas, être, alors, ma chère bonne Adèle, fais ce que tu m'as promis : reste vraiment brave aussi longtemps que tu jouiras encore de cette belle vie. Ne m'oublie pas de suite, je te prie, ni tes promesses ; il en est trois en particulier que je voudrais encore une fois placer devant tes yeux pendant que je suis vivant. Ma chère bonne Adèle, reste rigoureusement et moralement honnête aussi longtemps que tu vivras. Si ma dernière permission ne devait vraiment pas rester sans suites, comme tu sembles me le faire remarquer dans ta dernière lettre que j'ai reçue au dernier moment sur le Wésér et à laquelle je n'ai pu répondre, alors, ma bien chère Adèle, n'oublie pas ce que tu *m'as promis* particulièrement à ce sujet. O ma chère Adèle, tout s'effondre en moi quand je pense seulement à la possibilité de l'existence de cette pauvre créature pour laquelle je ne pourrai peut-être jamais rien faire, dont je ne connaîtrai sans doute jamais l'existence. Oh ! si seulement ce supplice prenait fin !

Et maintenant cher cœur, encore une chose, n'oublie pas non

plus que si, lorsque tu m'auras perdu et oublié, tu dois unir ton sort et ta jeune vie à un autre homme, tu n'iras pas de nouveau à celui que tu as délaissé par amour pour moi, car dans ma tombe et même dans les profondeurs de l'Océan, je n'aimerais pas pour un autre n'avoir passé dans ta vie que comme un court entr'acte (?)

Et maintenant, chérie, je veux essayer de causer encore un peu avec toi, bien que ce soit peut-être inutile. C'est d'une manière bien inattendue que j'ai été si soudainement et si durement séparé de toi. Le soir, à minuit, quand je revins de la maison du parc, on me dit au poste que nous irions à bord le lendemain ; j'appris confidentiellement que le navire aurait été remis en état à Inklenborg, sur la Genste (?) le grand chantier de carénage dont tu peux peut-être te rappeler, sur le petit fleuve à Bremerhafen. C'est pourquoi je t'envoyai le premier télégramme puisque nous devions passer par Brême. Oui, ma chérie, cela devait devenir plus terrible, dans la matinée ; vers 10 heures on nous dit que nous devions aller par Hude (?) à Blexen et que nous connaîtrions alors notre sort ; nous ne pûmes y arriver que le soir, dans l'obscurité, un remorqueur attendait au quai pour nous mener à notre destination. Chère petite femme, tu peux m'en croire, toutes les horreurs qui m'apparurent en perspective à ce moment là, se sont jusqu'à présent réalisées. Nous, c'est à dire le personnel de la machine, avons été enlevés (dérobés) à nos familles, dans le vrai sens du mot.

Si on nous avait dit la vérité, aucun de nous ne serait parti, car ils n'auraient pu nous obliger à accepter volontairement ce service de guerre (?). Le reste de l'équipage était composé de volontaires, mais, pour la machine, ils avaient besoin d'un personnel plus âgé et plus expérimenté, c'est pourquoi ils ont procédé de cette manière. Ils auraient pu aussi trouver des volontaires à notre place, mais des jeunes gens, sans expérience, que seul le goût des aventures aurait entraînés. Il fallait aussi procéder avec rapidité afin que nous ne puissions rien savoir. C'est une véritable honte ; tous ces jeunes gens sont, comme l'on dit, de vrais Schnotter (?), naturellement des volontaires, et c'est pourquoi ils prétendent avoir eu presque tous 3 à 4 semaines de permission ; et maintenant ils parlent de prédilection de tous les plaisirs qu'ils ont eus ; naturellement il n'est question que de femmes et surtout du plaisir que l'on prend avec les femmes mariées. Oh ! chère Adèle, ces femmes dégradées qui se livrent ainsi au premier venu pendant que leurs maris se débattent avec la mort, elles mériteraient pour l'éternité les tourments les plus terribles et je les leur souhaite à toutes.

A Blexen, dans la nuit et le brouillard on nous a glissés à bord. Il faisait froid, il pleuvait à verse, c'est ainsi que nous sommes

sortis du Weser avec un petit remorqueur jusqu'à l'endroit où le navire, déjà sorti du carénage, se trouvait à l'ancre. Affreux — pas moyen d'écrire un mot — verbalement je t'ai encore envoyé mes salutations par des ouvriers du chantier — je ne sais s'ils ont tenu leur parole.

Depuis que nous avons quitté l'Allemagne, c'est avant-hier pour la première fois que nous avons vu une terre, la petite île inhabitée des mers du sud "Wolstock". Et que te dire de plus ma chère femme? j'espère ne pas perdre l'ancre de l'espérance. Cependant, adieu dans ce monde méchant.

Ton AUGUSTE.

DESCRIPTIONS ET VOYAGES

Excursionnisme de montagne à Tahiti.

On a pu souvent déplorer le manque de renseignements précis sur l'intérieur de Tahiti. Hors de la route de ceinture et de la partie basse des vallées, d'un accès facile, on peut dire que l'on ignore tout de la région montagneuse. L'Administration locale n'a donc pas hésité à seconder l'heureuse initiative prise par M. Gauthier, Photographe à Papeete, en vue d'effectuer une excursion de reconnaissance dans la direction de l'Aorai. Une équipe de prisonniers, mise à sa disposition, a réussi en trois jours à rendre praticable un sentier d'environ 3 ou 4 kilomètres conduisant du plateau des "oliviers" (1.050 mètres) à un rocher vertical situé à une altitude de 1.450 mètres. Ce rocher pourrait être, croit-on, contourné et le chemin continué jusqu'à l'Aorai (2.065 mètres) ce qui nécessiterait encore deux ou trois journées de débroussage.

Voici d'ailleurs les intéressantes notes recueillies par M. Gauthier au cours de son ascension :

« Le sentier est assez rude; on foule constamment des détritus végétaux qui retardent beaucoup la marche; on devrait « améliorer la piste assez large pour livrer passage à deux hommes ou à une mule.

« La vue est féérique. On domine constamment deux vallées « profondes de 800 à 1.200 m., recouvertes d'une végétation « inouïe; c'est une véritable petite Suisse avec des fougères arborescentes au lieu de sapins. Ne pousserait-on pas plus loin « que l'on est déjà largement payé de sa fatigue par la beauté et

« la grandeur des sites. Peu de pays possèdent de tels paysages, « pourtant encore ignorés.

« Nous avons effectué le parcours en 11 h. 30, aller et retour, « ce qui confirme notre conviction que l'ascension de l'Aorai « est possible en une journée si on dispose d'un bon sentier. « Avec l'appui de l'Administration nous espérons pouvoir pous- « ser plus loin notre exploration et prendre une autre direction « si l'actuelle est reconnue impraticable.

« Le but de nos tentatives n'est pas seulement de satisfaire « les amateurs d'alpinisme, mais aussi de découvrir la meilleure « piste pouvant, dans un avenir peut-être prochain, conduire « sans trop d'effort le grand public à la montagne.

« Pour l'instant, le fait pratique qui se dégage de nos investi- « gations est que nous avons pu enregistrer, à 1.450 m. d'alti- « tude, 18° à midi, tandis que le même jour, à la même heure, « le thermomètre marquait 31° à Papeete, à l'ombre, soit une « différence énorme de 13°. On ne saurait douter qu'à ces alti- « tudes la température doit descendre à 12° et à 10° la nuit, peut- « être plus bas en saison fraîche.

« Quels avantages incalculables en retirerait la santé publique « s'il était possible de se transporter facilement dans ces régions « de l'éternel printemps ! Le travail peut paraître immense, mais « combien de difficultés plus considérables ont été vaincues en « des pays beaucoup moins riches que Tahiti ! Ce qu'il faut qu'on « sache bien, c'est que la montagne est une source de santé et « d'énergie pour quiconque sait en apprécier les sauvages beau- « tés et ne craint pas les fatigues qu'elle occasionne avant de se « laisser conquérir. »

* * *

Quelques tentatives couronnées de succès ont été faites au cours du mois d'octobre par d'intrépides marcheurs pour parvenir jusqu'au sommet de l'Aorai. Le Gouverneur avait mis à la disposition de M. Gauthier, photographe et amateur d'ascensionnisme, une équipe de prisonniers qui, après quelques jours de travail, a débroussé sur toute l'étendue du parcours un sentier accessible aux piétons et qui ne demanderait que quelques améliorations pour être rendu muletier. Si ce genre de sport, digne d'être encouragé à bien des égards, venait à réunir un groupe assez important d'adeptes, le Chef de la Colonie serait disposé à consacrer sur le budget de l'année prochaine quelques milliers de francs à l'amélioration d'un chemin de montagne

rendant plus facile l'ascension de l'Aorai, ainsi qu'à la construction de gîtes, abris et réservoirs d'eau pour l'usage des touristes et amateurs d'excursions de montagnes.

Voici d'ailleurs une relation bien faite pour endoctriner les personnes ne redoutant pas de payer de quelques fatigues la contemplation des beaux spectacles de la nature.

Papeete, le 10 octobre 1917.

*Monsieur le Gouverneur des Etablissements français de
l'Océanie, Papeete.*

Monsieur le Gouverneur.

Nous aurions voulu écrire sous le coup de notre enthousiasme et crier bien haut notre admiration pour l'œuvre du Créateur lorsqu'il nous fût permis de contempler l'indescriptible panorama qui se déroulait sous nos yeux. Rien ne surpasse la vue de l'Aorai et nous pouvons dire sans crainte, tels les Italiens, « Voir l'Aorai et mourir ». Ce n'est pas notre pauvre plume qui se chargera de le décrire. Que les amateurs du beau voient de leurs yeux et ils deviendront apôtres à leur tour. Nous pensons pouvoir dire que ceux qui ont visité la Suisse si réputée et qui verront l'Aorai tel qu'il s'est présenté à nos yeux, donneront peut-être la préférence à celui-ci. C'est autre. Ils auront vu plus haut mais pas plus beau.

Grâce au sentier enfin achevé, nous atteignîmes la première cime après dix heures et demie d'ascension, tout en ayant perdu une bonne heure à prendre quelques vues. Jusque là l'œil ne se lasse jamais de contempler. Plus on s'élève plus c'est ravissant. A droite on domine à 1.400 m. le Diadème, le Pic des Français, la vallée de Fautaua avec le Marau, etc. A gauche on est séparé de la crête de l'Aorai par une belle vallée aussi profonde que celle de Fautaua et dont les pentes abruptes sont couvertes de fougères arborescentes. On commence alors à atteindre le pied de la première cime ; le spectacle est encore plus beau. Mais quand, tout-à-coup, on franchit cette cime et que l'on découvre brusquement devant soi la masse énorme de l'Orofena dans toute la majesté de ses 2.200 m. avec mille cascades qui disparaissent dans la végétation inouïe des pentes pour rebondir plus bas et se perdre dans la fantastique vallée de Mahina ; que l'on aperçoit au loin d'autres vallées et d'autres pics inconnus, de toutes formes, on croit être arrivé au terme du voyage. Eh bien, non ! Quelques centaines de mètres plus loin, la seconde cime offre

encore un spectacle plus grandiose, et ainsi de suite jusqu'à la cinquième cime où, alors, le cercle qui se déroule devient indiscrutable. Ajoutez à cela les effets de nuages et les jeux de lumière d'un soleil couchant, tel est l'inimaginable scène de l'Aorai.

On n'a pas le droit de garder pour soi seul de telles beautés, on doit offrir à chacun la chance de les contempler. Pour cela il ne tient qu'à la bonne volonté de tous et surtout de l'Administration. Monsieur le Gouverneur, nous ne savons pas flatter mais nous vous avons vu à l'œuvre et nous savons que vous faites le possible pour embellir la Colonie. Eh bien ! nous vous disons : rendez accessible à tous la vue de l'Aorai. Le pays, s'il ne comprend ce service maintenant, vous en sera reconnaissant plus tard.

Pour affirmer ces lignes, nous avons tenu à joindre des documents plus précis et à l'abri de toute critique. Nous joignons à ce rapport quelques vues, absolument inférieures à la réalité, car il y manque le plus beau ; elles contribueront néanmoins à convaincre les incrédules. Vous trouverez également un relevé intéressant des températures et altitudes, que nous avons tenu à faire contrôler par l'homme qui nous accompagnait. Vous constaterez que toutes nos suppositions ont été dépassées. Ayant dû coucher, sans y être préparés, sur la cime de l'Aorai, à 4 h. il y faisait déjà 16° 5 au bon soleil et 12° 5 à l'ombre. A 5 h. 11°, à 8 h. 8° et ensuite à 7 h. 5° jusqu'au matin, par nuit claire. N'ayant rien de mieux à faire qu'à grelotter et à battre la semelle, nous avons vérifié vingt fois le thermomètre. Inutile de revenir sur l'intérêt que présenterait pour la santé publique la création d'un sanatorium à ces altitudes. Or cette idée, qui nous semblait chimérique, nous paraît de plus en plus pratiquement réalisable. Il faudrait procéder par étape. Tracer d'abord un sentier muletier qui conduirait au plateau des Oliviers à 1.050 m., ce qui n'offrirait aucune difficulté. Construire autour du plateau un abri. Plus tard améliorer le chemin pour atteindre la cime de l'Aorai où l'on pourrait édifier quelques petites maisons sur les côtés afin de ne pas gâter le coup d'œil. Quant à l'eau nécessaire, cette difficulté pourrait facilement être surmontée, sans frais. Il suffirait de mettre des touques à benzine de place en place le long du sentier, en ayant soin de défoncer un peu le couvercle pour former entonnoir en pratiquant une petite ouverture au milieu par où pénétrerait l'eau tout en empêchant l'évaporation. En un mot, on peut tout espérer avec un peu de bonne volonté et de persévérance. Ce sera le premier pas vers le futur chemin à travers l'île.

Nous manquerions à notre devoir si nous ne vous signalions pas la bonne tenue de Teau qui a commandé les deux équipes de débrousseurs ; c'est un courageux. Avec son camarade Ateo il leur a fallu une certaine audace et une belle endurance pour terminer le sentier malgré la pluie et en couchant souvent sous des couvertures mouillées. Ces deux hommes nous ont rapporté les procès-verbaux originaux des ascensions précédentes que nous vous avons remis ; une copie en a été déposée par nos soins au sommet de l'Aorai.

**Reproduction des
documents trouvés au sommet de l'Aorai et remplacés, en
raison de leur mauvais état, par des copies.**

Partis d'Arue le jeudi 30 sept. 1897, nous Veron, Sous-Commissaire des Colonies, Guerini, Lieutenant d'artillerie, Machecourt, Garde-magasin (pour la 2^e fois), Martelet, Garde-stagiaire, accompagnés des indigènes Hitiaa, Pai, Fatua, Taata, Tetuaitia, sommes arrivés sur le sommet de l'Aorai le dimanche 3 oct. 1897 à 4 h. de l'après-midi, où nous avons trouvé le procès-verbal constatant l'ascension de MM. Grandjean, Lieutenant d'Artillerie, Machecourt, Garde-magasin, du 26 juillet 1893, et relatant les ascensions antérieures de M. Georges Spitz du 23 avril 1883 et du 7 décembre 84 ou 85 (dernier chiffre illisible). Nous avons trouvé également un procès-verbal constatant l'ascension le 25 avril 1894 de M. C. A. F. Ducorron.

Nous avons passé la nuit sur le sommet de l'Aorai et y avons semé avant de partir, le lundi 4 octobre 1897, des (?), de l'orge, des conifères, des cèdres et différentes graines potagères : 40 variétés).

Nous avons quitté ce lieu après avoir dressé le présent procès-verbal que nous avons tous signé.

Signé : VERON, GUERINI, MACHECOURT, MARTELET.

Au verso : Sept 2. 1904. W. F. Doty. U. S. Consul, Geo. Conn. Rain & Hall. 8 45 A. M.

Sur un autre feuillet :

Expedition of U. S. Consul Wm F. Doty & Rev. Edward S. Hall et Revd. L. A. Miner the latter two of Salt Lake City, Utah.

The party started from the beach at Arue at 8. 30 A. M. Sept. 15, 1907 & arrived upon the summit of the Aorai at noon Sept, 16, 1907. This expedition erected an iron flag pole and raised the French flag tell honour to France.

Relevé des altitudes et températures au cours de l'ascension du Mont Aorai faite par le nouveau sentier de Farerauape, le 8 octobre 1917.

HEURES		ALTITUDES	TEMPÉRATURE	OBSERVATIONS
Aller:				
Départ	5 h. 30		19°	Beau temps.
Arrivée maison Atger....	6 h. 34	495 m.	16° 5	
— Oliviers.....	7 h. 36	1.050 m.	15° dans l'eau. 17° à l'air.	Pris deux photos.
Départ id.	8 h. 40			
Arrivée 1 ^{re} cime....	9 h. 21	1.160 m.	15° 5 dans l'eau.	Quelques nuages.
— 2 ^e id... ..	9 h. 45	1.260 m.	19° 5 à l'air.	
— Rocher du Diable	11 h. 05	1.440 m.	26° au soleil 15° dans un endroit bien abrité.	Passage dangereux. Photo.
Départ id.	12 h. 55			
	13 h. 47	1.700 m.		Mer de nuages.
	14 h. 27	1.800 m.	17° 5	Couvert sur la droite, magnifique sur la gauche.
	14 h. 41	1.830 m.	14° 5 thermomètre suspendu au bout du bras.	Couvert à gauche.
	15 h. 15	1.890 m.	12° dans la mousse. 13° à l'ombre.	Superbe sur la gauche.
	15 h. 35			

	HEURES	ALTITUDES	TEMPÉRATURE	OBSERVATIONS
Arrivée 1 ^{re} cime del'Ao- rai.....	15 h. 58	2.020 m.	16° 5 au soleil. 12° 5 à l'ombre. 19° 5 de l'eau trouvée dans une touque exposée en plein soleil représen- tant la température maxima de midi au soleil.	Temps superbe à gauche, brouillard à droite. Pris deux photos.
Départ	47 h. 03		41° à l'air.	
Arrivée 2 ^e cime	47 h. 15	2.060 m.		
— 3 ^e id.	47 h. 38	2.100 m.		
— 4 ^e id.	48 h. 30	2.150 m.		
— 5 ^e id.	20 h.	2.200 m.	8°	Temps clair.
	21 h. 45		7° 5	id.
Retour:				
Départ cime extrême ...	6 h.		7° 5 jusqu'au matin.	
Arrivée 1 ^{re} cime.....	7 h 25		41° au soleil.	
Départ	7 h. 35		14° 5 à l'ombre.	
Arrivée Rocher	9 h. 15		16° au beau soleil.	
— Oliviers.....	11 h. 35			
— Prise d'eau	13 h. 15			
— Papeete.....	13 h. 45			

VARIÉTÉS

FRANCE - TAHITI

A Monsieur le Gouverneur G. JULIEN.

Hommage très respectueux.

*Enfants de Tabiti, tous debout pour la France !
Un barbare ennemi, dans sa folle espérance,
Voudrait faire plier sous son joug odieux
Le peuple libre et fier, le peuple radieux !*

* * *

*Loin de ce sol sacré, notre île enchanteresse
Offre son doux rivage à la mer qui caresse :
De la lutte tragique, à peine un faible éclair,
Bref et déjà lointain, brilla dans son ciel clair !*

* * *

*Si la faim pâle et sombre, autrefois inconnue,
Par la guerre conduite, à cette heure est venue,
Silence ! Que sont donc nos infimes douleurs,
Devant l'immense deuil de la Patrie en pleurs ?*

* * *

*Les héros qui, là-bas, sans plainte et sans faiblesse,
Marchent droit à la mort, rayonnants de noblesse,
Ont oublié déjà, pour les lauriers offerts,
Et les nuits sans sommeil et les jeûnes soufferts !*

* * *

*Si nous voyons partir, les yeux brillants de flamme,
Nos plus tendres enfants, que la France réclame,
Nous pouvons bien pleurer, mais ne murmurons point :
C'est à l'ennemi seul qu'il faut montrer le poing !*

* * *

*Parmi les millions de guerriers admirables
Que la Justice oppose aux peuples exécrables,
Les fils de Tabiti sont-ils donc méprisés
Et leurs mâles élans par avance brisés ?*

* * *

Blasphème ! Pour la France, au cœur divin de mère,
Au milieu du péril et de la peine amère,
Le plus humble secours de ses enfants chéris
Mérite sa tendresse et vaut son plus haut prix !

* * *

Qu'importe à nos soldats de n'être pas en nombre,
Si le Drapeau Français étend sur eux son ombre ?
Pour ces saintes couleurs, saintement frémillant,
Plus d'un, avec amour, a donné tout son sang !

* * *

Et quand la Liberté, superbe et triomphante,
Couverte des lauriers que la victoire enfante,
A travers le fracas des acclamations
Du cortège sans fin de tant de nations,

* * *

Sur un char aveuglant de céleste lumière,
Dans l'éblouissement de la Beauté première,
Au-dessus de Paris et des peuples vainqueurs,
Apparaîtra soudain, faisant bondir les cœurs,

* * *

Nos enfants seront là ; cette magnificence,
La vision sublime, et la toute-puissance
De la Patrie auguste et du Droit rétabli
Toujours vivront en eux, plus fortes que l'oubli !

* * *

Tandis que les héros de la vaste épopée,
Transfigurés de gloire et l'âme enveloppée
Du bonheur surhumain de l'immortalité,
Innombrables dompteurs de la Brutalité,

* * *

Sous les fleurs et les cris d'une foule inlassable,
Vivant, les yeux ouverts, un rêve insaisissable,
Dérouleront la chaîne, aux splendides maillons,
Des jaunes et des blancs et des noirs bataillons,

* * *

Les fils de Tabiti, par leur grâce native,
Fixeront les regards de la foule captive,
Et la France, attendrie, à leurs fronts couronnés
Mettra de doux baisers, dans son cœur moissonnés !

* * *

*Pour ce suprême honneur, offrons à la Patrie
Nos enfants et nos biens, et notre âme meurtrie,
Nos larmes et nos deuils, nos espoirs anxieux
Qui montent en prière au plus profond des cieux !*

* * *

*Que la joie et l'amour effacent dans notre âme
Le souvenir sanglant du plus terrible drame ;
Qu'un cri jaillisse enfin, du triomphe sorti :
Vive, vive la France et vive Tahiti !*

Papeete, septembre 1917.

H. MICHAS.

CORRESPONDANCE

L'accueil le plus favorable et le plus encourageant a été fait à notre Société par MM. les Membres d'honneur et Membres correspondants dont nous avons sollicité le patronage.

Pour montrer l'intérêt de l'œuvre entreprise nous croyons utile de reproduire les lettres suivantes.

Paris, le 6 septembre 1917.

Le Ministre des Colonies, à Monsieur le Gouverneur des Etablissements français de l'Océanie.

En m'informant que vous avez été amené à créer à Papeete, par arrêté en date du 1^{er} janvier 1917, un centre d'activité littéraire et historique sous la dénomination de Société d'Etudes Océaniques, vous m'avez demandé de figurer au nombre des protecteurs.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que j'accède bien volontiers à votre désir, heureux de donner ainsi à cette nouvelle Société un témoignage de l'intérêt que je lui porte.

MAGINOT.

* * *

Résidence Générale du Maroc.

Rabat, le 29 août 1917.

Monsieur le Président.

Je reçois votre lettre du 6 juillet, m'avisant que la Société d'Etudes Océaniques a bien voulu décider de me nommer Membre d'honneur.

C'est avec le plus grand plaisir que j'accepte ce titre, et vous pouvez être assuré que mon concours sera toujours acquis à votre jeune Société.

Avec mes remerciements, veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments dévoués.

Le Résident Général de France au Maroc,

GÉNÉRAL LYAUTEY.

Membre de l'Académie française.

* * *

(Extrait).

Paris, le 21 août 1917.

49, Avenue Victor Hugo.

Mon cher Gouverneur.

« Je ne saurais trop vous féliciter de l'heureuse initiative que vous avez prise en créant dans votre Gouvernement un centre d'études littéraires, historiques, économiques et scientifiques, qui permettra à vos successeurs de se renseigner sur le passé. A mon arrivée en Cochinchine la même méthode fut suivie et les 18 premiers numéros, excursions et reconnaissances, valent 1.800 fr. Vous même, à Madagascar, avez fondé l'Académie Malgache dont les services sont universellement reconnus. »

.....
LE MYRE DE VILERS.

Ancien Ambassadeur.

* * *

Paris, le 13 août 1917.

Monsieur le Président.

J'ai l'honneur de vous remercier de l'offre que vous me faites d'entrer, comme Membre d'honneur, à la Société des Etudes Océaniques. J'accepte très volontiers cette proposition. En m'as-

sociant à vos travaux, vous me permettez de suivre le développement de ces Etablissements auxquels je m'intéresse depuis trente-cinq ans.

Agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments très distingués.

PAUL DISLÈRE,

*Ancien Directeur des Colonies
au Ministère de la Marine,
Président de Section honoraire
au Conseil d'Etat.*

* * *

Paris, le 12 septembre 1917.

Monsieur le Président.

Je suis très reconnaissant à la " Société d'Etudes Océaniques " de l'honneur qu'elle m'a fait en me nommant membre correspondant, et c'est bien volontiers que j'accepte le titre qui m'est conféré. Il me sera toujours très agréable de pouvoir contribuer à faire connaître dans les publications auxquelles je collabore les travaux de la Société nouvelle dont j'ai appris avec plaisir la fondation, en même temps que tout l'intérêt que nous devons attacher à nos possessions océaniques.

Je vous fais connaître mon adresse nouvelle pour l'envoi du " Bulletin " que je serai très heureux de recevoir comme membre correspondant.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. REGELSPERGER,

*Secrétaire Général de l'Institut
Ethnographique de Paris.*

* * *

Dakar, le 30 août 1917.

Monsieur le Président.

En réponse à votre lettre du 6 juillet dernier, que je viens de recevoir, j'ai l'honneur de vous faire connaître que j'accepte avec un réel plaisir et une vive gratitude le titre de membre correspondant de la Société d'Etudes Océaniques fondée à Papeete le 1^{er} janvier 1917.

Bien qu'étranger à la plupart des questions qui font l'objet des

préoccupations de votre Société, je prendrai un très sincère intérêt à vos travaux, d'une part parce qu'ils augmenteront la somme de mes connaissances en ethnographie et linguistique générales, d'autre part parce que je suis un fervent partisan de tous les efforts tentés en vue de développer l'étude de l'histoire, des mœurs et des langues de nos diverses colonies. A cet égard, l'Océanie française et la race maorie offrent aux investigations des chercheurs et des savants un champ si vaste et si peu cultivé encore que tout le monde doit savoir un gré infini à M. le Gouverneur Julien, à vous-même et à vos collègues, d'avoir fondé une Société telle que la vôtre. Elle aura sans aucun doute un fort brillant avenir et je suis fier d'être inscrit au nombre de ses adhérents.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

DELAFOSSE,

*Administrateur en chef des colonies, Chef
du Service des Affaires civiles au Gouver-
nement Général de l'A. O. F., Vice-
Président du Comité d'Etudes historiques
et scientifiques de l'A. O. F.*

* * *

La "Polynesian Society" de Nouvelle-Zélande qui sous l'initiative bienveillante de Lord Liverpool a été la première à nous assurer de ses sympathies et de son concours, a offert au Gouverneur, par lettre reproduite ci-dessous, le titre de correspondant honoraire.

POLYNESIAN SOCIETY, NEW PLYMOUTH, N. Z.

25 september 1917.

*To His Excellency M. Julien, Governor of French Oceania,
Tahiti.*

Your Excellency.

At a meeting of our Council yesterday, after reading an interesting account of the journey of yourself and our fellow member, Prof. J. Mc Millan Brown through the islands, it was decided to ask you to become an Honorary Corresponding Member of our Society. We shall esteem it an honor if you can see your way to accept this position, and, seeing the interest your Excellency takes in the questions for which this Society was founded 25 years ago, we trust we may be mutually helpful in forward-

ding the study of Polynesian matters. Our Society already exchanges publications with "The Société d'Etudes Océaniques" of Tahiti, of which we understand you are President.

Enclosed is a copy of our Rules, from which you will learn the nature of our constitution.

I beg to remain, Your Excellency's obedient servant.

S. PERCY SMITH,
President of the Society.

Le Chef de la Colonie s'est empressé de répondre dans les termes ci-après à l'offre aimable et flatteuse qui venait de lui être faite :

6 novembre 1917.

*A Monsieur le Président de la Polynesian Society,
New Plymouth, Nouvelle Zélande.*

Monsieur le Président.

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 25 septembre dernier, par laquelle vous avez bien voulu m'aviser que sur le rapport trop élogieux que M. le Professeur Brown vous avait fait de son voyage à travers l'Océanie française et de l'accueil qu'il y avait reçu, votre honorable Conseil avait décidé de me nommer Correspondant Honoraire de la "Polynesian Society".

J'accepte bien volontiers un honneur qui n'est point, je le sens, en rapport avec mes faibles capacités, mais j'y veux voir un hommage d'une compagnie savante et respectable au représentant actuel de la France, alliée fidèle et dévouée de la grande et noble Angleterre.

Plus tard, lorsque la guerre étant terminée, je pourrai reprendre à Paris les travaux que j'ai abandonnés pour assumer ici une tâche plus utile, je me mettrai à l'entière disposition de la Polynesian Society pour lui prouver combien j'apprécie l'honneur qu'elle m'a fait en m'accueillant dans son sein.

Veuillez, Monsieur le Président, être mon interprète auprès de votre Conseil pour lui exprimer, avec ma reconnaissance, mes sentiments de très haute estime et d'entier dévouement.

G. JULIEN,
*Gouverneur des Colonies, Professeur à l'Ecole
Coloniale et à l'Ecole des Langues Orientales
vivantes, Membre de la Société Asiatique et de
la Société de Linguistique de France.*

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Le Professeur J. Macmillan Brown, membre correspondant de la S. E. O., a publié en octobre dernier, dans le quotidien "The Press" de Christchurch (N. Z.), les impressions sur sa récente visite dans les Etablissements français de l'Océanie. Sous le modeste titre de "*Fresh Travel Notes*", ce savant ethnologue jette une lumière nouvelle sur les mœurs des populations primitives de la Polynésie Orientale et sur les causes de leur décadence.

Au temps où les esprits révolutionnaires du vieux monde proposaient comme remède à tous les maux le retour à la vie de nature, l'état de la société tahitienne apparut, à travers les descriptions de Cook et Bougainville, sous une auréole de liberté et de félicité, comme la confirmation des théories de J. J. Rousseau et de Bernardin de St-Pierre. Ces populations, comme toutes les populations primitives, n'en étaient pas moins esclaves de préjugés et de coutumes où l'instinct abolit la raison. Ainsi malgré l'affection passionnée des Tahitiens pour les enfants, la secte des Arioi perpétuait les pratiques d'infanticide, nées lorsque leurs ancêtres polynésiens, avant d'atteindre l'île riche de Tahiti, avaient vécu en des lieux où ils avaient dû restreindre la population aux moyens de subsistance. C'est l'évolution de l'instinct vers la luxure qui avait fait de Tahiti, l'île de l'amour, la Nouvelle-Cythère. Ce caractère hospitalier y a provoqué une hybridation générale de la race, et son attrait a fait de Papeete la ville la plus cosmopolite du Pacifique.

Les comparaisons auxquelles s'est livré l'auteur sont toutes en faveur de la population des Iles Australes où la race est restée plus pure et plus saine parce que l'aiguillon de la lutte pour la vie semble y avoir maintenu plus d'énergie. Rapa, où les vestiges de travaux de défenses sur toutes les hauteurs accusent un passé dont le souvenir même est oublié, est resté un berceau de marins. Le type de Rapa, de race polynésienne plus teintée de sang noir que les indigènes même des Iles Fidji, est assez différent du Tahitien et du Maori de Nouvelle-Zélande, pour que son origine reste l'un des problèmes difficiles du monde polynésien.

Mais aucun stimulant, même religieux, n'ayant pu secouer, aux Gambier et aux Marquises, la torpeur des populations, leur disparition continue avec une rapidité telle que même le voya-

geur de passage y sent planer l'ombre de la mort. Les racines du mal se trouvent dans un terrain que la médecine, malgré tous les efforts prodigués, n'a pu atteindre.

L. S.

Notre dévoué collaborateur, P. Hervé Audran, a publié dans "Le Semeur" de Tahiti, N° de novembre, une note intéressante intitulée "Les Hiva et les Tavâ", sur les légendes de géants, conservées aux Tuamotu.

L'auteur émet l'hypothèse que les Hiva provenaient des Marquises et les Tavâ de Java.

NÉCROLOGIE.

M. F. CARDELLA, Maire de Papeete, Membre résident de la Société d'Etudes Océaniques, décédé à Papeete le 6 juillet 1917. Cet ami des sciences et des arts avait, malgré son grand âge, concouru à la formation de la Société et lui portait le plus vif intérêt. M. le Gouverneur lui a rendu un hommage mérité en prononçant sur sa tombe le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,

C'est le cœur étreint d'une profonde émotion que nous rendons aujourd'hui notre suprême hommage à la mémoire d'un homme qui laissera dans l'histoire de ce pays un souvenir de bonté extrême et d'inlassable dévouement à la chose publique.

Né à Bastia, le 27 août 1838, notre regretté Maire avait les qualités de cette admirable race corse qui a donné à foison de la gloire à la France et fourni par milliers des défenseurs héroïques à nos chères couleurs.

Etudiant en médecine aux Ecoles de Toulon et Rochefort, Cardella était, à 19 ans, Médecin auxiliaire de la Marine et faisait dans ce grade, en 1863-1864, deux campagnes de guerre au Sénégal. Je laisse à ceux qui ont connu l'âpre terre d'Afrique le soin de déduire ce que devait être, à cette époque lointaine, le sort d'un petit médecin des troupes de débarquement sur les inhospitalières rives du Sénégal.

Il ne faut point s'étonner qu'après ce premier apprentissage

de la vie coloniale, Cardella, conduit en Océanie par les hasards de sa carrière, ait donné sa démission d'officier, le 15 janvier 1869, pour ne plus quitter ce pays enchanteur qu'il avait aussitôt fait sien.

Etabli, la même année, pharmacien civil à Papeete, notre jeune officier, épris de la vie et obéissant à un besoin naturel de se dépenser généreusement, ne tarde pas à faire partie du Comité Agricole et Industriel dont il est Président en 1873, 1874 et 1875.

De 1879 à 1884, il fournit au Gouvernement de l'époque son précieux concours de Membre du Conseil Privé.

Il devient Président du Conseil Colonial, de 1880 à 1886, et Président du Conseil Général, de 1886 à 1896 puis de 1897 à 1899.

C'est entre 1880 et 1886, période de grande activité politique et administrative, que les documents officiels sont intéressants à consulter sur le rôle de Cardella, fuyant une popularité de mauvais aloi pour lutter avec Poroï contre des égarés, qui, au nom de la liberté, font échouer les mesures antialcooliques que la saine morale imposait comme remède à la déplorable situation dont nous souffrons encore.

Après avoir été officier de l'Etat Civil, de 1882 à 1884 et de 1885 à 1899, Cardella est élu Maire de Papeete, en 1890, fonction qu'il conserve jusqu'en 1902. Puis il est réélu, en 1903, et demeure ainsi sur la brèche jusqu'à la fatale date d'hier où l'inexorable mort le ravit à notre affection.

Il n'est point possible de retracer, sans de grandes lacunes, la carrière si longue du Maire de Papeete, mais c'est la résumer avec justesse, je pense, de dire qu'elle fut tout entière dominée par l'honnête préoccupation du bien public.

Après cinquante ans de fonctions électives, Cardella, qui eut toute sa vie le geste large et la bienfaisance spontanée, nous quitte pauvre, très pauvre même, nous ne saurions l'oublier, et j'affirme devant vous que le Gouvernement de la Colonie est, en face de cette tombe, pleinement conscient de ses devoirs et résolu à les remplir.

Cardella, fondateur de la Société de secours mutuels "La Fraternelle", en était le Président, de même qu'il dirigeait, depuis la mobilisation, l'"Œuvre du Soldat Tahitien au front". Il était titulaire de la Médaille coloniale avec agrafe "Sénégal Soudan", Chevalier du Mérite Agricole, Officier de l'Etoile Noire du Bénin et Commandeur de l'Etoile d'Anjouan.

Il n'était pas Chevalier de la Légion d'Honneur, et cela serait une injustice, si le Gouvernement de la Défense Nationale ne s'é-

tait fait une loi de ne procéder à aucune nomination civile tant que durera la sombre tragédie exigeant de nos armées tant de sublime courage et tant de sang versé.

Ce sera un des plus vifs regrets de mon passage en cette Colonie que de n'avoir pu accrocher sur la noble poitrine de Cardella le ruban qu'à deux reprises j'avais sollicité pour lui, ne renouvelant d'ailleurs, en cela, qu'un geste dix fois accompli jadis par de distingués Gouverneurs mes prédécesseurs.

Mais il n'importe, mon cher Cardella, vous, mieux que personne, avec votre longue expérience de la vie et votre connaissance profonde des hommes, saviez que l'estime ne se mesure pas à la couleur d'un ruban et vous pouvez, sans regret, dormir votre dernier sommeil dans cette terre chérie où le souvenir du bien que vous fîtes à tous sera le juste culte rendu à votre mémoire.

Longtemps les générations se rappelleront avec attendrissement votre silhouette sympathique et la douceur qui se dégageait de votre regard sincère et droit. Longtemps nous vous reverrons parmi nous, toujours exact et empressé, là où il faut payer de sa personne et donner l'exemple du devoir. Nous aurons la douce illusion que vous êtes encore tout près de nous, parce que notre affection nous interdira de croire à votre départ définitif et que nous ressentirons comme un besoin de réchauffer nos cœurs à l'ardeur juvénile de vos quatre-vingts ans.

Adieu, Cardella, que la terre d'Océanie vous soit légère. Vous y fûtes un courageux citoyen et un ardent patriote ; la Nation restera fière de vous, qui avez fait, en ce lointain champ d'expérience, la preuve que toute la force de l'invincible France réside en sa bonté, sa justice et sa tolérance. Vous laissez derrière vous à défaut de richesses un magnifique exemple en héritage ; il appartient à ceux qui restent de montrer qu'ils en saisissent toute la portée en plaçant bien haut, toujours plus haut, le culte sacré de la Patrie.

Vive la France !

* * *

M. ALLAIN GUITTON, Membre correspondant de la Société, décédé à Alava (Espagne), le 31 août 1917. Au cours des cinquante années de sa féconde carrière dans l'enseignement, dont près de 40 ans à Tahiti, M. Allain Guitten avait recueilli, avec un soin d'artiste, les vestiges du passé et tout ce qui lui paraissait susceptible d'intéresser les sciences et l'histoire de Tahiti.

Ses belles collections, généreusement offertes au Musée de la Société, conserveront sa mémoire comme précurseur de notre Œuvre. Ses adieux à la Colonie et à la Société d'Etudes Océaniques nous ont été transmis par la lettre suivante :

Nanclarès de la Oca,
6 septembre 1917.

Monsieur le Gouverneur,

J'ai la douleur — et je considère comme un devoir — de vous faire part de la mort et des suprêmes adieux du vénéré frère Allain, décédé ici le 31 août dans une villégiature de quelques mois chez de vieux amis.

Il m'en voudrait de ne pas transmettre à Votre Excellence, et par Elle à toute la Colonie, l'expression de sa reconnaissance pour toutes les marques d'intérêt et d'affection dont il ne cessa jusqu'à la fin d'être l'objet de la part de tous, et surtout de Votre Excellence.

Les notes qu'il a laissées prouvent, non seulement qu'il acceptait, mais qu'il désirait justifier l'honneur d'être membre correspondant de la "Société d'Etudes Océaniques". La mort seule a pu arrêter sa plume.

C'était un exilé, il avait là nostalgie des rivages tahitiens. Dans les moments où la faiblesse l'accablait, il suffisait, pour le ranimer, d'amener la conversation sur les personnes et les choses de "chez nous" : "la ora na oe, popa ruau" ! Alors le gracieux vieillard reprenait vie un instant, et nous charmait tous par les anecdotes et les légendes de son cher "chez nous". Il fut "Tahitien" dans la vie et dans la mort.

FR. ULYSSE

*Directeur de la Noviciado
de San Jose, Espagne.*

* * *

M. GUITTENY, Instituteur, Membre résident de notre Société, était un ancien militaire et s'était consacré à l'enseignement qui perd en lui un instituteur consciencieux et estimé.

ENQUÊTES

ET

Demandes de renseignements.

La Société communique à ses lecteurs, en les priant de vouloir bien contribuer à l'éclaircir, la question suivante posée par notre distingué membre correspondant M. F. R. Chapman, de Wellington :

« La tradition relative à l'arrivée en Nouvelle-Zélande d'un grand bateau dénommé "*Arai-Te-Uru*" rapporte que ce bateau venait d'une terre appelée "*Itaite Whenua*", c'est-à-dire probablement de Tahiti ».

Notre correspondant désire savoir s'il y a aucun souvenir à Tahiti d'un bateau de ce nom ayant quitté ou visité cette île.

Plusieurs de nos correspondants nous ont signalé l'intérêt qu'il y aurait à fixer d'une manière définitive l'orthographe des noms maoris employés en géographie. Ces noms ont subi parfois des altérations telles que d'anciennes cartes sont difficiles à comprendre aujourd'hui. Il importe de fixer ces noms en rétablissant les noms originaires. Une enquête est ouverte, en conséquence, pour réunir tous les renseignements relatifs à cette question.

*

BULLETIN

DE LA

Société d'Etudes Océaniques

(POLYNÉSIE ORIENTALE)



N° 3. — MARS 1918

SOMMAIRE

	PAGES
Réunion du 28 novembre 1917.....	92
Réunion du 6 mars 1918.....	93
Liste alphabétique des membres et des Sociétés correspon- dantes de la Société d'Etudes Océaniques, au 31 décem- bre 1917.....	95
Etude linguistique et ethnographique des Nouvelles-Hébrides, par M. A. LEVERD.....	102
Océanie et Côte d'Amérique (Problèmes polynésiens), par M. le Professeur Macmillan BROWN. — Traduit de l'ang- lais par M. le Pasteur VERNIER.....	114
Napuka et ses habitants, par le Rd Père Hervé AUDRAN....	126
Considérations sur l'emploi des sels de quinine dans le trai- tement de la lymphangite endémique des pays chauds, par M. le Docteur E. LE STRAT.....	136
Chants des conscrits d'Eimeo et de Tahiti.....	142
Notice sur la pierre "Anave", par M. A. LEVERD.....	146
Circulaire à Messieurs les Administrateurs, Agents spé- ciaux, Présidents de Conseils et Chefs de district, Insti- tuteurs, au sujet d'une demande de collections d'oiseaux, présentée par M. le Professeur BRASIL, de la Faculté des Sciences de Caen.....	147
Correspondance.....	152
Notice bibliographique.....	152
Publications et ouvrages reçus.....	156



PROCÈS-VERBAL
de la réunion du 28 novembre 1917.

MM. les Membres du bureau de la Société d'Etudes Océaniques se sont réunis sur l'invitation de M. le Gouverneur en la salle des délibérations du Conseil d'Administration.

Sont présents : M. le Gouverneur, Président d'honneur ; MM. Simon, Président ; Sigogne, Secrétaire, et O. Walker, Trésorier.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté.

*Adhésions des Membres d'honneur et des membres
correspondants.*

Le secrétaire donne lecture des correspondances suivantes relatives à cet objet.

1917 8 juin.— Lettre de M. le Gouverneur proposant M. Macmillan Brown, comme membre correspondant.

— 11 juin.— Acceptation de M. Macmillan Brown.

— 23 juil. — id. de M. F. R. Chapman (Justice Chapman).

— 30 id. — id. de M. E. P. Meinecke.

— 31 id. — id. de Lord Islington.

— 13 août — id. de M. Doubrère.

— 13 id. — id. de M. Géraud.

— 13 id. — id. de M. Dislère.

— 20 id. — id. de M. G. Gouzy.

— 20 id. — id. de M. le Dr A. Calmel.

— 21 id. — Lettre de M. le Myre de Villers.

— 22 id. — Acceptation de M. Froment-Guieyesse.

— 29 id. — id. de M. le Général Lyautey.

Lettre de M. le Gouverneur proposant Colonel R.
W. Anderson et Major Gibson.

— 8 sept.— Lettre à Colonel A. M. Anderson.

— 8 id. — Lettre à Major Gibson.

— 10 sept.— Acceptation de M. H. Wright (The Mitchell Library).

Le Comité décide de publier dans ses prochains bulletins quelques extraits de lettres de nature à montrer l'intérêt de l'œuvre entreprise par l'avis des hautes personnalités qui veulent bien la patronner.

M. O. Walker transmet au Comité le don des "Annales" de la Ha-

vaian Historical Society, fait par M. Wilson dont le Comité décide de solliciter l'adhésion comme membre correspondant.

Adhésions de membres résidents.

Par lettre du 16 août 1917, M. Golaz, géomètre à Papeete, sollicite son adhésion. — La demande de M. Golaz est acceptée.

Demande de renseignements.

Par lettre du 23 juillet 1917 M. F. R. Chapman, de Wellington, demande s'il n'y aurait pas souvenir à Tahiti d'un bateau dénommé "*Arai-Te-Uru*", au sujet duquel il fait une étude.

Le Comité décide d'ouvrir dans son *Bulletin* une enquête auprès de ses lecteurs sur l'intéressante question posée par M. Chapman.

Musée. — Par lettre du 7 août, M. le Gouverneur annonce le don fait par M^{lle} Julien de la petite machinerie à décortiquer le riz qu'elle avait reçue des Chinois de Moorea.

M. Gardrat, Agent-spécial à Huahine, a transmis de la part de la famille le sceptre de l'ex-reine Tehapapa II, récemment décédée.

M. le Gouverneur informe le Comité que le croiseur anglais "*Encounter*" a fait don au musée du canon provenant du corsaire allemand "*Seeädler*", échoué à Mopelia.

Le Trésorier donne ensuite le compte-rendu de la situation financière.

M. le Gouverneur pense que les locaux du musée seront prêts à recevoir les collections Allain Guitton dès le mois de janvier et il a désigné M. Michas comme membre de la commission d'inventaire en remplacement de M. Vermeersch.

Le Bureau approuve la composition du *Bulletin* n° 2 qui sera publié sitôt que l'Imprimerie du Gouvernement pourra effectuer ce travail.

La séance est levée à seize heures.

Le Président,

J. SIMON.

Le Secrétaire,

L. SIGOGNE.

PROCÈS-VERBAL

de la réunion du 6 mars 1918.

Sont présents : M. G. Julien, Gouverneur, Président d'honneur ; M. le Commandant Simon, Président ; M. L. Sigogne, Secrétaire M O. Walker, Trésorier.

Le procès-verbal de la séance du 28 novembre 1917 est adopté. Lecture est donnée de la correspondance :

Lettre de M. You, du 6 octobre 1917, acceptant le titre de membre correspondant.

Lettre de M. L. Mouneyres, du 19 septembre 1917, acceptant le titre de membre correspondant.

Lettre de M. H. Hubert, du 25 août 1917, acceptant le titre de membre correspondant.

Lettre de M. J. F. Robins, du 26 janvier 1918, acceptant le titre de membre correspondant.

Lettre de M. Carlos Everett Conant, du 7 novembre 1917, acceptant le titre de membre correspondant.

Lettre du Directeur de la *Tribune des Colonies*, du 18 janvier 1918, acceptant l'échange du *Bulletin*.

Lettre de la Société de Linguistique, du 16 janvier 1918, exposant que cette société ne publie pas de bulletin, mais sera heureuse de recevoir le nôtre pour en faire la bibliographie.

Lettre du New-Zealand Institute de Wellington, du 5 février 1918, acceptant l'échange du *Bulletin*.

Lettre du *Na Mata*, de Suva, du 10 janvier 1918, acceptant l'échange du *Bulletin*.

Lettre du Auckland Institute and Museum, du 4 février 1918, acceptant l'échange du *Bulletin*.

Lettre de M. Pavie à M. le Gouverneur, acceptant le titre de membre d'honneur.

Marae des Marquises.

M. Clayssen informe le Comité que M. Le Bronec a découvert aux Marquises un nouveau marae sur lequel se trouvent deux grandes statues en bois ; il offre ses services pour essayer de les obtenir pour le musée.

Le bureau décide de demander à M. Clayssen d'obtenir ces statues et de les faire transporter au musée.

Quant au marae, il sera compris dans le classement des monuments historiques, en préparation.

Don du Dr Gautier.

Le Dr Gautier a fait don à la Société du "*Voyage autour du monde*" de Lesson.

Le bureau décide de lui offrir, avec ses remerciements, le titre de membre correspondant.

Manuscrit du R. F. Allain Guiton.

M. le Gouverneur remet à la Société un intéressant vocabulaire manuscrit de la langue tahitienne, offert par l'auteur, et à lui dédié.

Bulletin n° 3.

M. le Gouverneur signale pour la bibliographie les articles du professeur Macmillan Brown dans "*The Press*", et les articles de l'abbé Rougier dans l'"*Anthropos*".

M. le Gouverneur propose également l'insertion, sous le titre de "pages oubliées", de notes fort intéressantes de M. Caillet.

Le bureau approuve la composition du *Bulletin* n° 3 qui sera aussitôt mis à l'impression.

Collections Allain Guiton.

L'école des Frères ayant à pourvoir à la mise en état de la salle où se trouvaient ces collections, le bureau décide d'offrir à cette école, à titre de dédommagement, une somme de cinq cents francs.

Le Président,
J. SIMON.

Le Secrétaire,
L. SIGOGNE.

**Liste alphabétique des membres de la Société d'Etudes
Océaniennes au 31 décembre 1917.**

Membres d'honneur.

M. DESCHANEL, Paul, Membre de l'Académie française, Président de la Chambre des Députés.

M. DISLÈRE, Paul, Président de section au Conseil d'Etat, 10, Avenue de l'Opéra, Paris.

THE EARL OF LIVERPOOL (The Right Hon.) Governor of New-Zealand.

Général LYAUTEY, ancien Ministre de la Guerre, Membre de l'Académie française.

M. LE MYRE DE VILERS, ancien Ambassadeur, 49, Avenue Victor Hugo, Paris.

M. MAGINOT, ancien Ministre, Chambre des Députés.

M. PAVIE, Ministre plénipotentiaire, 19, Avenue Kléber, Paris.

M. ROUME, Gouverneur Général honoraire des colonies, Avenue Montaigne, Paris.

M. E. SÉNART, Membre de l'Institut, Président de la Société Asiatique, Avenue François 1^{er}, 18, Paris.

Membres correspondants.

M. R. W. ANDERSON, Lt Col. N. Z. M. C., Christchurch, N. Z.

M. BERTHIER, Administrateur en Chef des colonies à Tananarive, Madagascar.

M. Paul BOYER, Administrateur de l'Ecole Spéciale des Langues Orientales, 2, rue de Lille, Paris.

M. J. BROWN, Macmillan, Holmbank, Fendelton, Christchurch, N. Z.

M. A. CABATON, Professeur à l'Ecole des Langues Orientales, 21, rue François Bouvin, Paris.

M. F. R. CHAPMAN, Judge at the Supreme Court, 98, The Terrace, Wellington, New-Zealand.

M. Carlos-Everett CONANT, Professor in the University of Chattanooga, Tennessee, U. S. A.

M. DELAFOSSE, Administrateur en Chef des colonies au Gouvernement Général de l'Afrique Occidentale française, Dakar, Sénégal.

M. M. DOUBRÈRE, Directeur de l'Ecole Coloniale, 2 Avenue de l'Observatoire, Paris.

M. DUCHÊNE, Directeur au Ministère des Colonies, 21, rue Oudinot, Paris.

M. FAWTIER, Gouverneur des Colonies, St-Claude, Guadeloupe.

M. le Docteur FONTOYNONT, Président de l'Académie Malgache à Tananarive, Madagascar.

M. FROMENT-GUIEYSSE, Directeur général de l' "Océanie française", 20, rue de Mogador, Paris.

M. le D^r GAUTIER, Médecin-major des Troupes coloniales.

M. L. GÉRAUD, Gouverneur honoraire des colonies, 57, Boulevard Beauséjour, Paris.

M. F. G. GIBSON, Major N. Z. M. C., Christchurch, N. Z.

M. GOUZY, Délégué de Tahiti au Conseil Supérieur des colonies, 25, rue Franklin, Paris.

M. GRUVEL, Professeur au Museum, 57, rue Cuvier, Paris.

M. H. Henry HART, A. B. et J. D. Attorney at Law, 206, City Hall, San Francisco.

M. HUBERT, Docteur ès-sciences, Administrateur des colonies à Dakar, Sénégal.

M. le D^r E. P. MEINECKE, Directeur du Laboratoire de Phytopathologie Forestière, San Francisco, Cal., U. S. A.

M. L. MOUNEYRES, Inspecteur Général des Travaux publics de l'Afrique Occidentale française, à Dakar, Sénégal.

M. J. RIGOREAU, Consul de France, chez M. Fleury-Hérard, 372, Faubourg St-Honoré, Paris.

M. J. F. ROBINS, Navy office, Melbourne, Australia.

M. A. F. SAUNDERS, "Sunday Times", Western Australia, Perth.

M. L. SEURAT, Professeur à l'Université d'Alger.

M. STEPHANIK, Chargé de Mission, Ambassade de France, Washington, U. S. A.

M. TESSERON, Directeur au Ministère des Colonies, 21, rue Oudinot, Paris.

M. Edward TREGGAR, I. O. S., c/of Maoriland Worker, Wellington, New-Zealand.

M. André You, Conseiller d'Etat, Directeur au Ministère des Colonies, 15 rue Valentin Haüy, Paris.

M. W. F. WILSON, 627, Prospect Street, Honolulu.

M. H. WRIGHT, Bibliothécaire de la Mitchell Library, c/o Public Library, Sydney, N. S. W.

Sociétés correspondantes.

Académie des Arts et des Sciences de Batavia, Indes Néerlandaises.

Académie Malgache, à Tananarive, Madagascar.

American Geographical Society of New-York, Broadway, 156 th Street, New-York.

Asiatic Society of Bengal, 1, Park Street, Calcutta.

Auckland Institute and Museum, Auckland, N. Z.

Australasian Association for Advancement of Science, 5, Elizabeth Street, Sydney.

Bataviaasch Genootschap, Batavia, Java.

Bernice Pauahi Bishop Museum, Honolulu, Hawaiian Islands.

Bibliothèque de l'Ecole Nationale des Langues Orientales, 2, rue de Lille, Paris.

Canadian Institute, Ottawa, Canada.

Calcutta Historical Society, St-John's House, Concil House Street, Calcutta.

California Academy of Sciences, Golden Gate Park, San Francisco, Cal.

Carnegie Institution of Washington.

Comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de l'Afrique Occidentale Française, Dakar.

Comité de l'Océanie française, 20, rue Mogador, Paris.

Ecole française d'Extrême-Orient, Hanoï.

Ethnological Survey, Manila, Philippinas Islands.

Historical Society, Honolulu, Hawaiian Islands.

Institut Ethnographique International de Paris et Revue d'Ethnographie et de Sociologie, E. Leroux, Editeur, 28, rue Bonaparte, Paris.

Journal of the American Oriental Society, 245, Bishop Street, Newhaven, Conn., U. S. A.

Koninklijk Institut, 14, Van Galenstratt, La Haye, Hollande.

Museo Nazionale di Anthropologia, Via Gino Capponi, Florence, Italie.

Na Mata Editor, Suva, Fiji.

National Museum Library, Washington, U. S. A.

New Zealand Institute, Wellington, N. Z.

" Normal School " de Manille, Philippinas Islands.

Peabody, Museum of Archæology and Ethnology, Harvard University, Cambridge, U. S. A.

Philosophical Society of N. Z., Wellington.

Polynesian Society, New Plymouth, N. Z.

Queensland Museum, Brisbane, Queensland.

Recueil Général de Jurisprudence, de Doctrine et de Législation Coloniales et Maritimes, 33, Chaussée d'Antin, Paris,

Royal Anthropological Institute of Great Britain, 50, Great Russell Street, London, W. C.

Royal Colonial Institute, Northumberland Avenue, London.

Royal Geographical Society of Australasia, Adelaïde.

Royal Geographical Society of Australasia, c/o G. Collingridge, Waronga, N. S. W.

Royal Geographical Society of Australasia, 70, Queen Street, Melbourne.

Royal Geographical Society, Kensington Gore, London, S. W.

Royal Society, Burlington House, London.

Royal Society of New South Wales, 5, Elizabeth Street, Sydney.

Smithsonian Institute, Washington.

Société Asiatique de France, Palais de l'Institut, 1, rue de Seine, Paris.

Société de Géographie de Paris, Boulevard St-Germain, 184, Paris.

Société de l'Histoire des Colonies françaises, 34, Galerie d'Orléans, Paris.

Société Neuchâteloise de Géographie, à Neuchâtel, Suisse.

Société Royale des Arts et des Sciences de Batavia, Indes Néerlandaises.

Sunday Times, Perth, Western Australia.

Union Coloniale française, 17, rue d'Anjou, Paris

University of California, Library Exchange Departement, Berkeley, California.

Membres résidents.

M. Ed. AHNNE, Directeur de l'Ecole Française-indigène de garçons, à Papeete.

M. J. A. AMÉDET, Directeur de la Société Parisienne d'Exportation et Importation, à Papeete.

M. ANTHÈME (Frère), Directeur de l'Ecole des Frères de l'Instruction chrétienne, à Papeete.

M. AUDRAN (Rd P. Hervé), Missionnaire aux Tuamotu.

M^{lle} E. BANZET, Directrice d'école, à Papeete.

M. le D^r BELLONNE, Médecin-major des Troupes coloniales, à Papeete.

MM. BÉRARD et VIRIEUX, Agents de la Compagnie Navale de l'Océanie, à Papeete.

M. L. BOUGE, Chef de Cabinet du Gouverneur des Etablissements français de l'Océanie, à Papeete.

M. Norman BRANDER, Industriel, à Papeete.

M. Léonce BRAULT, Défenseur, Consul de Norvège, à Papeete.

M. W. BREDIEN, à Papeete.

M. Charles BROWN, Constructeur de navires, à Papeete.

M. T. E. BUNKLEY, Directeur de la Société S. R. Maxwell et C^o Ltd, à Papeete.

M. CHARLES, Administrateur des Iles-Sous-le-Vent, à Uturoa, Raiatea.

M. E. CHARLIER, Trésorier-Payeur des Etablissements français de l'Océanie, à Papeete.

M. le D^r CHASSANIOL, ancien Médecin principal de la Marine, Papeete.

M. R. CHAZAL, Administrateur des colonies, à Papeete.

M. Clément CLAYSEN, Administrateur des Iles Marquises, à Atua-na.

M. le D^r DANÈS, Médecin à Papeete.

M. DARISON, Chef mécanicien du " *S^t-François* ".

M. Alexandre DROLLET, Interprète-principal, à Papeete.

M. Amand FRADET, Conseiller municipal, à Papeete.

- M. GARDRAT, Maréchal des logis de Gendarmerie, à Papeete.
M. GAUTRON, Ingénieur, Géomètre à Uturoa, Raiatea.
M. Maurice GILLET, Comptable, à Papeete.
M. M. GOLAZ, Géomètre, à Papeete.
M. V. GOODING, à Papeete.
M. A. GOUPIL, Défenseur honoraire, à Papeete.
M. Marcel GRAFFE, Interprète-principal du Gouvernement, à Papeete.
M. R. GUEHO, à Papeete.
M. GUYÉTANT, Chef de la Station de T. S. F., à Mahina.
M^{sr} HERMEL, Evêque de Casium, Vicaire apostolique de Tahiti, à Papeete.
M. HERVÉ, Armateur, à Apataki (Tuamotu).
M. Franck HOMES, Commerçant, à Papeete.
M. Charles KRESSER, à Papeete.
M. Georges LAGARDE, Chef du Service des Contributions, Papeete.
M. B. L. Thomas LAYTON, Consul of the United States of America, Tahiti.
M. Albert LÉBOUCHER, Négociant, à Papeete.
M. LE BRAZIDEC, Docteur en pharmacie, à Papeete.
M. le D^r LE STRAT, Médecin, à Papeete.
M. Armand LEVERD, Secrétaire de Défenseur, à Papeete.
M. Pascal MARCANTONI, à Papeete.
M. MARTING, Ingénieur à la Compagnie Française des Phosphates, à Makatea.
M. H. MICHAS, Magistrat, à Papeete.
M. Charles MILLER, Négociant, à Papeete.
M. NADEAUD TU A TEMARII, Membre de la Chambre d'Agriculture, à Papeete.
M. Chas. H. NORRIS, Négociant à Arue.
M. le D^r H. PAILLOZ, Médecin de la Compagnie des Phosphates de l'Océanie, à Makatea.
M. Paraita A TEHANAI, à Papeete.
M^{lle} PERRIER, Institutrice, à Papeete.
M. PHILIPPS, à Papetoai, Moorea.
M^{lle} POMARE, Princesse Ariimanihinihi Tekau, à Papeete.
M. le Pasteur DE POMARET, Président du Conseil supérieur des Eglises Tahitiennes.
M. Adolphe Morouo POROI, ancien Conseiller privé et Juge à la Haute-Cour tahitienne.
M. Victor RAOULX, Négociant, à Papeete.

- M. l'Abbé ROUGIER, Propriétaire-Directeur de la "Cocoanut Plantation Ltd", à Christmas Island.
- M. A. ROWLAND, à Papeete.
- M^{me} Marautaaroa SALMON, à Papeete.
- M. Tati SALMON, Président du Conseil de district de Papara.
- M. SECRÉTAN, à Papeete.
- M. L. SIGOGNE, Défenseur, Consul de Suède, à Papeete.
- M. le Commandant SIMON, Capitaine de Port, Chef du Service de la Navigation, à Papeete.
- M. H. SIMONEAU, Procureur de la République, Chef du Service Judiciaire, à Papeete.
- SOCIÉTÉ PARISIENNE D'EXPORTATION ET D'IMPORTATION, à Papeete.
- M. J.-B. SOLARI, Secrétaire Général du Gouvernement des Etablissements français de l'Océanie, à Papeete.
- M. Georges SPITZ, à Papeete.
- M. STIMSON, à Teavaro, Moorea.
- M. Teriieroo a TERIEROOITERAI, Président du Conseil de district de Papenoo.
- M. E. THURET, Greffier en chef des Tribunaux, Papeete.
- M. E. TOUZE, Directeur de la Compagnie des Phosphates de l'Océanie, Consul du Chili, Papeete.
- M. B. F. VARNEY, Commerçant, Papeete.
- M. VERMEERSCH, Chef du Service de l'Enregistrement et des Domaines, à Papeete.
- M. Ch. VERNIER, Pasteur à Uturoa, Raiatea.
- M. P. L. VERNIER, Pasteur à Papeete, Tahiti.
- M. G. VINCENT, Notaire, à Papeete.
- M. Arthur WALKER, Conseiller municipal, à Papeete.
- M. Orsmond WALKER, Papeete.
- M. W. Johnstone WILLIAMS, Acting Consul de Sa Majesté Britannique, à Papeete.
- M. James, Lyle YOUNG, Président de la S. R. Maxwell et C^o Ltd., 13, Fort Street, Auckland, N. Z.
-

ETUDE LINGUISTIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

DES

NOUVELLES-HÉBRIDES

PAR A. LEVERD.

Nous n'avons pas ici l'intention d'entreprendre une étude complète de l'ethnographie et de la linguistique du vaste et populeux archipel néo-hébridais, si peu connu encore. Un homme et une existence n'y suffiraient point et nous n'y avons pas été.

Mais rien, ou presque rien, n'ayant été tenté dans ce sens, nous avons pensé que, connaissant les dialectes polynésiens, nous pouvions donner un aperçu, une esquisse générale, de la distribution sur tout l'archipel des deux éléments ethniques principaux, donner la preuve de l'existence de l'élément polynésien pour une forte proportion, et tenter d'expliquer son mode d'établissement. Cela nous semble devoir contribuer utilement à l'histoire des migrations polynésiennes, qui vécut trop longtemps de théories et non de faits d'observation directe.

Il nous faut déclarer dès l'abord que les relations sur les Nouvelles-Hébrides se bornent à signaler çà et là, très succinctement, quelques tribus ou populations de couleur plus pâle, que d'autres attribuent à l'élément polynésien.

Il ne s'agit point, au reste, d'indiquer où est l'élément mélanésien et où est l'élément polynésien, mais bien où l'un ou l'autre prédomine, car il n'est pas une île, croyons-nous, dans l'archipel, qui n'ait tant soit peu de l'un et de l'autre, et dont la langue n'ait quelques mots empruntés à l'autre.

Qu'il se trouve aux Hébrides des éléments polynésiens, voilà qui n'est pas nié. Nous verrons que la craniologie et l'étude des mœurs ne permettent guère d'en douter.

Là où l'élément polynésien est appréciable, les mœurs s'adoucissent en raison directe de la proportion et la race s'embellit. Ces populations peuvent rester belliqueuses et anthropophages même, mais elles sont sociables et hospitalières en dehors de leurs guerres et pour qui sait les prendre. Elles sont bien plus avancées en civilisation et plus propres, si bien que, seul ce caractère et la propreté de leurs villages, suffiraient à décèler cet élément.

Mais l'étude des différents dialectes de l'archipel doit logiquement donner une confirmation dernière et indiscutable de ce fait.

En effet, les Polynésiens sont supérieurs, et de beaucoup, aux Mélanésiens en civilisation, et ils ont dû, en vertu d'une loi bien connue, imposer leur langue partout où ils se sont établis, et la proportion de mots polynésiens trouvée dans tel ou tel dialecte doit donner approximativement la proportion de l'élément polynésien contenue dans la population qui le parle.

Selon le Rev. John Inglis qui a longtemps séjourné aux Nouvelles-Hébrides : « les naturels proviennent de deux races : les « Malais et les Papous. Les Malais sont d'origine asiatique et les « Papous, d'origine africaine. Les migrations des Malais ont « évidemment eu lieu beaucoup plus tard que celles des Papous. « Ils ont dû apporter une civilisation beaucoup plus grande avec « eux, et ils ont perdu moins que les Papous de ce qu'ils ont « apporté.

« En apparence ces deux races sont très dissemblables et leurs « langues ne semblent avoir rien de commun ».

Le Rev. J. Inglis n'avait qu'une vague idée de l'anthropologie contemporaine, ou il n'eût pas dit que les deux races en présence aux Hébrides étaient les Malais et les Papous.

Les Polynésiens viennent certes de Malaisie. Certains et ceux qui y sont restés (Les Battaks, Dayaks, Alfourous, etc.) portent le terme générique de Malainésiens, par opposition aux Malais proprement dits, venus postérieurement, et qui les ont fait émigrer en majeure partie ou refoulés vers l'intérieur des îles.

L'élément supérieur des Nouvelles-Hébrides est bien le polynésien et les Mélanésiens de cet archipel ne sont point des Papous, car les anthropologistes s'accordent aujourd'hui à réserver ce terme aux habitants de la partie nord de la Nouvelle-Guinée, qui sont un croisement de Mélanésiens proprement dits, de Malais et aussi d'Alfourous, et qui offrent un type supérieur au Mélanésien.

Or l'élément mélanésien des Nouvelles-Hébrides, là où il est pur, ou à peu près, est très inférieur, ainsi que le prouvent les observations craniologiques, leur aspect et leurs mœurs, aussi bien que leur langage simpliste, et ils sont des Mélanésiens, croisés probablement à l'origine avec la population primitive des Endamènes qui semble avoir occupé la première toute la Mélanésie actuelle, outre d'autres contrées plus étendues et encore mal définies.

Pour le reste, les remarques du Rev. J. Inglis sont très justes.

Il nous semble donc que le fil d'Ariane le meilleur pour se re-

connaître dans ce moderne labyrinthe ethnologique et linguistique consiste à en diviser l'étude en 3 parties :

1° craniologie ;

2° populations qui, par leur aspect physique, leur teint, leur art, leur hygiène, leur caractère et leurs coutumes, semblent le plus indiquer un élément ethnique supérieur ;

3° caractère des dialectes de ces populations et proportion des mots polynésiens entrant dans leur composition.

Sur le premier point nous voyons que les crânes d'Api (ou Epi) de Malekula (ou Mallicolo) et d'Eramanga (ou Erromango) présentent l'expression la plus exagérée de la morphologie mélanésienne et qu'au contraire des affinités polynésiennes se retrouveraient à Espiritu-Santo, Futuna et Tanna. « Il est indubitable, » dit Meinicke, que les Polynésiens ont influé sur la race mélanésienne aux Nouvelles-Hébrides, mais il est difficile de déterminer jusqu'où a été l'influence ».

Ces caractères crâniens n'indiquent au reste, ainsi que nous l'avons vu, qu'une prédominance de l'un ou de l'autre élément. Nous ne nous attarderons pas sur ce point, parce que les données en sont peu nombreuses et que, ne portant que sur un petit nombre d'individus dont l'origine est indiquée avec peu de précision, il ne peut nous donner ce que nous recherchons.

Passant ainsi à l'observation directe des populations et de leurs mœurs nous trouvons :

Que tous les auteurs qui ont parlé d'Aoba (où Ile des Lépreux) s'accordent à reconnaître que sa population se rapproche beaucoup des Polynésiens par l'aspect, la couleur et les mœurs.

Le Chartier, dans son ouvrage *"La Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides"*, s'exprime ainsi : « Pourquoi Bougainville » a-t-il baptisé cet Eden du nom repoussant d'Ile des Lépreux ? « Il me paraît difficile de le dire, car il ne me paraît fondé sur » aucune circonstance particulière. Ce n'est donc pas moi, charmante Aoba, qui te flétrirai du nom que tu ne mérites en aucune façon. De bien délicieux souvenirs me feront toujours » demander pour toi, à MM. les hydrographes, la très juste dénomination d'Ile de Vénus.

« Nous étions encore assez éloignés du rivage, quand nous » aperçûmes de grandes pirogues s'avançant vers nous. Les indigènes qui les montaient nous parurent d'une stature bien » supérieure à tous les naturels que nous avons rencontrés jusqu'ici. Cette race aobanienne est très douce et parfaitement » inoffensive, d'après Cook, et j'ai constaté moi-même que son

« caractère hospitalier et généreux tranche de plus en plus sur
« le naturel méfiant et féroce des autres Kanacks. »

Et plus loin. . . « Regardez-les, ces hommes bien faits, vigou-
« reux et coquets, avec leur opulente chevelure d'ébène attachée
« au sommet de la tête et rendue plus noire encore par l'heureux
« contraste de plumes blanches en forme d'aigrette. Comme ils
« manient élégamment la pagaie, et quelle loyauté respire leur
« regard au moment où ils nous entourent formant au *Tanna*
« un cortège triomphal à son entrée dans la baie !

« Qu'ils sont différents des êtres hideux et grimaçants dont
« nous évitons le commerce à Api, à Mallicolo et autres enfers de
« ce genre ! La réputation d'Aoba m'était bien connue, mais je
« redoutais les exagérations si communes aux voyageurs ; com-
« bien n'ai-je pas été surpris d'y retrouver l'antique Cythère de
« voluptueuse mémoire, une première édition de Tahiti ! »

Et l'auteur de continuer ainsi sur ce ton dithyrambique un peu exagéré sur lequel nous reviendrons lorsque nous traiterons du dialecte d'Aoba en particulier. Nous disons un peu exagéré, et devrions dire surtout un peu trop absolu, car il s'en faut que tous les Aobaniens soient aussi beaux, et il se trouve parmi eux beaucoup d'individus offrant nettement le type mélanésien.

Parlant de Maiwo ou Aurore, le même auteur s'exprime ainsi :
« Plusieurs pirogues, dont quelques-unes montées par des fem-
« mes seules, vinrent nous offrir des fruits à échanger. Tous les
« hommes étaient désarmés ; ils nous parurent aussi doux et
« aussi familiers que les indigènes d'Aoba. »

Il en est encore de même pour les indigènes de la partie nord de Pentecôte, ou Araga, que les indigènes appellent Siranga.

Selon encore ce même auteur :

« On ne saurait assigner un type commun aux insulaires des
« Nouvelles-Hébrides, tant ils se ressemblent peu de groupe à
« groupe, d'île à île, ce qui permet, au premier aspect, de recon-
« naître à quelle île appartient tel indigène : l'ensemble, toute-
« fois, se rapprocherait du type mélano-polynésien. La race ha-
« bitant le groupe méridional est uniformément petite, vigou-
« reuse, musculeuse, au teint noir, mais tirant sur le brun. Celle
« qui habite le groupe septentrional a la taille, au contraire, éle-
« vée, élancée et offre les aspects les plus variés. »

L'aspect des habitants de Vate, ou Efate, ou Sandwich, et des petites îles qui sont au nord, aussi bien que l'étude de leurs mœurs, indiquent également une assez forte proportion de sang polyné-

sien. L'îlot de Mele même, dans la baie de Pango, a une population dont le caractère polynésien est très accentué.

Les îles Futuna ou Erronan, et Niua, ou Aniwa, ou Immer, sont signalées aussi comme fortement influencées.

Espiritu Santo, pour une grande part, et principalement dans le sud et le centre, ressentirait aussi l'influence polynésienne. Quiros et Cook y avaient trouvé des individus de couleur très pâle, de véritables Polynésiens, parmi d'autres plus foncés.

M. G. Bourge dans son livre intitulé "*Les Nouvelles-Hébrides de 1606 à 1906*", Paris, s'exprime ainsi à leur endroit : « Les naturels de Santo ont des notions d'art un peu plus hautes que les autres Canaques du groupe. Ils confectionnent des poteries sans vernis. Ils mangent avec des aiguilles de bois. Leurs cases sont mieux tenues, leurs villages plus propres que dans les autres îles du reste de l'archipel, exception faite pour les villages construits sur les îlots adjacents de Mallicolo et de Vate (Vao, Wala, Rano, Mele) dont les cases sont très propres aussi. Quoiqu'ils ne puissent cacher les sentiments de crainte que les blancs leur inspirent, les indigènes de toute la partie centrale et méridionale de l'île pratiquent largement l'hospitalité. »

D'après le même auteur, les habitants de Lamenu, près d'Epi, sont d'une race très différente de celle qui a peuplé Epi.

Parlant d'Aoba, il s'exprime ainsi : « Moins foncés que ceux des autres îles, ils sont d'un type très différent. Les femmes d'Aoba jouissent d'une réputation méritée au point de vue plastique, car leur stature est superbe. Les cheveux et la barbe sont souvent lisses et teints avec du safran, selon la mode polynésienne. Les femmes ont souvent le haut du corps couvert de tatouages et leur poitrine est ornée de dessins très simples ». Ces tatouages sont d'ailleurs des tatouages polynésiens en piqûres et non des tatouages mélanésiens en taillades.

« Au contraire, dit-il encore, Bougainville était tombé sur une tribu d'hommes petits, mal faits, la plupart rongés de lèpre blanche, chose qui lui fit donner à cette île un nom qui ne répond pas à la réalité. »

Il y a lieu de noter que des renseignements que nous avons personnellement recueillis il ressort que la population d'Aoba est loin d'être uniforme. L'élément polynésien prédomine sur la côte nord-ouest et l'autre sur la côte sud-est. La langue s'en ressent d'ailleurs et c'est à Nabutu-riki que l'on trouve, en même temps que l'élément le plus beau, le plus de mots polynésiens.

Enfin, selon l'Amiral Erskine (alors Captain), les habitants de Vate sont supérieurs physiquement à ceux des autres îles. Ils sont plus grands que ceux de Tanna et ont les traits plus réguliers. Leur art est supérieur à celui des Canaques du sud.

En résumé, nous ne nous attarderons point à relater les remarques, fort vagues d'ailleurs, des navigateurs sur les populations des différentes îles, mais nous indiquerons, en ordre décroissant, quelles sont approximativement les proportions des deux éléments, telles qu'elles résultent tant de nos remarques personnelles que des informations fournies par les voyageurs.

A. — Îles dont les populations sont fortement polynésiennes : 1° Ilots Mele et Vila, près Vate ; 2° Futuna et Niua, dans le groupe sud ; 3° Lo, dans les Torrès ;

B. — Îles où la proportion polynésienne est encore très forte : 1° Aoba, Maiwo et nord de Pentecôte ; 2° Mau, Pele, Nguna, au nord de Vate ; 3° Trois-Monts, pour partie, et les Shepherd en général ; 4° Lamenu, au nord-ouest d'Epi ; 5° Rano, Wala, Vao, Uripi, Sakau, Le Mua, Ure autour de Malekula ; 6° Malo, Aore, Tutuba, Ariki, Tongoa, au sud de Santo ; 7° Pauuma et Lopevi, dont la population s'est réfugiée à Pauuma ou Paama.

C. — Îles où la proportion polynésienne, quoique sensible, est relativement plus faible : 1° Vate, 2° Espiritu Santo (principalement centre et sud) ; 3° Tanna ; 4° Epi.

D. — Enfin les îles mélanésiennes où l'élément polynésien n'est appréciable que par quelques mots de leur langue, toujours en décroissant : 1° les Torrès, autres que Lo ; 2° Les Banks, sauf les petites ; 3° Ambrym, au sud de Pentecôte ; 4° Eramanga ; 5° Anatom ; 6° Malekula.

Il va sans dire que ce sont là des appréciations très générales et qu'au sein même des îles les plus mélanésiennes peuvent se trouver des tribus présentant quelques caractères polynésiens ; mais l'on ne trouvera de tribus fortement polynésiennes, croyons-nous, exception faite d'Aoba, Maiwo et Pentecôte, que sur les petites îles qui, elles, sont fortement polynésiennes pour la plupart et portent des noms qui l'indiquent.

Nous n'aurions même que les noms d'îles et de lieux pour nous convaincre de la venue des Polynésiens et de leurs fréquents voyages dans l'archipel que cela suffirait amplement. Quoi de plus polynésien que les noms suivants appliqués surtout aux petites îles et aux baies ou pointes, c'est-à-dire à la zone maritime.

Groupe Vate. — Mele, Vila, Mau, Pele, Nguna, Tukituki, Pango, Manuro, Palao, Mangea, Na-ora-matua.

Groupe Mai. — Sasaka, Pula iva, Makura, Mataso.

Groupe Shepherd. — Tongariki (petite Tonga), Puninga, Tongoa, Tevala, Laika.

Groupe Epi. — Malingi, Vatito, Ririna, Tuana, Kau, Lamenue, Namuka (conf. Namuka des Tonga).

Groupe Ambrym. — Aucune appellation polynésienne.

Pentecôte — Araga, Siranga, Homo, Fana maramara, Lifu, Vu Marama, Kua te venua.

Aurore. — Maiuo, La ka rere, Narovorovo.

Aoba. — Longana, Varaha, Varingi, Na butu-riki, Tama-rino, Na one.

Malekula. — Sakau, Le Mua, Ure, Vao, Vala, Rano, Uri, Tautu, Taio, Matanuino, Malua, Vovo, Laruru, Aulua.

Santo. — Malo, Malo kilikili, Tutuba, Aore, Araki, Tangoa, Ulila-pa, Tupana, Vava, Pekoa, Tasiriki, Talomako, Varai, Vairai.

Banks. — Gäua, Vanua lava, Mota, Valia, Rovo, Ure-palapala, Araa, Pakea, Merigi, Meralaba, Masina.

Torrès. — Hiu, Tegua, Lo, Toga (conf. Tonga) la plus au sud (pol. toga, sud).

Dans le groupe sud, seules Niua (conf. Niua fou et Niua Tapu-tapu) et Futuna (conf. Futuna, île Horn) ont des noms polynésiens, mais elles portent aussi des noms mélanésiens (Erro-nan). Quant à Tanna et Annatom, on n'y trouve que des noms bien mélanésiens: Ijipthaw, Inyang, Anelgauhat.

A part ce dernier groupe, on croirait certes lire la carte d'un archipel polynésien. D'autre part, les noms des montagnes ou de l'intérieur ont généralement une physionomie toute différente. N'est-ce pas une preuve palpable que, depuis longtemps déjà, les Polynésiens avaient l'empire de la mer et le monopole de la navigation dans ces parages?

Si donc, en thèse générale, les petites îles sont celles qui doivent contenir le plus de Polynésiens, il n'en est pas moins vrai qu'il peut s'y trouver quelques tribus fortement mélanésiennes. Ainsi l'île de Trois-Monts ou Mai, offre des tribus de l'une et de l'autre race et très hétérogènes; les Torrès ne sont réellement polynésiennes, malgré leurs noms, que dans Lo, et Futuna même, croyons-nous, a des tribus mélanésiennes.

Nos efforts pour la recherche des dialectes polynésiens des Nouvelles-Hébrides doivent donc surtout porter sur ces petites îles où nous avons le plus de chance de trouver des tribus presque purement polynésiennes.

Ce fait de l'établissement des Polynésiens sur les petites îles s'explique d'ailleurs de la part d'un peuple de navigateurs, ainsi que nous l'exposons dans une précédente étude sur les îles Loyalty, car il est aisé de s'en emparer et de s'y maintenir, et il indique indubitablement que la venue des Polynésiens est postérieure à celle des Mélanésiens.

En effet, si l'on admet, comme il semble rationnel de le croire, que le courant des grandes migrations polynésiennes de Malaisie en Polynésie, arrivé aux îles Santa-Cruz, après avoir évité la Nouvelle-Guinée et les Salomon et n'y avoir fondé que quelques établissements (Sikaiana, Rennell, Bellona, tribu des Motu, etc.) se soit dirigé vers le sud en tout ou en partie, *il y a rencontré une population mélanésienne dense qu'il a pu subjuguier aisément dans les petites îles mais non dans les grandes.*

L'élément polynésien des grandes et petites îles du nord et du centre des Nouvelles-Hébrides nous semble dû à une dérivation du grand courant polynésien du III^e au VI^e siècles.

Installé dans la plupart des petites îles, il a pris pied dans les grandes et s'est infiltré dans nombre d'entre elles.

Ainsi, passant par les Santa-Cruz, il occupe Taumako (Duff), Matema, Tapua, ne peut pénétrer Santa-Cruz, pénètre en partie Vanikoro, et, se divisant, dérive d'une part vers Anuda, Fataka, Tukopia, Rotuma, les Fidji; d'autre part, descend par les Torrès, occupant Lô, atteint les Banks, occupe Urepalapala, Valua, Araa, Mota, Meralaba, et arrive enfin à Aoba, Maiwo et Araga qu'il occupe de haute lutte. Une branche se détache et va occuper les îles Aore, Tutuba, Malo, Malo kilikili, Araki, Tangoa, Palikula, situées au sud de Santo, et les îlots Rano, Vala, Atchin, Vao, Uripi, Sakau, Ure, autour de Malekula. Elle réussit même à s'implanter sur la côte sud de Santo d'où, peu à peu, elle pénétrera l'île, mais ne réussit point à Malekula.

Des îlots situés autour de Malekula, seul Rano présente encore des types de métis polynésiens. Les autres ne décèlent l'influence de l'élément étranger que par leur langage et certains usages, notamment la propriété et la belle ordonnance de leurs villages. L'élément polynésien, primitivement prédominant, y a sans doute été submergé par des apports de la Grande-Terre.

Évitant Ambrym et Épi, où il n'occupe que les petites îles de

Lamenu et Namuka, cette dernière aujourd'hui inhabité, ce rameau arrive aux Shepherd, les occupe, et, de là, passant par Mai et les îlots Nguna, Pele et Mau qui lui servent de bases, il envahit Vate, sans pourtant anéantir complètement l'élément mélanésien de cette île avec lequel il fusionne, diminué qu'il est déjà de tant d'éléments détachés.

Peu à peu ces éléments perdent de leur pureté au contact des populations mélanésiennes voisines dont ils prennent les femmes et à qui ils en donnent.

Quant au groupe sud : Tanna, Futuna et Niua, nous serions plutôt portés à croire qu'il a reçu son élément polynésien de l'est et ultérieurement, par suite des fréquents voyages des Tongans, Samoans, Futuniens, Wallisiens et autres, dans l'ouest et jusqu'en Nouvelle-Calédonie, à la recherche du jade vert et du "kura", voyages qui eurent lieu principalement au XII^e siècle et se continuèrent par la suite de façon intermittente.

C'est d'ailleurs à ce dernier mode d'immigration, ou à des migrations forcées à la suite de guerres, et venues des mêmes points, et non au courant venu de Malaisie, qu'il faut attribuer, pensons-nous, l'établissement des Polynésiens aux Loyalty, sur la côte est de la Nouvelle-Calédonie et à l'île des Pins.

Certaines de ces migrations, volontaires ou non, parfois dues à des naufrages, sont même toutes récentes, comme celle d'Uvea des Loyalty, venue de l'Uvea des Wallis.

Ainsi, de même, le peuplement de Futuna peut être dû à une colonie venue de Futuna ou île Horn, et celui de Niua à une colonie venue de Niua Fou. L'étude des dialectes de ces îles, nous le verrons par la suite, dénote que la langue, restée presque pure comme à Mele et Fila, y est presque identique à celle parlée à Futuna, Tonga et Wallis.

Le peuplement de l'îlot Mele, dans la baie de Pango, près Vate, est, paraît-il, plus récent encore, et dû au naufrage d'un navire ramenant aux Samoa des indigènes de ces îles. Ils s'emparèrent de Mele, tuèrent les hommes et prirent les femmes pour épouses.

Il y a lieu de noter qu'il y a, aux Nouvelles-Hébrides, une croyance générale à la venue de migrations du nord et de l'est. La population du nord de Pentecôte est indiquée nettement comme venant du nord par les indigènes d'Ambrym.

L'on sait d'autre part que chez les Polynésiens l'opinion universelle est que les ancêtres sont venus de l'ouest, de l'Hawaïki (ou Malaisie) où les âmes des morts retournent. Il n'en est pas

de même aux Hébrides, et la différence est significative de ce que nous disions tantôt du peuplement de l'archipel.

Les Polynésiens durent apporter aux Hébrides, comme dans tous les archipels où ils sont venus: le cocotier, l'arbre à pain, la patate douce, la poule, le rat, le chien et le cochon. Ces derniers sont, avec la roussette, les seuls mammifères trouvés aux Nouvelles-Hébrides, comme d'ailleurs dans toute la Polynésie.

L'introduction relativement récente et par une race étrangère qui est la race polynésienne de ces végétaux et animaux en Nouvelle-Calédonie est relatée par les indigènes de cette île. Les noms seuls qu'ils y portent généralement et qu'ils portent aussi aux Hébrides, indiquent leur provenance polynésienne. Le cocotier s'y appelle presque toujours "nu" ou "niu", la patate "kumala", le cochon "puaka" ou "poka".

LINGUISTIQUE. — Ceci posé, passons à l'examen des idiomes des différentes îles des Nouvelles-Hébrides, dont nous donnerons seulement un aperçu général et un essai de classification.

Nous constaterons tout d'abord qu'il y a peu de fait et beaucoup à faire dans cette branche, bien qu'elle ait été l'objet de travaux beaucoup plus sérieux que l'anthropologie proprement dite.

Nous citerons d'abord certaines remarques générales empruntées à M. Bourge et tirées du livre cité plus haut :

« Il n'y a peut-être pas de pays au monde où, sur une si petite
« superficie, tant de langages soient parlés. On en compte, en
« effet, une vingtaine aux Nouvelles-Hébrides. Dans plusieurs
« îles, les sauvages n'ont même pas de langue commune : deux
« ou trois dialectes s'y rencontrent. »

« Les principales langues néo-hébridaises se subdivisent en
« idiomes dont la construction diffère souvent d'une façon consi-
« dérable. Parfois les mots sont durs, d'autres fois longs, pleins
« de consonnances et les syllabes ne se terminent pas toujours
« par une voyelle comme dans le maori. »

La multiplicité des dialectes mélanésiens sur des archipels d'étendue relativement petite est un fait déjà signalé pour la Nouvelle-Calédonie, et M. J. Bernier, dans une étude sur les dialectes néo-calédoniens et australiens, l'attribue, avec juste raison croyons-nous, à l'extrême mobilité des sons chez ces populations primitives. Dans cette dernière île, il y a une vingtaine de dialectes qui se peuvent grouper en trois grandes familles assez mal définies.

Pourtant les langues ou dialectes mélanésiens ont des particularités communes :

Numération quintéale très primitive et peu étendue.

Conjugaison des noms, conséquence d'une remarquable impuissance à abstraire.

Syntaxe enfantine ne comprenant à proprement parler que le substantif et manquant d'article.

Emploi des consonnes doubles et syllabes souvent terminées par des consonnes.

Usage du triel dans les pronoms.

Mobilité extraordinaire dans la prononciation des consonnes et des voyelles qui se substituent constamment les unes les autres même chez un même individu.

Par contre les dialectes polynésiens qui offrent une unité remarquable se distinguent par les particularités suivantes :

Numération décimale et vigésimale.

Emploi abondant des particules détachées, des pronoms personnels et des prépositions pour la conjugaison des verbes et la déclinaison des noms.

Syntaxe compliquée comprenant toutes les parties du discours.

Non emploi des consonnes doubles et syllabes constamment terminées par une voyelle.

Grande fixité dans le langage, sauf des substitutions connues d'archipel à archipel (*f* en *b* ou *v*; *g* en *n*; *r* en *l*; etc.) et la suppression permanente de certaines lettres (*k*, *g*, *r*, *b*).

Les dialectes néo-hébridais, selon qu'ils sont observés dans les îles où prédomine l'élément mélanésien ou dans celles où prédomine l'élément polynésien, tendent vers l'un ou l'autre de ces types.

Les dialectes de quelques grandes îles ont bien été étudiés en partie et ont même fait l'objet de publications, mais les petites îles, les plus fortement polynésiennes et partant les plus intéressantes, sont restées relativement ignorées.

Il y a le dictionnaire du Rév. Mac Donald sur les dialectes d'E-fate (ou Vate), très complet, et auquel on ne peut reprocher que de chercher obstinément des rapprochements hypothétiques avec les langues syriaque, arabe, assyrienne, chaldéenne, hébraïque, etc. Ce dictionnaire donne des comparaisons par contre très utiles avec les dialectes polynésiens, les dialectes d'Eramanga, Epi, Tanna, Malo, Futuna, Tangoa, Malekula, Paama. Le même a publié de courtes grammaires de différents dialectes dans son "*South Seas Studies*", et des études sur les langues

d'Efate, Eromango et Santo, dans son "*Three New Hebrides languages*", mais nous ne les avons point vues.

Il résulte de cet ouvrage que les dialectes de Vate ou Efate contiennent une assez forte proportion de mots polynésiens dont certains sont restés purs.

Enfin, il existe un dictionnaire de Mota, dans les Banks, également dû aux missionnaires anglais et qui donne aussi une assez forte proportion de mots polynésiens.

A l'aide des considérations plus haut exposées, nous pouvons d'ores et déjà grouper les langues et dialectes dans l'ordre suivant, sans pouvoir définir exactement leurs limites. Nous irons des plus polynésiens aux plus mélanésiens :

I. — Dialectes de Mele et Fila ou Vila (îlots de Vate); II. — Dialectes de Futuna (Erronan) et de Niua; III. — Dialecte de Lo (Torrès) et autres à trouver;

IV. — Langue d'Aoba, Maiwo, Pentecôte nord;

V. — Langue des Shepherd, Mai, etc.;

VI. — Langue de Vate, comprenant une dizaine d'îles situées au nord, telles que Pele, Mau, et objet de l'ouvrage du Rév. Mac Donald;

VII. — Langue de Malo, Aore, Tutuba, Tangoa, au sud de Santo;

VIII. — Dialectes des petites Banks : Mota, etc.

IX. — Dialecte de Lamenu, Paama et autres;

X. — Langue du sud de Santo (numération décimale);

XI. — Dialectes des îles autour de Malekula; Vao, Vala, Rano, Uripî, Sakau, Ure;

XII. — Langue de Tanna;

XIII. — Langue d'Epi;

XIV. — Langue de Vanua Lava et Gaua;

XV. — Langues du nord de Santo;

XVI. — Langue d'Ambrym et du sud de Pentecôte;

XVII. — Langue d'Eramanga;

XVIII. — Langue d'Annatom;

XIX. — Dialectes mélanésiens des petites Torrès;

XX. — Langues de Malekula.

Nous ne savons sur quoi M. Bourge s'est basé pour évaluer à vingt le nombre des idiomes des *Nouvelles-Hébrides*, mais nous trouvons par conjecture le même nombre que lui.

Mais si l'on tient compte de ce fait que certaines grandes îles, telles que Malekula et Santo, peuvent avoir plusieurs langues, et des dialectes de plusieurs petites îles éparses, ce chiffre doit s'aug-

menter encore. Le nombre exact n'en pourra être connu que lorsqu'on les aura tous étudiés.

Il est bien entendu que le classement lui-même est tout provisoire et hypothétique pour une grande part et qu'il ne doit servir qu'à aider et coordonner les recherches.

Certains de ces groupes sont assez bien connus (celui de Vate, celui d'Aoba, Maiwo, Pentecôte nord, celui d'Ambrym et Pentecôte sud), mais les autres ont un domaine encore mal défini.

Il n'est d'ailleurs pas possible, croyons-nous, de trouver toujours des dialectes à limites bien définies, mais seulement d'établir des groupements dans chacun desquels les indigènes puissent converser aisément entre eux.

Au reste, certains de ces groupes ont de telles affinités, que deux ou trois d'entre eux se pourraient réunir en un seul et le nombre total être réduit de moitié. Le nombre des dialectes est, lui, bien supérieur et il y en a presque autant que de tribus : il se chiffre par centaines.

Il n'y a à proprement parler que deux ou trois langues en présence : Polynésien, Mélanésien, et peut-être l'ancienne langue Endamène, inconnue et bien difficile à retrouver, fondue qu'elle est avec le mélanésien lui-même si insaisissable.

Nouméa, le 23 août 1917.

A. LEVERD.

OCÉANIE ET CÔTE D'AMÉRIQUE

(Problèmes polynésiens.)

Traduit de l'anglais par M. le Pasteur VERNIER.

L'Océanie française semble rattachée à l'archipel Malais et à la côte d'Asie par des jalons qui, à l'exception de l'île de Pâques et de Sala y Gomez, font complètement défaut vers la côte de l'Amérique du Sud qui est voisine. Cette circonstance a conduit nombre de savants à faire venir de l'ouest ses premiers habitants. Un petit nombre, s'en tenant moins aux apparences de la carte qui atténue les distances séparant certains de ces jalons, qu'à l'existence des vents et des courants, ont reconnu les difficultés d'une telle origine. Moerenhout, par exemple, déjà dès

1834, insistait sur l'impossibilité pratique qu'il y avait pour des pirogues, aux prises avec les alizés contraires, à accomplir un voyage aussi long. Observateur prudent et averti, Moerenhout savait avec certitude que des baleiniers et des navires de commerce, ayant cherché à gagner les tropiques par l'ouest, avaient échoué dans leurs tentatives, et, sans s'arrêter aux différences qui séparent les Polynésiens des races de l'Amérique du Sud, il concluait à leur origine américaine. L'anthropologie n'avait pas encore, à cette époque, dégagé clairement les traits essentiels qui différencient les races entre elles, pas plus qu'elle n'avait mis en lumière la permanence des signes caractéristiques d'une race chez des peuples restés à peu près indemnes d'apports étrangers. Le type polynésien, comme la langue polynésienne, révèlent une origine occidentale.

Mais, il ne faudrait pas conclure de là qu'il n'y a pas eu de relations ou de rapports entre la côte d'Amérique et la Polynésie, ou que les éléments communs des langues dites Malayo-Polynésiennes soient venues de l'ouest. Des recherches ont été récemment tentées pour découvrir des ressemblances entre des objets en usage en Mélanésie et ceux dont se servent les diverses tribus de l'Amérique du Sud ; la comparaison qu'a faite Graebner des différentes pagaies en est un exemple. D'autres, comme Hallier, ont essayé de découvrir un élément d'origine américaine dans le type physique, le langage et les coutumes des Micronésiens ; mais ces essais n'ont pas réussi à jeter un pont par-dessus les milliers de kilomètres carrés qui constituent la Polynésie.

La Polynésie possède une unité de race et de langue qui lui est propre, et plus facile à reconnaître que dans toute autre partie du Pacifique. Malgré la distance qui sépare Hawaï de la Nouvelle-Zélande et Tonga de l'île de Pâques, la langue est identique, tandis qu'en Mélanésie et en Papouasie, et même en Indonésie et en Micronésie, des villages, même voisins, ne se comprennent pas toujours entre eux. Les dialectes de ces contrées semblent avoir ce trait commun qu'ils n'ont aucune forme de grammaire, c'est-à-dire de grammaire s'exprimant par des inflexions ou des agglutinations. La Phonétique, seule science vraiment capable de faire ressortir les caractères distinctifs des langues, nous montre l'immense différence qu'il y a entre le polynésien et les langues parlées à l'ouest de la Polynésie. L'un, le polynésien, ne compte qu'une très simple suite de sons (de 12 à 14), tandis que les autres en possèdent une grande variété.

allant de 20 à 30 ; l'un ne saurait tolérer qu'un mot ou une syllabe se terminent par une consonne, tandis que les autres, au contraire, le permettent.

Mais la différence la plus frappante apparaît dans ce fait que, à travers le vaste domaine où la langue polynésienne est parlée, celle-ci a su conserver à la loi de l'échange des consonnes entre elles, au sein de ses différents dialectes, une rigidité inflexible, plus stricte même et plus vaste que la loi de Grimm pour les langues aryennes. Si nous considérons les régions qui bornent la Polynésie à l'ouest, on constate, au contraire, le cahos le plus absolu dans les relations des consonnes entre elles. Dès lors, on est amené à se poser la question : Comment la Phonétique des Polynésiens, simple et pourtant régie par des lois aussi strictes, a-t-elle pu sortir d'un pareil cahos, négation de toute phonétique, si les Polynésiens ont, comme on le suppose, traversé ces régions dans leurs migrations de l'archipel Malais vers le centre du Pacifique ? Ce point reste inexplicable. On pourrait encore trouver une phonétique aussi simple dans le japonais et dans l'aïnu, au nord-ouest, et dans le quichua au sud-est du Pacifique, bien que toutefois les divers mots dont ces langues sont composées ne présentent pas avec le Polynésien des ressemblances aussi définies que le vocabulaire des îles situées à l'ouest du Pacifique.

Même chose au point de vue du physique : les différences en sont aussi marquées que pour le langage, faisant des Polynésiens une race absolument à part des autres peuples du Pacifique, bien que, toutefois, les indigènes de Gilbert et d'Ellice ainsi que d'importants groupements des Carolines et des Mariannes et certains Mélanésiens, Papouasiens et Indonésiens, en quantité moindre, présentent des caractères frappant de ressemblance avec les Polynésiens ; de même que, aussi, les narines souvent largement ouvertes et les lèvres épaisses de ces derniers, décèlent un léger élément négroïde.

La face du Polynésien est du type caucasien, souvent à un degré frappant ; les cheveux sont généralement onduleux, souvent frisés ; la couleur varie du brun méditerranéen au brun foncé, même en Nouvelle-Zélande, située pourtant au sud des tropiques. Partout cette teinte foncée passe fréquemment au roux et même au blond, tandis que, chez la majorité des enfants, elle est bronzée et souvent blond filasse.

Mais, c'est surtout la taille qui distingue les Polynésiens des autres races. Ils sont, en général, plus grands que l'Européen

du nord, mais ils ont une tendance à la corpulence sinon à l'obésité. Entre eux et le sud de l'Asie vivent des races qui sont caractérisées par la petitesse de la taille, encore que l'on trouve des hommes de grande taille disséminés même sur les côtes de la Nouvelle-Guinée. Quoi qu'il en soit, un des traits les plus caractéristiques du Polynésien est sa jambe qui est forte avec une cuisse courte et robuste et un mollet proéminent. En ceci, il contraste complètement avec tous les peuples habitant les régions à l'ouest de la Polynésie chez qui l'on remarque ce caractère négroïde de l'absence de mollet. Jusqu'à la forme de la tête qui semble le distinguer de ses voisins. Celle-ci se rapproche du type brachycéphale avec partie occipitale plate se terminant en dôme ou en cône sur le sommet de la tête, c'est-à-dire le type généralement connu sous le nom d'arménoïde; cependant beaucoup sont mésocéphales, ou ont même le sommet de la tête allongé et plat.

Une nouvelle question se pose : comment les Polynésiens, dans leurs lentes migrations vers l'est, aux prises avec des vents contraires, ont-ils pu passer à travers des régions occupées par des peuples papouasiens ou mélanésiens sans épouser complètement des particularités de races si différentes? Il y a là un autre problème inexplicable. Dans un voyage au lointain Japon, j'ai rencontré sur les côtes ouest et sud-est de ces îles, d'importantes agglomérations d'hommes dont la grande taille approchait de celle des Polynésiens, et j'ai pu remarquer aussi que la teinte des cheveux chez les jeunes femmes non mariées de ces régions — et cela plus d'une fois — était brune et même blonde, tandis que ces cheveux, même tressés, persistaient à rester frisés. De même, sur la côte méridionale de l'Amérique du sud, j'ai rencontré des hommes de grande taille et vu des cheveux, pris sur des momies, qui étaient d'un rouge bronzé et finement ondulés.

Tout aussi distinctif est le système social des Polynésiens. Ceux-ci ont adopté une filiation strictement paternelle, tandis que tous les peuples au sud et à l'ouest de l'Equateur suivent exclusivement la ligne maternelle. De même en Mélanésie, en Papouasie et en Indonésie. Comment expliquer une pareille différence? Comment les Polynésiens, dans leurs migrations de l'est à l'ouest, ont-ils pu traverser ces régions d'un système social si différent, sans l'adopter à leur tour? Les Gilbert et les Ellice comptent également par le père, tandis qu'aux Carolines et aux Mariannes les chefs seuls ont adopté ce système. Le reste du

peuple compte par la mère. Au Japon, nous nous sentons dans une atmosphère plus familiale, non seulement en ce qui concerne les Japonais actuels, mais aussi leurs prédécesseurs, les Aïnos. Ici c'est la descendance de père en fils. Même règle sur la côte du Pérou, parmi les races récentes et souvent aussi parmi les autochtones.

Les objections contre la théorie en cours sont encore plus fortes si nous considérons les diverses plantes cultivées, les aliments et les boissons. Les fruits et les racines constituent la principale nourriture des Polynésiens. Il en est de même en Mélanésie, en Papouasie et en Micronésie : ce sont la noix de coco, le fruit de l'arbre à pain, la banane, la canne à sucre, le taro, l'igname et la patate douce. Dans l'archipel malais, le principal aliment est constitué par le riz, auquel s'ajoutent, uniquement comme appoint, les produits mentionnés plus haut. Et entre tous, celui qui présente le plus de facilités au point de vue du transport et de la propagation est sans contredit le riz. Le fruit de l'arbre à pain, la banane et la canne à sucre s'obtiennent uniquement par boutures ; les tubercules se reproduisent par rejets, encore que ceux-ci ne peuvent résister à l'action mortelle des embruns auxquels ils sont exposés sur des pirogues partiellement pontées ou non pontées du tout. Si toutes ces plantes ont été importées de l'archipel malais, pourquoi le riz ne figure-t-il pas parmi elles ? On pourrait penser que, même si le besoin du riz ne s'était pas fait sentir immédiatement, les Polynésiens auraient cependant pu en emporter une certaine quantité comme semence, cachée parmi leurs paquets de vivres. A l'arrivée des premiers Européens qui s'aventurèrent dans le Pacifique, le riz ne dépassait par Gilolo, dans la direction de l'est, bien qu'il existât déjà au Japon où il avait été introduit durant notre ère par les corsaires malais, ou bien de Chine à travers la Corée.

Le cas du cocotier est différent. En Polynésie, le cocotier a toujours été un élément indispensable à la vie ; dans l'archipel malais, il constituait plutôt un superflu et n'avait de valeur que comme source d'une boisson enivrante. En effet, de ses bractées florales, saignées proprement, s'échappe un liquide qui, après fermentation produit une eau-de-vie. Pourquoi, ainsi que le demandait autrefois Seeman, les Polynésiens, en admettant qu'ils aient emporté avec eux la noix de coco à leur départ de l'archipel malais, n'ont-ils pas introduit également en Polynésie l'art dangereux de la distillation ? Ce ne fut que plus tard que quelque matelot européen l'introduisit aux Gilbert. Du reste,

l'eau de vie de coco n'était pas l'unique boisson enivrante des Indonésiens ; ils en retiraient également une du lontar, du nipa et du palmier à sucre. Pourquoi ces dernières plantes qui procurent cet oubli divin et demi-conscient, ces arbres de la connaissance du bien et du mal, n'ont-ils point également été emportés par ces émigrants d'Indonésie lorsqu'ils apportaient avec eux le cocotier dans le Pacifique ? Il suffit de penser à l'ébriété légère produite par le kava et aux opérations compliquées qu'entraîne sa préparation pour reconnaître quelle bonne aubaine c'eût été pour les Polynésiens que l'introduction de ce palmier enivrant.

Au fait, le kava est d'origine américaine plutôt qu'asiatique, bien que, toutefois, les habitants de Formose possèdent une boisson enivrante provenant de la mastication du riz et de l'orge. L'utilisation du ferment salivaire dans la fabrication des boissons alcooliques est un des traits caractéristiques des habitants des côtes de l'Amérique du sud. Le chicha, bière du pays, s'obtient par la mastication du quinoa ou du maïs ; le produit de cette opération est recueilli dans un vase où l'on ajoute une certaine quantité d'eau. Le procédé est le même en Polynésie pour le kava, mais, ici, ce sont les racines d'une piperacée qu'on emploie à l'exclusion des semences. Ce stupéfiant ne vient certainement pas de l'ouest, mais de l'est, et il s'est propagé dans la direction de l'ouest jusqu'à la côte orientale de la Nouvelle-Guinée, mais pas au delà. Un produit similaire, résultant également de la mastication, se rencontre en Mélanésie orientale jusqu'au groupe Santa-Cruz, au sud-est des Salomon : c'est celui que l'on retire de la noix d'arec, mâchée tout ensemble avec du citron et de la feuille de poivrier. Moins déprimant que le kava, il présente cet avantage que la fermentation se poursuit dans la bouche même. Il a été évidemment introduit en Nouvelle-Guinée et en Mélanésie, comme article de commerce, comme le tabac, et ce qui le prouve, c'est que les deux sexes en usent également sans tabu ; tandis qu'en Mélanésie le kava est soumis à toutes sortes de rites et de mystères : les hommes seuls sont admis à le boire dans le "gamal" ou maison d'initiation.

Si le cocotier avait été introduit de l'est par les Polynésiens à la suite de leurs migrations, ils y auraient sûrement introduit aussi l'art de la fabrication de l'eau-de-vie. M. O. F. Cook, de Washington, a porté la guerre dans le camp même de l'ennemi. Dans le VII^{me} volume des *"Contribution from the national Her-*

barium to the Smithsonian institution”, paru en 1902, il combat avec succès la dernière théorie émise par de Candolle dans son *”Origine des plantes cultivées”*, où il prétendait que le cocotier était originaire de l’archipel malais. M. O. F. Cook démontre que ce savant avait été induit en erreur dans ses références aux livres écrits par les auteurs espagnols des 16^e et 17^e siècles sur l’Amérique et ses végétaux, et soutient que, quant à lui, il pouvait déclarer avec beaucoup plus de certitude que tous les autres palmiers du genre cocotier appartenaient à l’Amérique du Sud et non à l’Asie. En 1900 il revint sur le même sujet, et, dans ses soixante-dix pages de texte sur *”The history of the coconut palm in America”*, il prouve avec clarté que le cocotier existait dans différentes régions de l’Amérique méridionale et centrale avant la découverte de Colomb. Il insiste sur ce point que partout où le cocotier pousse il a été planté et soigné par des mains humaines, que son goût pour les terrains salés et sa répugnance de l’ombre et de tout voisinage végétal sont la cause pour laquelle il se développe à l’aise sur les côtes des îles du Pacifique et à plusieurs milliers de pieds au dessus du niveau de la mer dans les Andes de Colombie, et enfin que, partout où une noix de coco vient échouer, sur les côtes de l’Australie tropicale, par exemple, elle ne prend racine que si un agriculteur est là pour s’en occuper.

L’article de O. F. Cook est concluant contre la théorie de ceux qui prétendent que le cocotier est originaire de l’archipel malais et qu’il fut, de là, transporté en Amérique par des hommes de l’époque préhistorique; mais il ne l’est plus autant quand il rejette l’idée de Seeman qui donne au cocotier une origine polynésienne. Il reconnaît qu’il y avait d’autres plantes communes à la Polynésie et aux côtes asiatiques ainsi qu’à l’Amérique d’avant Colomb. Il cite, par exemple, la patate douce et la banane, et, en ce qui concerne cette dernière, il admet qu’elle n’est en tout cas pas originaire d’Amérique, ayant sans doute été introduite dans ce pays à travers le Pacifique. Mais il n’a pas vu la difficulté suivante : si le cocotier a été importé d’Amérique centrale et méridionale où il n’avait cependant qu’une importance secondaire pour ceux qui le cultivaient, comment se fait-il que les hommes d’alors aient négligé d’emporter avec eux, dans leurs migrations, une céréale qui était l’aliment par excellence de l’Amérique à l’époque préhistorique?

Le maïs, en effet, était un aliment de première valeur pour la vie des populations du Nouveau-Monde, tant pour les races cul-

tivées que pour la plupart des races autochtones, beaucoup plus important que la noix de coco qui, d'après Cook, n'avait qu'une valeur d'appoint. Comment les hommes d'alors, dans leurs migrations à travers le Pacifique, ont-ils pu laisser derrière eux l'essentiel et emporter ce qui n'était que secondaire, surtout quand cet essentiel était d'un transport et d'une propagation si facile ?

Et que dire de l'acromomia, ce congénère du cocotier, dont la sève fournit le vin de palme ? On pourrait demander pourquoi le procédé de la mastication appliqué à certaines plantes enivrantes, s'est-il imposé à leur choix, plutôt que celui plus simple et moins dangereux offert par le palmier à vin ?

La même question pourrait être posée aussi à propos des tubercules : pourquoi la patate douce fut-elle prise et la pomme de terre laissée ? La seule explication possible est que le cocotier fut introduit dans le Pacifique avant que le maïs ou la pomme de terre aient acquis la place si importante qu'elles eurent ensuite dans l'agriculture américaine et dans la nourriture des habitants. Ceci reporte la question d'une influence de l'Amérique sur la Polynésie au moins à plusieurs milliers d'années dans le passé ; car, à l'heure actuelle, le maïs n'existe plus à l'état sauvage en Amérique, et, à l'arrivée des Espagnols, la culture de cette céréale s'était généralisée sur toute la surface de ce continent. La chose n'est pas impossible. Un point tendrait encore à confirmer cette manière de voir sur la très lointaine antiquité des rapports entre les îles du Pacifique et la côte américaine aussi bien qu'asiatique : l'absence, dans ces îles, de toute arme ou de tout outil de métal. A supposer qu'une émigration se fût produite en Polynésie après le commencement de l'âge de fer, il est évident que les hommes d'alors n'eussent pas manqué d'emporter avec eux des articles en métal. Ce fait montre que tout rapport avec le continent avait cessé depuis des milliers d'années.

Le problème se pose de la manière suivante : comment les Polynésiens auraient-il été capables de franchir à une époque les deux mille milles qui séparent leurs îles les plus orientales de la côte d'Amérique, pour ensuite perdre cette faculté à une période plus récente de leur histoire, surtout quand on admet que leur navigation avait fait de grands progrès ? La seule explication possible est d'admettre que la Polynésie, à une période des plus lointaines, s'étendait plus à l'est et était plus rapprochée de la côte américaine qu'elle n'est actuellement. Et la découverte toute récente dans les stratifiés tertiaires de Nouvelle-Zélande d'une noix qui, bien que de petite dimension, a été reconnue par des

botanistes anglais compétents pour une véritable noix de cocô, milite en faveur de la même solution : à savoir que le cocotier a poussé de bonne heure dans le Pacifique et que, grâce à sa culture par les Polynésiens, il était devenu l'universelle providence de leurs îles.

Un point a été mis en lumière par les découvertes de Cook : il y a des indices évidents de migrations préhistoriques à travers le Pacifique, indices qui ne doivent pas être écartés avec légèreté comme pures spéculations. Et le nombre en est grand ; nous pouvons citer la propagation en Micronésie par la voie polynésienne du poncho ou manteau percé d'un trou pour le passage de la tête, désigné sous le nom de tiputa dans le groupe de la Société ; citons aussi la momification partielle ou dessiccation des cadavres et l'onction d'huile pratiquée sur les morts ; les procédés employés pour extraire l'arrow-root d'une plante rampante qui porte en Amérique le nom de maranta et en Polynésie celui de tacca ; l'emploi en Amérique aussi bien qu'en Polynésie du pachyrhisus ou yam-bean comme fertilisateur du sol ; le nom général de kumara, désignant la patate douce, employé en Polynésie comme à l'Equateur et dans l'Amérique centrale ; et enfin les pirogues d'un genre spécial communes au lac Titicaca et aux Morioris des îles Chatham.

Mais la chose la plus frappante est la ressemblance qui existe entre les monuments mégalithiques de la Polynésie et ceux de la côte américaine du Pacifique. Les statues de pierre géantes de l'île de Pâques et de Raivavae, de l'île Pitcairn et de Hiva-oo peuvent être comparées à celles que l'on trouve à Tiahuanaco, au sud du lac Titicaca et à celles de la vallée de Huarez au Pérou, sinon à celles de l'Amérique centrale. Il en est de même de la pyramide tronquée s'élevant sur une assise en forme de terrasse, ce produit par excellence de l'architecture mégalithique. Nous la retrouvons en Polynésie comme en Amérique.

Les raisons qui militent en faveur de la probabilité d'une influence polynésienne qui se serait imposée aux autres peuples sont les suivantes : la côte américaine du Pacifique, surtout celle de l'Amérique du sud, n'est pas d'un caractère à encourager ou à développer la navigation sur l'Océan, elle n'est pas la patrie d'une race de marins ; ses eaux ne sont pas assez protégées pour pouvoir pousser la jeunesse à une existence maritime. D'où absence complète de bâtiments capables d'affronter les tempêtes du plus sauvage des océans. Les Péruviens faisaient à l'occasion des expéditions le long de la côte et possédaient

une tradition d'îles lointaines ; mais leur balsa était plutôt un radeau spécialement construit pour franchir les brisants que pour tenter de longs voyages sur des mers démontées.

Les Polynésiens, au contraire, ont toujours été des marins consommés, s'aventurant à des milliers de kilomètres sur des mers inconnues, sans compas, ni cartes. Ils inventèrent la pirogue double qui, j'imagine, a donné naissance à la pirogue à balancier, si nous remarquons que le balancier affecte généralement la forme d'une pirogue plus petite. Jusqu'à l'arrivée des premiers Européens, il y avait encore quelques pirogues de guerre de grandes dimensions, tout aussi grandes que beaucoup des navires sur lesquels les grands navigateurs firent le tour du monde. Et pourtant, alors, l'âge d'or des migrations polynésiennes était passé depuis longtemps, longue période qui s'étend depuis l'époque semi-légitimaire de Whiro jusqu'à la grande migration qui amena les Maoris en Nouvelle-Zélande, au 14^e siècle de notre ère. Les plus grandes pirogues étaient munies de quilles et avaient un profond tirant d'eau.

Sur la côte septentrionale du Pérou, près de Truxillo, gisent les ruines d'une grande cité disparue, s'étendant sur une superficie de 15 milles sur 6, connue sous le nom de grand Chimu ; et, dominant ces ruines, se dressent comme autant de gardiens de la ville défunte, trois grands camps de forme carrée, entourés d'une double rangée de hautes murailles dans l'enceinte desquelles se distinguent encore les fondations d'un nombre considérable de dortoirs manifestement construits pour recevoir des troupes organisées. A ces murs venaient aboutir des quais qui se prolongeaient à environ un mille au delà de la côte, au bout de chacun desquels s'étendait une jetée où avait été ménagée une ouverture qui devait certainement avoir été pratiquée là pour permettre le passage d'une flotte de pirogues de guerre à quilles profondes et non pas évidemment pour la balsa des indigènes du pays qui, comme nous l'avons vu, était plutôt un radeau auquel on pouvait facilement faire franchir la ligne des brisants. Les guerriers qui gouvernaient la ville du haut de ces camps fortifiés avaient franchi le Pacifique sur ces pirogues à quille.

Plus au nord de cet amoncellement de ruines vivaient des peuplades qui avaient gardé le souvenir de guerriers venus du large et qui avaient fondé des dynasties. A Guayaquil, ces étrangers étaient des hommes de grande taille, à peine vêtus, vivant du produit de la pêche et qui avaient creusé de grandes fosses

dans le voisinage. Cette description semble s'appliquer avec certitude aux Polynésiens et à leur ceinture appelée maro ainsi qu'aux puits profonds creusés par les Marquisiens et autres indigènes polynésiens pour la conservation de leur poi. Les envahisseurs de Lambayeque étaient conduits par un chef qui avait parmi sa suite un sonneur de conque marine, un échanson, un artiste en coiffure de plumes et un homme expert à fabriquer la mixture dont il s'enduisait le corps. Ce sont là des détails tout à fait polynésiens. Et en voici un particulièrement probant : ils avaient avec eux une idole de jade pour laquelle ils avaient construit un autel. Nous savons que les Maoris étaient grands amateurs de jade et c'est pour s'en procurer que, selon la tradition, ils gagnèrent la Nouvelle-Zélande. Ce n'est pas pour rien que les illustrations des antiquités péruviennes de Rivero et de Tshudi présentent l'image d'une arme de pierre qui est l'exacte réplique du mere ou patupatu des Maoris, découverte dans un tombeau de l'Equateur au début du siècle dernier. Si ce casse-tête ne venait pas directement de Nouvelle-Zélande, avec le pomeau cannelé qui en terminait le manche et le trou percé au travers pour le passage de la cordelette qui s'enroulait autour du poignet, il était, en tout cas une imitation fidèle d'une arme semblable provenant de cette île.

Une chose est certaine, c'est que les preuves de relations évidentes ayant existé entre la Polynésie et la côte d'Amérique ont une origine polynésienne plutôt qu'américaine. Si, au contraire, on admet un peuplement de la Polynésie par des Américains, ceux-ci auraient certainement introduit avec eux l'art de la poterie dont des spécimens certains et nombreux ont été découverts dans les anciens tombeaux de la côte américaine, tandis qu'ils manquent complètement en Polynésie. Ils auraient probablement aussi emporté avec eux le fuseau et le métier à tisser, et peut-être auraient-ils introduit aussi l'usage de l'or, de l'argent et du bronze, qui est une des caractéristiques les plus frappantes de la civilisation péruvienne. Il est plus raisonnable de supposer que tout ce qui a pu venir de la côte d'Amérique en Polynésie y a été introduit par les Polynésiens eux-mêmes au retour d'expéditions sur ces côtes lointaines.

L'hypothèse qui expliquerait le mieux toutes les anomalies et les problèmes de la civilisation et de l'histoire de la race polynésienne, de même que les questions qui se posent au sujet de ses rapports avec la côte américaine, peut être ainsi formulée : à un certain moment tous les représentants de la race polynésienne

étaient concentrés sur une grande île ou bien dans un archipel situé dans la partie orientale de la Polynésie, voisin de la côte d'Amérique, et pouvant ainsi atteindre facilement cette dernière, et, avec autant de facilité aussi, en repartir dans la direction de l'ouest et du nord, grâce aux alizés propices. Ils vivaient sous un gouvernement parfaitement organisé, ce qui nécessitait des communications régulières et fréquentes entre les diverses îles et leurs habitants. Cette hypothèse, et cette hypothèse seule, peut expliquer les liens étroits de parenté linguistique qui unissent des dialectes séparés à l'heure actuelle par des distances de plusieurs milliers de kilomètres. A mesure que la terre mère originelle des Polynésiens s'abîmait lentement dans les flots de l'Océan, on voyait en même temps se restreindre les moyens d'existence. Les hommes se voyaient contraints aux expéditions maritimes. Ils partaient à la recherche d'îles nouvelles où s'établir. Alors commença la grande période de Whiro. Sur la foi des renseignements rapportés par les voyageurs, de nouvelles expéditions partaient les unes après les autres pour les terres inconnues, emportant avec elles leurs dieux, leurs traditions et leurs plantes cultivées. Les récits relatifs à cette lointaine disparition de leur première patrie sont confirmés par les histoires de déluges qui abondent dans les traditions des Polynésiens, ainsi que par les pratiques abortives et les infanticides provoqués par les menaces de famine. Ces coutumes étaient générales en Polynésie et s'étendaient même à des îles qui fournissaient en abondance toutes choses nécessaires à la vie, y compris même un certain luxe. Ce luxe, en rendant l'aristocratie stérile, donna naissance à une nouvelle coutume, contrepied de l'autre : l'adoption.

Cette contrainte, imposée à la vie parce que la terre était devenue trop petite, pourrait aussi expliquer la distribution sporadique du cannibalisme en Polynésie. Les premiers émigrants, les plus heureux aussi, durent s'embarquer pour les terres nouvelles à un moment où la famine, encore relative, ne forçait pas l'homme à rechercher la chair de son semblable. Elle expliquerait encore la longue durée de l'ère des migrations. Il semble bien que la dernière grande migration fut celle qu'accomplirent, au 14^e siècle, les six pirogues qui abordèrent en Nouvelle-Zélande.

Toutefois, dans le journal qu'il rédigea de sa croisière dans l'Océan Pacifique en 1815, Porter note les récits de grandes expéditions vers d'autres îles qui lui furent faits par les Marquisiens d'alors. L'habitude des voyages sur l'Océan, quoique moins active, n'en existait pas moins à cette époque parmi les Polyné-

siens. Aussi tard que 1837, Colenso conte le départ d'une pirogue toute équipée, contenant des guerriers, des femmes et des enfants, à destination de Hawaiki, île maintenant légendaire. La pirogue ne revint jamais. Hawaiki est devenue la terre hospitalière aux âmes des morts, et, dans beaucoup d'îles, les âmes, pour y arriver, doivent s'élancer dans les flots. La patrie originelle en disparaissant aux abîmes est devenue le refuge sous-marin des trépassés.

La nécessité de fuir une patrie en voie de disparition est la seule raison qui puisse expliquer la hardiesse des migrations polynésiennes. Avant l'invention de la boussole, les Polynésiens ont été les seuls grands marins de haute mer ; tous les autres ne furent que de simples caboteurs. Et ceci contribuera à expliquer les rapports qui existèrent entre la Polynésie et les côtes de l'Amérique du Sud baignées par le Pacifique.

Il est raisonnable de penser que beaucoup de ces expéditions en vue de terres nouvelles à découvrir ont dû faire route à l'est au delà des plus lointaines limites de leur point de départ, surtout si elles étaient parties de l'île de Pâques ou de Rapa, des îles Australes ou de Nouvelle-Zélande. Recueillies par les alizés de l'ouest à mesure qu'elles descendaient plus au sud, elles ont été poussées sur la côte d'Amérique qu'elles devaient atteindre immanquablement, et, une fois cette côte atteinte, les courants et les vents réguliers du sud les auront facilement entraînées vers les côtes septentrionales du Pérou ou de l'Equateur. Et nous ne serons plus étonnés de trouver là les traditions et les traces de l'arrivée d'expéditions qui avaient traversé l'Océan !

Professeur MACMILLAN BROWN.

NAPUKA ET SES HABITANTS

L'île Napuka, ou Désappointement, située par 14° 9' 30" de latitude sud et 141° 17' 50" de longitude ouest, à environ 520 milles de Papeete, constitue avec l'îlot Tepoto le groupe le plus nord des Tuamotu et le plus rapproché de l'Archipel Marquisien dont elle n'est séparée que par 290 milles (jusqu'à Atuona, île Hiva-Oa).

Elle se présente sous la forme d'une ceinture d'îlots reliés par des seuils coralliens irréguliers, couverts par les lames et coupés

de plusieurs échancrures donnant accès dans le lagon intérieur.

Lors de sa découverte en 1765 par Byron, elle portait le nom de "Tepukamaruia" et comprenait quatre districts principaux appelés : 1^o Gati Maro, 2^o Gati Haumata, 3^o Gati Pahaa, et 4^o Gati Mahaga.

Population. — Une très ancienne légende que les vieillards de Napuka aiment à rappeler raconte que le premier habitant de leur île était un homme d'origine inconnue, nommé Taneharuaririki, qui eut un fils : Tiaikaroka.

Mais une autre version aussi accréditée fait remonter la naissance des premiers êtres humains de Napuka aux trois esprits : Tehurukanariki, Tehuruponoariki et Tehurupaeariki, venus de Havaiki, région idéale, berceau du monde maori suivant de nombreuses traditions polynésiennes relevées par les historiens.

Plus tard, dit encore la légende, quatre voyageurs venus de pays ignorés dans un bateau étrange le "Katau Kihiva", construit à Nukutavake (Nuu pia ki Nukutavake) puis baptisé à Napuka, près du puits de Tavake (i te komo i Tavake) visitèrent l'île. C'étaient Mahinui, Tutavake, Kiore et Tehui (ou Kararo) qui ne prolongèrent pas leur séjour et ne revinrent plus.

Le plus célèbre d'entre eux, Mahinui Tetauira, fils de Tefau o Tera (Tu Nui) et de Teuru o te Noe, venait, suppose-t-on, de Havaiki, et l'histoire de ces voyageurs est curieuse à rapprocher de celle des trois esprits originaires de ce lieu mystérieux.

Les anciens habitants conservent encore le souvenir légendaire d'un autre Mahinui Tutini dont l'existence serait plus proche de notre époque, et des fameux guerriers athlètes (aito) Kopiki, Korere, et surtout du terrible Kahurare qui, à lui seul, extermina l'équipage d'un bateau marquisien (pahi no Nuhiva mai).

Enfin, leur mémoire permet de suivre pendant environ deux cents ans la lignée royale qui part de Tutefa et continue par Mapuhia, Maru, Fakaipoa, Maruake, Mapuhi (Tuakana), Piriario (Teina), Tearikifautagata (Te Tohu), pour finir à Taku.

Quant à l'origine réelle de cette peuplade, elle n'a pas encore pu être déterminée exactement. Le type de Napuka ne diffère en rien de celui des indigènes des Tuamotu, caractérisé par un teint olivâtre, un peu brûlé, dû en partie, chez ce peuple de pêcheurs et de plongeurs, à la vie en plein air et à l'action des brûlants rayons solaires des tropiques.

La population actuelle de Napuka, qui comprend 118 âmes, aurait eu autrefois, suivant une version ancienne d'ailleurs com-

mune à bien d'autres îles, une densité assez élevée ; cependant aucun fait, aucune preuve ne permet de contrôler cette assertion soutenue par les plus vieux habitants. Il s'agit peut-être, en la circonstance, d'une manifestation d'orgueil de la race océanienne, qui, peu flattée du nombre restreint des éléments qui la composent, grossit démesurément les événements du passé pour se porter héritière d'une gloire et d'une puissance peu probables.

Il est possible, il est vrai, que des cyclones ou des raz de marée aient submergé et ravagé cette île basse ; en tous cas, si ces événements se sont produits, ils sont si éloignés de notre époque que le souvenir de cataclysmes pourtant si impressionnants n'a même pas été transmis et conservé dans la mémoire des anciens du pays.

Caractère de la population. — L'indolence et l'insouciance dominant entièrement le caractère de cette population. En particulier chez les hommes, la négation de tout effort est de règle absolue ; leur temps se passe à flâner, à causer sur un ton si flou que leurs paroles sont à peine perceptibles, à sommeiller, à dormir et à recevoir la nourriture, toujours la même, que les femmes préparent en faisant cuire des coquillages (bénitiers) qu'elles vont elles-mêmes ramasser sur les récifs ou les pâtés de coraux. Quelques noix de coco complètent ce repas de composition invariable pendant tout le cours de l'année.

Et cependant cette apathie générale n'est point la conséquence d'une dégénérescence physique de la race. L'exemple suivant en donne la preuve : il y a quelques années, la femme aujourd'hui décédée du Chef actuel se rendit comme d'habitude à la pêche au bénitier ; son panier rempli de tridacnes, elle remonta dans sa pirogue où elle donna naissance à un bébé. Seule, à ce moment, elle fit la toilette du nouveau-né, se baigna et reprenant ensuite la pagaie rentra tranquillement au village sans aucune conséquence fâcheuse pour elle-même ou pour l'enfant.

Cette impression déplorable causée par la nonchalance des habitants ne m'est point personnelle et je pense même être au-dessous de la vérité en déclarant que les gens de Napuka sont les plus paresseux du monde.

Le Rd P. Germain Fierens qui eut l'occasion de vivre parmi eux en 1877 s'exprime bien plus durement sur leur compte. Il raconte en effet :

« Voilà dix longs mois que j'interroge l'horizon, et rien ne
« se présente à mes regards, sinon les oiseaux de mer auxquels

« je suis tenté de demander s'ils n'ont pas aperçu quelque voile
« dans le lointain. Le plus triste, c'est que nos vivres sont épuisés
« et que l'île où je suis est la plus sauvage des Tuamotu. Il y a
« fort peu de cocotiers en rapport, une dizaine seulement. Toute
« la nourriture consiste en bénitiers (pahua) et en fruits de pan-
« danus, mais cet arbre ne donnant presque plus rien à cette
« époque, il ne nous reste plus que le vulgaire mollusque et le
« poisson qu'on attrape ou qu'on n'attrape pas. J'ai vu des en-
« fants ramasser à terre des arêtes de poisson, les sucer longue-
« ment, puis les écraser entre deux pierres et les manger ainsi
« avec des fruits de pandanus. »

Le Rd P. Germain aurait été plus d'une fois réduit à cette même extrémité s'il n'avait eu soin de se munir d'une provision de légumes secs qui le dispensait d'aller mendier sa nourriture à ces sauvages égoïstes et grossiers.

« Il est vrai, ajoute-t-il pour les excuser, que souvent ils n'ont
« pas eux-mêmes de quoi manger. Si leur pêche n'est pas abon-
« dante, ils se serrent le ventre et vont se coucher.

« Les indigènes de Napuka sont certainement les plus stupides
« et les plus sauvages des habitants des Tuamotu. Ils vivent à
« peu près comme des animaux dans les bois, sans cases pour
« les abriter, couchant sur la terre nue, qu'il pleuve ou qu'il fasse
« beau temps, et presque sans habits. C'est un peuple enfant dont
« il faut commencer l'éducation par les premiers et les plus
« simples éléments. Ils n'ont aucune idée des arts les plus utiles
« et les plus nécessaires au moindre bien-être matériel. »

A ce manque total d'énergie, il faut encore ajouter l'entêtement irraisonné de ces indigènes qui même devant la claire démonstration de leurs erreurs gardent, sans y vouloir rien changer, leur opinion première.

Pauvreté des habitants. — Préoccupés seulement de trouver chaque jour la misérable nourriture qui sert à leur alimentation, refusant tout travail, les habitants de Napuka vivent dans un état de pauvreté absolu. Leur costume est aussi réduit que possible et consiste le plus souvent en un sachet d'étoffe pris sur les quelques mètres de tissus apportés par les missionnaires dans leur tournée annuelle et dans lequel ils cachent leur sexe.

Religion. — A part quelques variantes peu importantes, la religion suivie par les gens de Napuka avant l'introduction du christianisme était la même que celle adoptée dans toute la Poly-

nésie. Elle avait pour base les sacrifices offerts aux divinités dans des lieux consacrés appelés « marae ».

Il en existait deux à Napuka :

1° O Tanariki, à Tematatoa ; 2° O Ragihoa, au village même, et un troisième dans l'îlot Tepoto, connu sous le nom de OHavana.

Chacun d'eux, à l'image de ceux qui ont été visités, comprenait une assise considérable de grosses pierres plates sur laquelle s'élevait une sorte d'autel où était déposée une série de boîtes assez finement ouvragées (Fare tini atua) contenant des touffes de cheveux, blancs pour la plupart (Uruuru Tagata) provenant de personnes décédées honorées d'un culte tout particulier. Il en existait douze au marae Ragihoa.

A vrai dire, ces reliques constituaient le fond même de la religion et représentaient " la grande divinité " invoquée dans nos îles il y a cinquante ans à peine.

A côté de ces sortes de reliquaires, étaient placées les lances en bois de cocotier (Okaoka ou Komore niu) appartenant aux vieillards formant la classe sacerdotale.

Les jours de grande fête religieuse et principalement à l'époque du sacrifice ou de l'offrande des premières tortues capturées de l'année, ces vieillards se rendaient en grande pompe au « marae », prenaient leurs lances et se groupaient en demi-cercle, chacun adossé à sa longue pierre spéciale (te pofatu) au pied de laquelle se trouvait le " Te Nohoga ", tabouret lisse et brillant taillé d'une seule pièce dans le tronc de l'arbre appelé " Tou ". Gravement appuyés sur leurs lances, ils suivaient la longue cérémonie rituelle.

Les tortues offertes en holocauste étaient portées au « marae » décoré extérieurement, le long de l'enceinte réservée, de guirlandes en feuilles de cocotier habilement tressées, appelées Tekaki par les anciens.

Puis, avant le sacrifice, un des deux Tokiofa, amulettes de grande importance faite de deux bâtonnets décorés et ornés de tresses en feuilles de cocotier, était posé sur la victime ainsi sanctifiée, puis ramené à sa place primitive tandis que les chants, les gestes et les prières rythmés accompagnaient ces préliminaires.

Ensuite, l'exécuteur désigné, assisté du " Paragui ", homme chargé de la partie rituelle ou lithurgique de la cérémonie, tranchait la gorge de la tortue déposée enfin dans un four canaque préparé à l'avance. Et pendant les longues heures de sa cuisson les chants et les prières ne cessaient point.

Lorsque la bête était retirée du four, on apportait à nouveau le "Tokiofa", puis le partage commençait. Sur des feuilles de « gatae » choisies et préparées pour la circonstance, chacun recevait sa part, à l'exclusion cependant des femmes tenues à l'écart de ces fêtes et qui n'avaient point le droit de manger de la tortue.

Sol. — La nature du sol exclut à peu près toute culture régulière. Le contour de l'île n'offre qu'une forêt exubérante de brousse où les essences polynésiennes dominent. Le pandanus, le gatae et le cocotier constituent, comme dans les autres îles Tuamotu, la principale végétation.

Ce sol, j'en suis persuadé, doit fort probablement contenir une assez forte couche de phosphates et de guano qui explique cette fertilité. Spécialement les noix de cocos de cette île sont délicieuses à boire et supérieures en parfum à celles des autres régions.

Si la population au lieu de se livrer à la paresse voulait se donner la peine de débrousser et de planter ensuite le terrain en cocotiers qui, chose digne de remarque, poussent ici avec une rapidité extraordinaire, quelle source de revenus abondants elle se procurerait pour l'avenir !

Il est justement intéressant de noter que Napuka se trouve située sur la route directe suivie par les goëlettes effectuant les voyages entre Tahiti et les Marquises et que les produits de l'île trouveraient un débouché certain si les habitants voulaient se donner le plus petit effort pour la mise en valeur de leurs terres.

Propriété foncière. — Trop éloignés et presque sans relation avec le chef-lieu pour recevoir à temps les instructions édictées par le décret organisant la propriété foncière, les habitants de Napuka et de Tepoto, comme ceux de Fangatau et du groupe est des Tuamotu, n'ont matériellement pas pu présenter leurs revendications dans les délais voulus.

Il en résulte que, malgré un essai de partage tenté il y a quelques années, l'indivision absolue, si néfaste aux intérêts économiques, persiste sans modification. On est donc en droit de se demander si la désignation nette et précise des limites de chacune des propriétés et des possesseurs n'entraînerait pas ces derniers à essayer la mise en culture des terres leur appartenant dont les produits leur reviendraient sans contestation.

Par la suite, l'obligation de débrousser et de planter pourrait

être envisagée, car il paraît difficilement admissible de tolérer plus longtemps l'apathie actuelle des habitants.

Histoire du premier cocotier introduit à Napuka.

A en croire une vieille légende universellement répandue dans cet archipel, le premier cocotier des Tuamotu ne serait autre que la tête germée de Tuna.

C'était un être moitié homme moitié poisson que l'illustre Maui aurait tué et dont il aurait détaché le chef du corps. De concert avec Hina sa femme, il l'ensevelit en terre. Cette tête de Tuna aurait par extraordinaire germé et serait ainsi devenue le premier cocotier.

Voici le texte de la légende en vieux tuamotu de nos îles :

Première scène.

Na Tuna : Ko ai koe ?	Tuna : Qui es-tu ?
Na Maui : Ko au ko Maui ?	Maui : Je suis Maui.
Na Tuna : Na hea mai koe ?	Tuna : D'où viens-tu ?
Na Maui : Na ko na mai koki.	Maui : J'arrive de là-bas.
Na Tuna : Ahipa koe, na konei atu, tiaki ana koe, moehio ana koekite koapiapi a Tuna.	Tuna : Regarde dans cette direction là, attends et saute, entre dans la bouche de Tuna.
Na Maui : Ahiri ka amama,	Maui : Ouvre donc.
Ua tomo Maui i roto ia Tuna e ua topitopi, tira mea. I muri mai ua puroro o Maui ki vaho.	Maui sauta dans Tuna et il commença à scier à longs traits et avec force répétition (avec une dent de requin). A la longue Maui réapparut dehors.

Deuxième scène.

Ua poro a Tuna,	Tuna insiste,
Na Tuna : Ahiri ko ai koe ?	Tuna : Qui donc es-tu ?
Na Maui : Ko au ko Maui,	Maui : C'est moi Maui.
Na Tuna : A hipa koe na konei atu, tiaki ana koe moehio ana koe ki te koapiapi a Tuna.	Tuna : Regarde dans cette direction et attends un peu et saute dans la bouche (gueule) de Tuna.
Na Maui : Ahiri ka amama,	Maui : Si tu ouvrais.
Uu tomo faahou o Maui i roto ia Tuna. Te kahu mea, te kahu,	Maui entra de nouveau dans Tuna, il scia, il scia, tant qu'à la fin,
Ua puroro Maui ki vaho.	Maui en ressortit.

Troisième scène.

(Mêmes interrogations, mêmes réponses.)

I te toru raa no te temohaga o te higahiga ia no Tuna.	Ce ne fut qu'à la troisième péné- tration de Maui que mourut Tuna.
Ua poro o Maui.	Maui appela, cria,
E Tuna e Tuna e,	Tuna, Tuna,
Na koe e reko mai e tiaki ana vau. I te kopiapi a Tuna e moe hio ana.	C'est toi-même qui m'as invité à attendre et à entrer dans ta bouche.
E tokohiaga e Maui e ua ma- herehere e ua tarai i te pepe- nu e ua poi hia i te fenua. I te fenua ra ua poro atu ona i tona vahine ia Hina : Ua higa hia o Tuna teie tona pepenu.	Avec sa hache (herminette) Maui scia, coupa et détacha la tête de Tuna et la porta à terre. Arrivé chez lui, il ap- pela Hina, sa femme, en lui criant : « Tuna est mort, voici sa tête ».
Ua haere mai o Hina e ua hipa e ua rave haere raua i te gutu e ua poi raua e ua tanu.	Hina se précipita pour voir. Ils prirent l'un et l'autre une mâchoire, l'emportèrent et l'ensevelirent.
Tanu atu, tupu atu, ta Maui oia toa ta Hina.	Une fois ensevelie, elle germa et poussa aussi bien que celle de Hina.

Application des détails du cocotier à Tuna.

Le tronc du cocotier représente le corps de Tuna.

(Te tumu bakari, o te tino ia no Tuna).

Turei : le stipe. — Le corps de Tuna.

Tiau : les feuilles ou palmes. — Chevelure de Tuna.

Roherohe : spathe.

Pororiki, Puriri, Rehi, E rie : fleurs du cocotier.

Temotu, Tariga, Ua Pakari.

Une autre légende raconte que la première noix de coco fut, comme à Reao, apportée par les flots qui la poussèrent sur le ri-
vage de Napuka; elle venait de la direction des Marquises.

Une femme, dont le nom n'a pas été retenu, trouva ce fruit et
après l'avoir examiné avec curiosité le laissa retomber à terre,
mais trois semaines après, le germe s'étant montré, elle recueillit
la noix dont elle ignorait la valeur et la planta, ce fut l'origine
du premier cocotier.

Il est plus vraisemblable de supposer que cet arbre fut introduit par Mahinui Tutini, l'un des quatre voyageurs qui les premiers visitèrent l'île et venaient de l'ouest, dit la tradition, c'est-à-dire de la direction de Tahiti. Le bateau qui les transportait s'appelait "Hoopu" et la fille de Mahinui nommée O Nuhia se trouvait à son bord.

Une version différente prétend que cette O Nuhia était Marquissienne et non fille de Mahinui, et qu'elle se maria à Napuka au nommé Te Tira (le mâle). C'est à elle, paraît-il, que l'on doit l'introduction dans l'île du premier plant de "Pokea", espèce de pourpier, et du "Tau" qui fut dénommé Pikipiki dans le pays. Le premier de ces arbres dont les graines donnèrent naissance à tous les autres existant actuellement, fut abattu récemment pour alimenter un four à chaux.

Faune. — Les seuls animaux domestiques sont représentés par une belle race de poules originaire des Marquises. C'est le nommé Laurent Vaipouri qui, à son retour de cet archipel, l'a introduite à Napuka où elle s'est multipliée à l'infini. Les rares goëlettes de passage en font ample provision, à bon marché. Le chien, considéré comme animal comestible, n'est connu dans l'île que depuis peu longtemps.

Etude du dialecte particulier à Napuka. — Bien qu'au fond la langue en usage dans nos possessions océaniques soit une et même partout, elle offre d'île à île certaines variantes parfois si nombreuses, qu'elle paraît constituer des dialectes différents. C'est ainsi, par exemple, qu'une conversation tenue par des indigènes de Napuka ou de Reao reste parfois incompréhensible aux autres indigènes des Tuamotu.

A mon avis, l'origine de ces variantes doit provenir de la diversité des points de départ d'émigration de ces peuplades. Le fait d'ailleurs pourrait se vérifier en procédant à une étude comparative du langage Tuamotu dans toutes ses formes diverses, et du Maori de Nouvelle-Zélande dans ses déformations de même ordre.

Et, comme une analogie certaine relie ces deux langues, il n'est pas impossible d'en déduire que le polynésien de Nouvelle-Zélande est en réalité la langue mère du polynésien Tuamotu et que les différents dialectes relevés dans cet archipel correspondent à ceux qui doivent encore subsister en Nouvelle-Zélande.

A l'appui de cette thèse, je noterai la remarque suivante : sur les quatre-vingts îles Tuamotu on retrouve presque généralement dans chacune d'entre elles des noms de terres absolument iden-

tiques à ceux qui désignent, en Nouvelle-Zélande (appelée Ika a Maui : poisson de Maui), les grandes divisions territoriales.

Il est bien regrettable que les travaux du Rd P. Germain qui résida plusieurs années à Napuka aient été détruits par le cyclone dernier ou perdus. Ces documents renfermaient, en effet, de précieuses notes sur l'origine, l'histoire, les traditions et croyances, les us et coutumes des gens de Napuka, renseignements recueillis par l'auteur en interrogeant longuement les plus anciens du pays.

Ilot de Tepoto. — A une dizaine de milles au large de Napuka et dans la direction du soleil couchant on aperçoit, par temps clair et mer calme, un joli bouquet d'arbres. C'est la silhouette de la petite île Tepoto, anciennement connue sous le nom de Tepukamarumaru. Elle se présente sous la forme d'un ovale irrégulier portant une déclivité prononcée dans son centre, lui donnant l'aspect d'un ancien cratère presque entièrement comblé.

De la côte surélevée de 3 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, le terrain descend en pente douce vers le centre de l'île transformé en un véritable réservoir naturel dont le fond, constitué par des roches imperméables, permet l'accumulation des eaux de pluie rarement asséchées par évaporation.

Une brousse exubérante, indice d'une fertilité remarquable du sol, couvre toute l'île d'une végétation puissante qui trouve une nourriture abondante dans la couche épaisse et fort riche d'humus répandue sur toute la surface.

Certes, la majeure partie des cultures tropicales y donnerait de magnifiques résultats, et en particulier le cocotier, le bananier et l'oranger fourniraient des fruits en abondance. Fâcheusement, la population, composée de quarante-six habitants, originaires de Napuka, n'a guère le souci de mettre cette île en valeur. A vrai dire, un tiers des terrains comporte des plantations, mais leur établissement aussi peu rationnel que possible et le resserrement regrettable des plants diminuent le rendement dans des proportions élevées.

Assez récemment, le giraumon, sorte de courge très appréciée aux Antilles, a été introduite à Tepoto et sa récolte abondante permet aux indigènes d'apporter une amélioration appréciable à leur alimentation traditionnelle.

Progrès et état actuel de Napuka et de Tepoto. — La note évidemment pessimiste qui se dégage de cette étude ne doit

cependant pas conduire à une conclusion définitive sur l'avenir de ce groupe resté soumis à l'influence désastreuse d'un isolement presque absolu.

Tout au contraire, il m'a été permis de constater que les indigènes de Napuka et de Tepoto étaient loin d'être inintelligents et qu'ils avaient fait état en partie des conseils qui leur étaient prodigués.

Déjà la noire misère qui menaçait ces îles est écartée grâce aux premières plantations de cocotiers. Aussi est-il permis de supposer que l'extension de cette culture, si elle est encouragée, dirigée, protégée et, faut-il l'avouer, un peu imposée, conduira à une production suffisamment intéressante pour attirer les acheteurs et créer ainsi des relations suivies avec l'extérieur.

Je n'ose affirmer que ce mouvement commercial entraînera nécessairement le bonheur de ces indigènes, mais il leur procurera une aisance matérielle qui actuellement leur fait entièrement défaut.

P. HERVÉ AUDRAN.

CONSIDÉRATIONS

sur l'emploi des sels de quinine dans le traitement de la lymphangite endémique des pays chauds.

Au nombre des problèmes d'ordre médico-social qui s'imposent à l'attention de chacun en Océanie française, on doit incontestablement compter celui de la lymphangite endémique, avec ses modalités complexes et son aboutissant extrême : l'éléphantiasis ; ou, pour parler le langage de nos indigènes, le problème du « mariri » et du « feefee ».

Moins dangereuse peut-être que la tuberculose dont les atteintes se font sournoisement de jour en jour plus fréquentes et plus graves dans nos Etablissements ; moins impressionnante que la lèpre dont les traditions bibliques, les souvenirs médiévaux et les impressions actuelles font, selon le dicton de notre fabuliste,

« Un mal qui répand la terreur,

« Mal que le ciel dans sa fureur

« Inventa pour punir les crimes de la terre »,

et dont les ravages se maintiennent depuis de longues années à Tahiti dans les limites approximatives de 150 cas, la lymphan-

gite endémique frappe dans nos possessions françaises de l'archipel de la Société des centaines d'indigènes, de métis et de blancs. Si le tahitien a des terres frappées d'interdit, de "*tabu*", pour cause de lèpre, combien plus nombreuses pour les agriculteurs les propriétés mises en suspicion pour cause de « *feefee* ».

Nous avouerons, il est vrai, que la lymphangite et ses complications ont, à l'encontre de la lèpre, une sorte de droit de cité dans nos contrées océaniques. Il est admis que l'on a le droit de promener sous un « *pareu* » des tumeurs de 15 à 20 kilogrammes, que l'on a le droit de traîner par les rues ce que l'on a dénommé les « 75 tahitiens » (jambes atteignant des périmètres de 60, 70, 80 centimètres, voire même davantage).

Peu importe d'ailleurs ! mais à notre sens si la lèpre est un épouvantail pour la population, elle est loin d'être un danger, une nuisance sociale comme l'éléphantiasis qui annihile l'effort de nos meilleures volontés indigènes et décourage l'initiative de nos colons.

En soumettant aujourd'hui nos observations à l'appréciation de chacun, il n'est point dans nos intentions de faire œuvre doctrinale. Nous ne discuterons point les causes déterminantes ou prédisposantes de la lymphangite endémique ; nous n'essaierons pas de départager les partisans de la filariose, de la streptococcie, voire même de la diplococcie, dans la question de l'éléphantiasis. Filaires, streptocoques et diplocoques sont monnaie courante à Tahiti. Nous nous placerons au seul point de vue thérapeutique, au seul point de vue du traitement préventif et curatif des crises lymphangitiques, celui qui doit importer le plus au point de vue médico-social, puisque, de l'aveu de tous les auteurs et quel que soit l'élément causal incriminé, la lymphangite aiguë ou larvée est à l'origine des autres manifestations lymphatexiques : abcès et tumeurs lymphatiques, lymphorrhagies, éléphantiasis, où l'on accède plus ou moins rapidement par crises périodiques.

Or, si vous considérez la crise de lymphangite endémique, elle évoluera le plus souvent de la façon suivante : une traînée de cordons rouges, douloureux, se dessinera sous la peau ; les ganglions correspondants se tuméfieront, et les accidents généraux se dérouleront à la façon d'un accès de paludisme franc : fièvre, stade de frisson, stade de chaleur, stade de sueur. Le cycle fébrile est habituellement de trois jours ; et que l'on me pardonne une petite incursion dans la médecine indigène à ce sujet. Les remèdes tahitiens sont nombreux dans le « *mariri* » et tous

réussissent à raison même du cycle fébrile et douloureux. Le premier jour le malade ne s'émeut guère ; mais, devant la persistance de la fièvre et des phénomènes locaux, il fait appel le second jour aux ressources de la pharmacopée indigène, dont l'application est assurée ou peu s'en faut du succès au troisième jour de la crise, les accidents aigus s'atténuant et disparaissant d'eux-mêmes.

En dehors de cette crise classique, il convient de signaler les crises suraiguës, rapidement mortelles, mais fort heureusement très rares, et les crises larvées que seules décèlent quelques démangeaisons et de l'endolorissement au niveau d'une région légèrement infiltrée, avec accompagnement d'état général à peine défectueux, simplement subfébrile ou même totalement apyrétique.

Nous avons dit que l'évolution de l'accès lymphangitique revêtait les allures de l'accès paludéen franc dont nous avons personnellement souffert à Madagascar. Mais l'analogie ne s'arrête pas là ; si le paludisme a ses saisons, la lymphangite endémique a les siennes ; si le paludisme a ses reprises plus ou moins fréquentes, la lymphangite ne se fait point faute d'évoluer par poussées successives, et nous l'avons vue réapparaître chez quelques individus à intervalles très rapprochés. Elle est alors une sujétion pour le malade ; et pour peu que les ressources du colon européen le lui permettent, il ne parle rien moins que de tout abandonner et de s'en aller demander aux pays froids la guérison qu'ils accordent également aux impaludés.

Ce sont toutes ces coïncidences, toutes ces ressemblances cliniques, qui retinrent un jour notre attention à l'endroit d'un malade au cycle morbide hebdomadaire. Devant notre impossibilité à juguler la reprise des accès par le traitement ferrugineux, et admettant pour l'occasion que la filariose était à l'origine des accidents (1), nous induisîmes qu'il y avait peut-être lieu de penser que la quinine, parasiticide des hématozoaires dans le paludisme, ne resterait pas sans action vis-à-vis des microfilaires vivant dans le même milieu physiologique sanguin.

A l'encontre des appréciations un peu succinctes de certains auteurs sur l'inefficacité de la quinine dans le traitement de la lymphangite endémique, l'affirmation précise, rapportée dans le *Traité de Pathologie exotique* de Groall et Clarac, encouragea

(1) L'examen du sang nous a confirmé la présence de nombreuses filaires dans le sang de notre malade.

notre détermination. Nous y lisons, page 336: « Un de nos
« malades atteint de poussées presque périodiques d'érésipèle
« s'étant mis à l'usage méthodique et continu de la quinine,
« quinze jours par mois, a vu ses crises s'espacer et leur intensité
« diminuer. » (1)

Nos inductions se confirmèrent exactes à bref délai. Chez notre malade les crises s'espacèrent rapidement, puis disparurent. Cependant, comme il y avait eu changement d'habitat, nous ne voulûmes pas conclure et nous nous réservâmes de reproduire l'expérience sur de nouveaux sujets. Les conclusions nous semblent aujourd'hui fort nettes.

La quinine à doses appropriées et régulièrement renouvelées arrête souvent la reproduction des accès lymphangitiques, les diminue toujours de fréquence et d'intensité. En certains cas elle a transformé les crises aiguës en crises larvées et raréfiées. J'ai cru observer que ces graduations dans les modifications des crises étaient fonctions d'une part de leur gravité primitive et d'autre part des doses de quinine absorbées.

La médication quinique dans les cas de moyenne gravité a été administrée mensuellement de la façon suivante :

1 ^{er} jour.....	1	gramme de quinine.
2 ^e jour.....	0	gramme 75 de quinine.
3 ^e jour.....	0	gramme 50 —
4 ^e jour.....	0	gramme 50 —
5 ^e jour.....	0	gramme 25 —
6 ^e jour.....	0	gramme 25 —

Le médicament est donné sous la forme de comprimés de chlorhydrate neutre de quinine dosés à 25 centigrammes.

(1) Les mêmes auteurs parlant de la médication quinique dans le traitement et la prophylaxie de l'éléphantiasis (p. 394) affirmeront que l'action des mercuriaux, *sels de quinine* et d'arsenic, pour être notoire dans un grand nombre de cas, ne paraît s'exercer que sur la diathèse concomitante. L'éléphantiasique ne bénéficierait que de l'amélioration de l'état général, consécutive à la modification diathésique. Cette interprétation s'infirme de ce seul fait que le paludisme est inconnu à Tahiti. — D'autre part, si la quinine n'amène pas la résorption des œdèmes, elle est manifestement active (v. plus loin) dans les crises lymphangitiques ; et alors comment ne pas l'admettre comme préventive de l'éléphantiasis qui est l'aboutissant de multiples crises de lymphangite ?

Dans des atteintes plus graves nous avons cru devoir conseiller :

12^e jour..... 0 gramme 50 de quinine.
13^e jour..... 0 gramme 25 —

Répetons que ces doses n'ont rien d'absolu et peuvent être accrues ou diminuées selon la gravité des atteintes et la tolérance des malades à la médication quinique. Ce qui importe le plus c'est l'administration méthodique et prolongée de l'agent médicamenteux. (1)

Telle est notre conception actuelle du traitement curatif de l'accès lymphangitique à répétition et du traitement préventif des lésions dérivées, telles que l'éléphantiasis. Pas de renouvellement des crises lymphangitiques ou même raréfaction des accès, et pas de "feefee".

Au cours de conversations sur l'éléphantiasis à la Côte occidentale d'Afrique, il nous a été donné d'apprendre que cet accident ne frappait guère l'Européen dans ces régions, alors qu'il est chose fréquente chez le colon français de Tahiti. Ne faudrait-il pas en chercher la raison dans ce fait que la quinine est de consommation journalière en A. O. F. ; et le traitement quinique n'y serait-il pas tout à la fois antilymphangitique et antipaludéen ? Nous laissons à d'autres le soin d'élucider cette question.

Mais si le traitement quinique nous apparaît comme le traitement fondamental de la lymphangite endémique, nous nous gardons de faire fi du traitement ferrugineux depuis longtemps suivi dans nos îles et repris avec intensité par M. le Docteur Dubruel. Le fer est certainement, pour le lymphangitique fatigué par les poussées successives de sa maladie, un matériel de reconstitution sanguine de premier ordre : il peut d'autre part atténuer et raréfier les crises chez quelques malades. Mais il ne saurait être question de spécificité du fer et de guérison définitive. Tous les malades du Dr Dubruel, réexaminés par nous depuis 1914, ont vu persévérer leurs crises.

Nous jugeons d'ailleurs inutile d'administrer la solution offici-

(1) Nous avons regretté que nos trop nombreuses occupations ne nous aient point donné la latitude de mener de front une étude microscopique. Il serait intéressant de savoir ce que deviennent, sous l'influence du traitement méthodique, filaires et autres éléments incriminés dans la pathogénie de la lymphangite endémique et de ses complications. Nous nous proposons d'y revenir plus tard.

nale de perchlorure de fer. Les autres ferrugineux, faciles à administrer sous la forme pilulaire, donnent les mêmes résultats sans présenter les mêmes inconvénients. D'ailleurs le perchlorure de fer ne se transforme-t-il pas en protochlorure dans l'estomac pour être absorbé sous cette dernière forme? (MANQUAT.)

Le sérum antistreptococcique ne nous a jamais donné de résultats appréciables.

Voilà à notre sens le traitement médicamenteux bien simple de la lymphangite endémique, le traitement qui préservera les contaminés des accidents graves de l'adénolymphocèle, de la lymphorrhagie, de l'éléphantiasis.

En terminant, il conviendrait de rappeler ce qui peut être fait alors que les lésions d'œdème chronique, de "feefee", sont constituées. Les sels de quinine, les sels de fer sont sans action directe sur ces œdèmes et nous ne connaissons guère de traitement médical qui puisse à coup sûr agir sur l'éléphantiasis à sa période de développement monstrueux, à ce point où la peau, semblable à un bas-varice longuement usagé, a perdu toute son élasticité et ne laisse plus entrevoir de réparation possible. Ces cas relèvent uniquement de la chirurgie ; mais il nous semble que l'on peut avec succès lutter contre les œdèmes de dimensions raisonnables, à plus forte raison contre les premières infiltrations morbides.

Et d'abord, il est indiqué pendant les crises aiguës et durant les premiers jours qui les suivront, de mettre au repos complet les membres atteints ; nous dirons plus, de les placer dans telle position surélevée qui empêche la stase lymphatique aux extrémités et en favorise la disparition. L'immobilisation en bonne position agit d'ailleurs sur la plupart des *feefee* invétérés pour les diminuer. Nous avons vu des jambes se vider, à la façon d'une outre.

Puis, quand l'immobilisation aura donné tout ce que l'on peut attendre d'elle, on aura recours au bandage compressif approprié (bas-varices, bandes élastiques, suspensoirs, etc., etc.). Leur utilisation maintiendra les tissus et préviendra leur infiltration, que favoriseraient et la fatigue des membres et la reprise des occupations. Chacun dans la Colonie a pu se rendre compte de l'utilité des chaussures à l'endroit des extrémités inférieures atteintes d'éléphantiasis. Le pied reste parfois indemne alors que le mollet a pris des proportions énormes : la chaussure inextensible a suffi à déterminer ce phénomène curieux en empêchant la distension des tissus.

Il est possible qu'une compression prolongée, méthodique et progressive amène une disparition complète des œdèmes dans les cas récents, à ce moment où l'infiltration n'a pas détruit d'une façon définitive l'élasticité de la peau.

Ignipuncture, scarification, mouchetures sont à déconseiller.

Telles sont les constatations d'ordre clinique et thérapeutique que nous ont permis d'établir six années de pratique médicale dans la Colonie. Heureux serons-nous si la lecture de ces quelques lignes redonne une lueur d'espoir à ces malheureux que hante le cauchemar du *mariri* et du *feefee*.

Papeete, le 31 janvier 1918.

D^r E. LE STRAT.

CHANTS

DES CONSCRITS D'EIMEO ET DE TAHITI.

La Société d'Etudes Océaniques publie aujourd'hui quelques chants tahitiens inspirés par la guerre et le départ des contingents. Ils sont caractéristiques de la littérature tahitienne d'aujourd'hui.

Quoique modestes et de forme très simple, ils montrent que cette littérature est toujours féconde et s'exerce sur tous les sujets. Elle est spontanée et naïve et comme telle dépourvue de toute affectation.

Le départ des conscrits tahitiens pour la défense de la France qu'ils ont appris à aimer, ne pouvait manquer d'inspirer nos bardes indigènes, et il y a effectivement eu, à cette occasion, toute une floraison de ces chants qui tantôt sont modulés sur des airs européens, tantôt sur la mélodie du "ute" indigène, et qui sont composés nul ne sait par qui.

Les jeunes conscrits tahitiens ont senti renaître en leurs cœurs les vertus guerrières de leurs ancêtres, mais on peut regretter que dans ces chants il ne soit point parlé, en général, de ce passé glorieux. Les jeunes générations ne le connaissent pas ou presque pas, et la Société d'Etudes Océaniques a précisément pour but de le leur rappeler.

Un de nos membres et non des moins savants sur le passé de nos îles, M. Tati Salmon, dans un discours qu'il fit lors du dé-

part du premier contingent, avait rappelé les hauts faits des anciens héros et l'on sentait dans toutes ses paroles comme un parfum poétique et subtil du Tahiti de Bougainville et de Cook, des Tu, des Vehiatua, des Amo et des Puni. C'est là, croyons-nous, que réside la vraie poésie tahitienne.

Quelle n'est pas non plus la douceur de ces anciens "mihi" ou élégies des guerriers mourants qui regrettent les charmes puissants de leur district, de leur montagne, de leur baie, ou de ces chants d'amour dont le secret est perdu? . . . Dans quelques chants modernes sur la guerre nous retrouvons de ces allusions aux pics altiers de l'Orohena, de l'Aorai, du Tohivèa, à la vallée de Fautaua, à celle de Vairaharaha, à la passe de Toata et autres lieux chers aux partants. Dans d'autres, il est parlé des fleurs aux parfums pénétrants qui laissent une ivresse éternelle, surtout du "tiare tahiti", du gardenia national; dans beaucoup, enfin, des vahine laissées au district.

Quoi qu'il en soit et telle qu'elle est, la poésie tahitienne moderne ne manque point d'un reste de saveur. Elle est empreinte d'un loyalisme indiscutable à l'égard de la France. De temps en temps, comme en un leit-motiv, on sent le regret ému de ceux qui quittent l'île aimée : l'éternel murmure du flot sur le récif est dans leurs oreilles, et la vision des nuits de lune et des couchers de soleil toujours présente à leurs yeux. Et comment pourrait-il en être autrement?

A. L.

PREMIER CHANT.

1^{er} COUPLET.

<i>L'heure a sonné</i>	<i>E ua tae i te hora</i>
<i>Où nous devons nous lever</i>	<i>No to tatou tiaraa</i>
<i>Et paraître devant</i>	<i>I mua i te aro</i>
<i>Notre mère Patrie ;</i>	<i>No to tatou Metua ;</i>
<i>Levons-nous !</i>	<i>A tia.</i>

2^{me} COUPLET.

<i>Courons tous</i>	<i>Haere anae a</i>
<i>Pour affronter la mort.</i>	<i>I mua i te pobe</i>
<i>Mes enfants,</i>	<i>Tau mau tamarii</i>
<i>Pour notre Patrie,</i>	<i>No to tatou fenua.</i>
<i>Levons-nous !</i>	<i>A tia.</i>

REFRAIN.

<i>Levez-vous, jeunes soldats</i>	<i>A tia e te mau tamarii faebau</i>
<i>De Tabiti, Eimeo et Dépendan-</i>	<i>No Tabiti no Eimeo e tei au mai</i>
<i>ces,</i>	
<i>Prenez vos armes,</i>	<i>A rave i te maibaa iti</i>
<i>Protégez le sol</i>	<i>Paruru i te fenua</i>
<i>De votre chère Patrie.</i>	<i>No to metua here e.</i>

DEUXIÈME CHANT.

<i>Ainsi la voix du pays</i>	<i>Inaba ua tae mai nei</i>
<i>S'est fait entendre</i>	<i>Te reo o te Hau</i>
<i>Appelant</i>	<i>I te pii raa mai</i>
<i>Tous ses enfants.</i>	<i>I tana mau tamarii.</i>
<i>Ecoutez la voix bien-aimée</i>	<i>A faaroo anae</i>
<i>De notre Patrie</i>	<i>I te reo iti here no to tatou Me-</i>
	<i>tua</i>
<i>La France chérie.</i>	<i>O Farani here mau.</i>
<i>Levons-nous,</i>	<i>A tia anae tatou</i>
<i>Enfants de Tabiti ;</i>	<i>E te mau tamarii o Tabiti e</i>
<i>Levons-nous,</i>	<i>A tia anae tatou</i>
<i>Enfants d'Eimeo ;</i>	<i>E te mau Tamarii Eimeo</i>
<i>Partons tous,</i>	<i>E baere a tatou</i>
<i>A son secours,</i>	<i>Ei paruru iana e</i>
<i>A son secours,</i>	<i>Ei paruru iana e</i>
<i>Et à celui de ses enfants,</i>	<i>E tana ra mau tamarii</i>
<i>Secourons-la,</i>	<i>Ei paruru iana e</i>
<i>Elle et ses enfants.</i>	<i>E tana ra mau tamarii.</i>

TROISIÈME CHANT.

1^{er} COUPLET.

<i>O terre de Tabiti</i>	<i>Aue oe e Tabiti e</i>
<i>A la douce brise du soir,</i>	<i>Te fenua hupe haumaru</i>
<i>Nous voilà séparés de toi,</i>	<i>Ua taaé oe ia matou</i>
<i>Nous, tes enfants,</i>	<i>I ta oe na mau tamarii</i>
<i>Ne reculerons pas</i>	<i>Eita matou e hoi é</i>
<i>Et irons jusqu'au bout</i>	<i>E tae noatu te hope'a e</i>
<i>Par amour pour la France</i>	<i>No te here ia Farani e</i>
<i>Notre patrie.</i>	<i>Tau fenua iti e.</i>
<i>France objet suprême</i>	<i>Tei nia o Farani e</i>
<i>Des enfants de Tabiti.</i>	<i>E te mau tamarii o Tabiti</i>
<i>O emblème de ma patrie !</i>	<i>Aue o te reva e tau fenua iti e</i>

*C'est la Patrie,
France chérie,
C'est la Patrie,
Tabiti chérie,*

*O te basileia e
O Farani here e
O te basileia e
O Tabiti here e.*

2° COUPLET.

*O Conscripts
De Tabiti et d'Eimeo,
Ne craignez point la mort,
C'est la gloire du pays ;
Soyez d'abord vainqueurs,
Puis revenez au pays
Pour l'amour de la France
Notre terre aimée.*

*E te mau tamarii faebau e
No Tabiti e Eimeo e
Eiaba e vi i te pohe e
Te hanabana ia o te fenua e
la roaa mai hoi o te re e
Hoi mai ai hoi i te fenua
No te here ia Farani e
Tau fenua iti e.*

QUATRIÈME CHANT.

*Salut ! Salut ! Tabiti la
grande,
La voix de ma patrie
Se fait entendre au loin :
" Accourez mes enfants
" Le cœur plein d'allégresse".
Dressons-nous,
Aujourd'hui,
Prouvons notre amour
Pour la grande France.*

*Iaora iaora Tabiti rahi

Te pii mai ra
Te reo ili no tau metua i te ara
Haere mai na tau mau tamarii
Ma te aau binaaro mau
A tia anae tatou i nia
I teie nei mahana
A faaite i to here ra
la Farani rahi ra.*

CINQUIÈME CHANT.

*Salut ! Salut à toi, Tabiti la
grande
En ce jour de séparation ;

Nous répondons à la France

Pour combattre nos ennemis.
Grande est notre douleur ;
En partant, nous pleurons
Notre chère patrie,
Mais la pensée vole vers la
France ;
Que l'ennemi soit donc vaincu
Et que la victoire nous appar-
tienne.*

*Maeva ! Maeva oe e Tabiti e
Tabiti nui
I to tatou taac raa i teie nei ma-
hana
Te auraro nei matou i te reo o
Farani
E haere e aro i te enemi
Aue hoi te mauini
Te oto nei matou
I te aia here
Haamano vau i te Hau Metua

Ia vi te enemi
No talou te re.*

SIXIÈME CHANT.

1^{er} COUPLET.

Par sa voix le Gouverneur E reo teie no te Tavana Rahi
Parlant à ses enfants I te pii raa mai i tau mau ta-
marii
Dit : « Courons tous au secours Haere anae mai e tauturu.
De la patrie aimée, la France. » I to tatou metua bere o Farani e.

2^{me} COUPLET.

Ma bien aimée, sèche tes pleurs, E hoa e tau bere haamahu tena
oto e
Et si je ne reviens pas, E ia ore boi au ia hoi faahou ma
Enseigne à nos enfants Haapii atu oe i to taua huaai
L'amour du drapeau français. I te here i te reva o Farani e.

REFRAIN.

Je pars, les yeux baignés de Te reva nei au ma te oto rahi
larmes.
O ! vous qui m'êtes si chers ! E tei here bia e tau aau e
Malgré tout, il faut penser E mea oaoa toa ia manao
aussi
Que si je pars, c'est pour la No Farani here tau e tauturu
France ! nei !

Notice sur la pierre "Anave".

La pierre Anave, qui a été transportée à Papeete et sera déposée au musée de la Société, se trouvait dans la petite vallée de Maroto dépendant de la grande vallée de Papenoo.

C'est une pierre simplement ovoïde, très régulière, de nature siliceuse. Elle pèse 87 kilog. 500, a 0 m. 36 dans sa plus grande largeur et 0 m. 50 dans sa plus grande longueur. Enfin, sa circonférence dans le sens de la largeur est de 1 m. 07 et dans le sens de la longueur de 1 m. 36.

Elle semble n'avoir rien d'extraordinaire et pourtant, dans l'esprit des anciens Tahitiens, elle avait, comme tant d'autres demi-divinités de pierre, des vertus singulières. Elle est, autant qu'il apparaît, de la catégorie de celles qui servaient, avec des rites définis et quasi sacrés, à mesurer ou la force ou la taille des rois et des guerriers, comme celles qui à Taputapuatea, Opoa, Raiatea, servaient d'étalon pour mesurer la taille des rois.

Celle-ci avait une renommée particulière et dont l'écho était allé jusqu'à Raiatea sinon plus loin. Les guerriers renommés de cette île y venaient essayer leurs forces. L'épreuve consistait à la soulever pour la placer sur l'épaule.

Cette cérémonie, car c'en était une, nécessitait quelque préparation. La pierre, préalablement enduite d'huile de noix de bancoul, était placée sur une natte, elle-même étendue sur une plate-forme de pierres sèches.

Des chanteuses et danseuses faisaient la ronde tout autour. L'athlète se tenait alors au centre du cercle et s'efforçait, jusqu'à complet épuisement, à soulever la pierre légendaire.

La placer sur l'épaule était considéré comme un haut criterium de force pour un guerrier, mais la légende rapporte qu'aucun des guerriers de Raiatea n'y parvint. Elle ne dit pas si ceux de Tahiti y réussissaient mieux.

Son nom voudrait dire « qui exige de la force et du fond ». Nous trouvons à ce sujet, au mot "anave", dans le dictionnaire tahitien de la Mission catholique : « Anave, *subs.* : air, souffle, vie, respiration, couple, paire, corde, ficelle, persévérance ; *adjectif* : obstiné, persistant, doué d'une longue haleine pour plonger », sens qui correspondent assez bien avec l'explication qui en est ici donnée.

A. LEVERD.

CIRCULAIRE

à Messieurs les Administrateurs, Agent-spéciaux, Présidents des Conseils et Chefs de districts, Instituteurs.

Papeete, le 16 janvier 1918.

M. le professeur Brasil, de la Faculté des Sciences de Caen, a tout récemment attiré mon attention sur les travaux ornithologiques qu'il poursuit depuis plusieurs années et m'a fait part de son désir de consacrer une large part de son ouvrage à l'étude des oiseaux de nos possessions océaniques.

Vous trouverez ci-joint la communication, en date du 5 août, de ce savant, qui vous permettra, en suivant les indications qu'elle contient, de contribuer soit directement soit avec l'appui de colons ou habitants que ces recherches intéressent, à la constitution des collections et de notes d'observations concernant chaque espèce.

J'ai l'honneur en conséquence de vous inviter à me faire tenir, dès que vous aurez pu les rassembler, les dépouilles d'oiseaux préparés suivant la méthode préconisée, ainsi que les renseignements recueillis sur les spécimens, en vous conformant, autant que possible, au mode de notations et remarques indiqué par M. le Professeur Brazil.

Le Gouverneur,
G. JULIEN.

UNIVERSITÉ DE CAEN

Faculté des Sciences. — Zoologie et Physiologie.

Laboratoire maritime à Lue-Sur-Mer.

Caen, le 30 septembre 1917.

Monsieur le Gouverneur,

Voulez-vous me permettre d'appeler respectueusement votre bienveillante attention sur la circulaire dont je vous adresse en même temps que la présente lettre un certain nombre d'exemplaires? Ainsi que celle-ci vous le fera connaître, si vous voulez bien prendre la peine d'y jeter les yeux, j'ai l'intention de publier un ouvrage, aussi détaillé que possible, sur les oiseaux des Possessions françaises dans le Pacifique. Ce qui a été fait jusqu'à présent dans le même sens est notoirement insuffisant et, d'autre part, on ne saurait différer d'avantage une étude plus complète. Pour des raisons multiples, introduction d'animaux prédateurs (chiens, chats, porcs, rats, etc.), mise en culture des terres, déboisements, cyclones, etc., les faunes insulaires sont en voie d'appauvrissement rapide, particulièrement dans le Pacifique, où, depuis l'occupation européenne, de nombreuses espèces ont malheureusement disparu.

Il y a donc lieu de fixer le plus tôt possible ce qu'on peut connaître de ce qui reste encore de celles des archipels polynésien, si l'on veut que nos descendants aient à leur disposition les importants enseignements que son étude approfondie ne manquera pas de fournir à la biologie générale.

En raison de son incontestable utilité scientifique, j'ose espérer, Monsieur le Gouverneur, que vous ne refuserez pas d'accorder à mon entreprise votre éclairée et précieuse protection. Elle

serait pour mes efforts un puissant gage de succès. En attendant que je puisse me rendre sur place, je voudrais trouver, en des points aussi nombreux que possible, de complaisants et sûrs correspondants, et cela plus particulièrement dans les îles isolées, les moins fréquentées des archipels placés sous votre haute autorité, comme par exemple les diverses îles Tubuai. (Le Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, dont les collections ornithologiques ont été libéralement mises à ma disposition pour mes travaux, ne possède, des archipels polynésiens français, que quelques oiseaux de Tahiti et de Nukahiva. Il est infiniment moins riche à ce point de vue que le British Museum, le Musée de Liverpool, le Musée National Américain, etc.).

En conséquence, je vous serais infiniment reconnaissant, Monsieur le Gouverneur, si vous vouliez bien donner les instructions nécessaires pour que les circulaires que je prends la liberté de vous envoyer soient distribuées par les soins de votre Administration, *avec le poids de votre haute recommandation*, aux personnes les plus qualifiées et les mieux placées pour m'apporter l'aide que je sollicite.

On pourra être surpris qu'une œuvre comme la mienne soit poursuivie au moment où existent d'autres graves et urgentes préoccupations. J'ai la conviction que ceux que leur âge rend impropres à servir la Patrie d'une manière plus directe font leur devoir, un devoir impérieux, en montrant au reste du monde, s'ils le peuvent, que la grande guerre n'a pas anéanti dans notre pays toute activité intellectuelle et scientifique. J'ai cette opinion que chacun doit, dans la sphère où les circonstances l'ont placé, redoubler d'énergie, et, sans restriction, accomplir la tâche ordinaire à côté de celles que les événements actuels et une compétence suffisante font une obligation de rechercher et de remplir.

Je vous aurai une bien vive gratitude, Monsieur le Gouverneur, si vous daignez accueillir favorablement la présente requête et accorder votre appui à une œuvre que je voudrais pouvoir dire placée sous le patronage de votre haute personnalité.

Je vous prie de vouloir bien agréer, Monsieur le Gouverneur, l'hommage de mes sentiments très respectueusement dévoués.

BRASIL,

*Professeur à la Faculté des Sciences
de l'Université de Caen.*

Caen, le 25 août 1917.

Monsieur,

J'ai l'intention de publier dans un avenir prochain un important ouvrage sur les Oiseaux des Possessions françaises en Océanie. Un premier volume sera consacré à la Nouvelle-Calédonie et aux îles voisines (Chesterfield, Huon, Ile des Pins, Loyalty, etc.), un second aux archipels français du Pacifique. Chaque espèce sera représentée sur une planche en couleur.

Pour que ce travail, pour lequel j'amasse des documents depuis plusieurs années et qui est déjà très avancé, soit aussi complet que possible, je fais appel à tous les concours. Le vôtre me serait précieux. Les sujets possédés par les Musées de France ne sont pas nombreux, d'autre part, on n'a publié jusqu'ici que fort peu de choses sur les mœurs des oiseaux compris dans mon étude. Aussi vous serai-je particulièrement reconnaissant si vous pouvez et si vous voulez bien me communiquer des spécimens et des observations authentiques.

Autant que possible, je désirerais connaître pour chaque sujet communiqué, le sexe, l'endroit exact et la date de la capture. Autant que possible aussi, je ne voudrais recevoir que des sujets « en peau », c'est-à-dire des dépouilles simplement séchées après avoir été légèrement bourrées; ainsi, les spécimens sont plus maniables et plus facilement transportables que ceux qui sont montés dans l'attitude de vie.

Les observations désirables sont relatives, entre autres, aux points suivants :

Rapports mutuels des individus de chaque espèce. Solitaires. Sociaux.

Moment de l'activité. Jour, nuit, matin, soir. Cris. Chant. Station. Vol.

Habitat : lieux découverts, bois, marais, bords des cours d'eau, de la mer, îlots du large, lieux bas ou élevés, altitude, endroits caractérisés par une végétation particulière, champs cultivés, jardins, etc...

Degré d'abondance. Espèces disparues depuis l'occupation française.

Nourriture à l'état sauvage (Examen du contenu stomacal).

Habitudes du mâle vis-à-vis des autres mâles et des femelles à l'époque de la reproduction.

Nidification. Epoque. Forme et emplacement du nid. Matériaux employés. Nombre des œufs. Durée de l'incubation. Participation

de chacun des parents à celle-ci et à l'élevage des jeunes, etc....

Epoque des passages pour les espèces non sédentaires. Durée du séjour.

Chasse. Protection.

Aptitude à la captivité: en cage, en volière, en basse-cour.

Domestication. Reproduction à l'état privé.

Utilisation. Dans l'alimentation. Plumes.

Espèces nuisibles aux cultures ou autrement.

Espèces importées et acclimatées. Leur influence sur les espèces indigènes.

Légendes locales. Noms locaux.

Je recevrai naturellement avec grand intérêt tout autre renseignement que vous estimerez pouvoir m'être utile.

Ainsi qu'il est de toute justice, chaque observation publiée sera accompagnée du nom de la personne qui l'aura faite et à qui je la devrai.

Les spécimens communiqués seront traités avec le plus grand soin et, leur étude terminée, scrupuleusement retournés à leur propriétaire, sauf toutefois ceux que celui-ci consentirait à abandonner, soit à titre gracieux, soit autrement. Tout oiseau offert sera déposé au nom du donateur au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris dont les collections du Pacifique sont loin d'être aussi étendues qu'il serait désirable; elles ne renferment, en particulier, aucun oiseau des Chesterfield et des Loyalty, fort peu des archipels polynésiens; ce sont là des lacunes très regrettables. D'autre part, je suis disposé à acheter tout oiseau de nos colonies océaniques et des archipels voisins qui me serait offert à cet effet.

Enfin, je me tiens à l'entière disposition des personnes qui croiront devoir me demander des renseignements complémentaires.

Permettez-moi d'espérer, Monsieur, que vous prendrez intérêt à mon œuvre, et veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

L. BRASIL,

*Professeur à la Faculté des Sciences
de l'Université de Caen.*

CORRESPONDANCE

M. A. CABATON, l'éminent orientaliste, ancien membre de l'Ecole d'Extrême-Orient, Professeur à l'Ecole Nationale des Langues Orientales et à l'Ecole Coloniale, auteur de nombreux ouvrages d'érudition et en particulier du Dictionnaire de la langue Cham, vient d'écrire au Gouverneur une intéressante lettre de laquelle nous extrayons le passage ci-après :

« Je vous donnais dans ma lettre du 10 avril, à titre d'indication, une liste complète des notabilités qui auraient pu "bien faire" dans une énumération des membres correspondants de votre jeune Société : je crains bien qu'elle ait subi le sort de ma dite lettre. S'il en est ainsi je vous la referai dès ma rentrée à Paris. Votre œuvre est fort intéressante et j'espère qu'elle aura beaucoup de succès ; je vous promets un article que vous insérerez, si vous le jugez à propos. Je crois qu'une bibliographie aussi complète que possible de ce qui a été écrit sur vos îles, dans tous les domaines, serait un secours appréciable pour les travailleurs. Connaissiez-vous quelqu'un qui voudrait tenter ce travail de patience ? Si non, je pourrai en tracer les premiers linéaments. Une pareille liste de livres empêcherait bien des redites, bien des pertes de temps, choses qui arrivent infailliblement quand on s'occupe, loin de toutes les bibliothèques, de sujets du genre de ceux qui seront traités à la Société d'Etudes Océaniques. En matière littéraire et scientifique, on peut dire qu'il n'existe pas de sujet qui n'ait été effleuré. »

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Le Professeur J. MACMILLAN BROWN, membre correspondant de notre Société, a publié un nouvel article dans le quotidien « *The Press* », de Christchurch (N. Z.), intitulé "The Romance of an islet".

C'est l'histoire si curieuse et déjà bien connue de la mutinerie du "*Bounty*" et de la colonie de Pitcairn, mais elle vaut qu'on la répète, et M. le Professeur Macmillan Brown le fait de façon très heureuse et avec une émotion sincère. Son article constitue

le meilleur résumé de l'histoire et il est d'une absolue sincérité avec des déductions très personnelles.

C'est certes un thème bien plus intéressant que Robinson Crusoë, celui de cette petite communauté de révoltés qui, installés d'abord à Tubuai (lisez Tupuai, puisque nous revenons à l'orthographe véritable), revinrent par deux fois à Tahiti et dont quelques-uns s'installèrent définitivement à Pitcairn. Quelles ne furent pas leurs vicissitudes et combien tristes sont les pages de leur première histoire, celle des luttes et rivalités intestines, jusqu'au jour où Adams, vers 1798, resté seul avec 11 femmes et leurs enfants, commença d'édifier une société modèle dont les mœurs patriarcales ont étonné Beechey et les visiteurs subséquents.

Il est une partie de cette étude qui nous intéresse particulièrement et c'est celle où le Professeur parle des traces d'une population primitive polynésienne que les révoltés trouvèrent à leur arrivée dans l'île. Il y avait, en effet, là des « marae », des statues de pierre de 10 à 12 pieds de haut, des arbres et plantes utiles de toutes sortes qu'il pense avec juste raison n'avoir pu être apportés que par des Polynésiens, soit à cause de leur difficulté de reproduction, soit parce qu'ils s'y trouvent hors de leur aire de dispersion naturelle : banians, arbres à pain, dracœna, « taro », « ape », ignames, patates douces, etc. Ils y trouvèrent même des écailles de nacre qui semblent venues des Tuamotu.

Après avoir écarté l'hypothèse d'une origine tahitienne par suite de l'absence du " fei ", celle d'une origine hawaïenne par suite de l'absence de la canne à sucre, celle d'une origine néo-zélandaise, par suite de la présence de la patate douce, il conclut de ce qu'il se trouve des banians près des « marae » à une origine marquisienne.

Il est très possible, en effet, que cette population polynésienne soit venue des Marquises, mais les raisons qu'il invoque pour écarter les autres origines ne nous semblent pas définitives : la canne à sucre n'est pas exclusive aux îles Hawaii mais répandue dans toute la Polynésie ; la patate douce existe en Nouvelle-Zélande depuis l'époque du « heke » vers le XIV^e siècle, et elle y a été importée par Rongo sur la pirogue " *Manuka* " qui revint spécialement à Havaïki pour la chercher. Une migration ultérieure à Pitcairn aurait pu l'y apporter mais non y apporter l'arbre à pain. Enfin l'absence du « fei » n'est pas une preuve que la migration ne venait pas de Tahiti, cette plante ayant une zone très restreinte et ne pou-

vant peut-être pas pousser à Pitcairn. De plus, les banians sont fréquents à Tahiti près des marae et c'était là aussi, croyons-nous, avec le *barringtonia* ou « hutu » et le *calophyllum* ou « tamanu », l'un des arbres qu'on y voit le plus fréquemment.

* * *

M. le Consul LAYTON nous a communiqué une petite étude très précise, de M. Glanvill Corney I. O. S. F. R. G. S., sur un « umete » en pierre provenant de Tahiti et actuellement au « Museo Nacional » de Madrid.

Les autorités du " Museo Nacional " de Madrid n'ayant aucune idée de son origine, de son histoire et de son usage, l'auteur a été amené à faire des recherches qui ont été couronnées de succès.

Il résulte de ses recherches que cet objet a été donné par Tu ou POMARE I, en 1774, à un nommé Maximo, amené comme interprète sur la frégate " *Aguila* ", laquelle était venue à Tahiti avec des prêtres espagnols dans le but d'évangéliser l'archipel.

Il était considéré comme fort sacré et Maximo ne put l'avoir qu'à la faveur de ses excellentes relations avec Tu et que celui-ci dépêcha spécialement son frère Hinoiatua, pour en obtenir la livraison de la part des prêtres du « marae » de Taputapuatea à Punaauia.

« Les tahua-pure qui l'avaient en charge ne me l'auraient point remis, dit Maximo, si je n'avais pas eu Hinoiatua avec moi. »

Cet ustensile est un plat ovale, arrondi à l'un des bouts et projeté à l'autre. Il est entièrement poli et sculpté dans un seul bloc de basalte dur, d'un noir ardoise, de l'espèce des dolérites à grain fin telles qu'on en trouve à Maurua (aujourd'hui Maupiti). Il mesure 3 pieds 10 pouces sur 1 pied 10 pouces 1/2. La concavité n'a que 10 pouces à sa plus grande profondeur.

Le bout projeté forme rigole de façon à faciliter l'écoulement des liquides. Cet écoulement est rendu aisé, malgré le poids de l'objet que deux hommes pouvaient juste soulever, par la disposition des 4 pieds tronconiques qui permettait de faire basculer le plat par un léger soulagement exercé sous le bord arrondi.

On ne connaît guère d'autres spécimens de ces « umete » en pierre, l'espèce courante étant en bois. Il en existait un certain nombre jadis qui ont été détruits par la fureur des iconoclastes en 1815, lors de la conversion des indigènes, sans doute parce qu'ils avaient un caractère sacré.

Les « umete » servaient communément à malaxer la « popoi » de

«tarô» ou autres, et le pilon utilisé à cet effet était fait de même matière. Ces pilons en basalte existent encore et se retrouvent beaucoup plus facilement que les «umete» de même matière.

L'auteur a recueilli sur l'usage de ces «umete» diverses opinions.

D'après M^{me} Marautaroa Salmon, les plats en pierre servaient à la préparation des liquides que l'on chauffait en y précipitant des pierres chauffées au rouge. D'après les chefs de Pora-Pora (Bora-Bora) et Raiatea, ce serait un «umete» destiné à la préparation des médecines sacrées et, comme tel, il devrait s'appeler un «umete raau mo'a».

Il se pourrait fort bien, dit aussi l'auteur, que cet «umete» servît à la préparation du «ava», boisson sacrée réservée aux chefs pour les grandes cérémonies.

Peut-être encore, comme le suggère M. I. Lyle Young, cet ustensile contenait-il les entrailles des cochons tués par le «tahu'a» pour en tirer des augures, ou le corps des victimes offertes aux dieux.

L'article en question a paru au *Journal of the Torquay Natural History Society*, en 1917.

Un dessin de l'ustensile que nous ne pouvons reproduire ici sera conservé au musée de la Société.

* * *

Nous signalons à nos lecteurs l'intérêt d'ordre scientifique et économique que présenterait le relevé bibliographique des études de sciences naturelles publiées sur ce pays.

Les travaux de M. SEURAT, sur la nacre et les perles, sont éparpillés dans les comptes-rendus de l'Académie des Sciences, les *Proceedings* de la *Zoological Society of London*.

Des observations ethnographiques, en particulier, relatives aux Tuamotu, ont été publiées dans l'anthropologie éditée chez Masson (*Engins de pêche, marae, cérémonies religieuses*).

Dans la *Revue des Traditions populaires* ont paru les chansons et légendes des Tuamotu.

Dans la *Revue de linguistique*, un vocabulaire maori.

Tout ce qui a trait à l'histoire naturelle (zoologie, botanique, géologie, météorologie) de Tahiti a été publié, par différents spécialistes, dans les recueils les plus divers.

M. le naturaliste Seurat a donné en ce qui le concerne les renseignements suivants :

« J'ai profité de mon court séjour aux Tuamotu pour recueillir

auprès de vieux indigènes instruits, décédés maintenant, tout ce qu'il était possible de recueillir sur la langue et les coutumes des populations indigènes.

« La plupart de mes observations ont été publiées, mais tout cela est éparé dans divers recueils : *Revue des Traditions populaires* (Légende des Tuamotu, 1905 et 1906); l'*Anthropologie* (les engins de pêche des anciens Pomotu, Chansons de pêche, etc.); *Les marae des Iles Orientales de l'archipel des Tuamotu* (1905); *Vocabulaire des termes d'histoire naturelle dans les dialectes tabitiien, tuamotu, mangarévien et marquisien* ».

PUBLICATIONS ET OUVRAGES REÇUS

De la Société Neuchâteloise de Géographie.

L'ouvrage de M. HUGUENIN formant le tome XIV (1902) du *Bulletin* de la Société et publié d'autre part sous le nom de "*Raïatea la Sacrée*" 1 volume
Le tome XXVI (1917) du *Bulletin* de ladite Société. 1 —

Par M. le Consul de France à Honolulu.

Hawaiian Annual, 1914-1915-1916-1917-1918. ... 5 volumes.

De la Polynesian Society, New Plymouth, N. Z.

Vol. XXV du JOURNAL, Fasc. 1, 3, 4..... 3 fascicules.
Vol. XXVI — Fasc. 1, 2, 3..... 3 —
Vol. XXVII — Fasc. 1..... 1 —

Du Queensland Museum.

Vol. V of "*Memoirs*" of the Queensland Museum. 1 volume.

Du Royal Anthropological Institute de Londres.

Vol. XVI (1916), fasc. n° 8..... 1 fascicule
Vol. XVIII (1918), fasc. 1..... 1 —

De l'Abbé Rougier.

2 fasc. de l'*Anthropos*..... 2 fascicules.

De l'Auckland Institute.

Annual report of Auckland Institute for 1914-1915. 1 fascicule.
— — 1916-1917. 1 —
The first fifty years of the Auckland Institute and Museum..... 1 —

Du Peabody Museum of Haward University.

- Vol. VII of PAPERS: *History of the spanish conquest of Yucatan and of the Itzas*. 1 volume.
Recueil Général de Jurisp., de Doct. et Lég. colon. et marit., n° 307. 1 fascicule.

Du Comité de l'Océanie Française.

- Bulletin mensuel*, nov.-déc. 1917, janv. 1918, n° 43. 1 fascicule.

De l'Australasian Association for the Advancement of Science.

- Vol. XIV. 1 volume.
Na Mata — Suva, nos 326 et 362. 2 numéros.

De la Société de Géographie commerciale de Bordeaux.

- Revue de Géogr. com.*, janv.-mars 1918. 1 fascicule

De M. Maginot, membre d'honneur, ancien Ministre.

- Conférence coloniale*, par M. A. MAGINOT, juillet 1917. 1 volume.

De M. Collingridge, membre correspondant.

- The Early discovery of Australia*, par Geo. Collingridge (étude). 1 fascicule.
Bully Hayes, par A. T. Saunders. 1 —

Du Prof. J. Macmillan Brown, membre correspondant.

- New-Zealand and the Pacific Ocean*, par lui-même. 1 volume.
Ancien Race-blending region in the Pacific, par lui-même. 1 —
The Dutch East, Londres, 1914, par lui-même. . . 1 —

De M. C. Everett Conant, membre correspondant.

- Indonesian I, in Philippine Languages*, par lui-même. 1 fascicule.
The Pepet law in Philippine Languages, par lui-même. 1 —
Grammatical notes on the Isinai languages, par lui-même. 1 —

De M. le Gouverneur G. Julien, Président d'honneur de la Société d'Etudes Océaniennes.

- Manual of the New-Zealand Flora*, par T. F. CHEESEMAN, Wellington, 1906. 1 volume.

De M. A. Goupil, membre résident.

<i>Mariner's Tonga</i> , 1827.....	2	—
<i>Missionary voyages</i>	1	—

Du Bernice Pauahi Bishop Museum, Honolulu.

Vol. I. n° 1. <i>Hawaiian Feather Work</i>	1	volume.
— n° 4. <i>Ancient Hawaiian Stone Imple-</i> <i>ments</i>	1	—
— n° 5. <i>Additional Notes on Hawaiian Fea-</i> <i>ther Work</i>	1	—
Vol. II. n° 1. <i>Hawaiian Mat and Basket Wea-</i> <i>ving, and Nets and Netting</i>	1	—
— n° 2. <i>Old Hawaiian Carvings</i> ,.....	1	—
— n° 3. <i>The Ancient Hawaiian House</i>	1	—
— n° 4. <i>The Volcanoes of Kilauea and Mau-</i> <i>na Loa</i>	1	—
Vol. IV. part. 1. <i>Fornander Collection of Hawai-</i> <i>ian Antiquities and Folk-lore</i>	1	—
— part. 2. — — — — —	1	—
— — 3. — — — — —	1	—
<i>Ka Hana Kapa</i> , par W. T. BRIGHAM, 1911.....	1	—
<i>Color Plates illustrating Ka Hanakapa</i>	1	—
<i>Key to the Birds of the Hawaiian Group</i> , par W. A. BRYAN.....	1	—
<i>Occasional papers</i>	25	fascicules.

De M. le Dr Gautier.

<i>Voyage autour du Monde sur la corvette la "Co-</i> <i>quille"</i> , par P. LESSON, Paris, 1829.....	2	volumes.
<i>Atlas de planches du second voyage de Cook</i>	1	volume.



BULLETIN
DE LA
Société d'Etudes Océaniques

(POLYNÉSIE ORIENTALE)



Placée sous le Haut patronage
de
MM. le Président de la République et le Ministre des Colonies

N° 4. — SEPTEMBRE 1918

SOMMAIRE

	PAGES
Avis important relatif aux hauts patronages du Président de la République et du Ministre des Colonies.	160
Réunion du 17 avril 1918.	161
Réunion du 20 août 1918.	162
Pages oubliées, de M. F. X. CAILLET.	167
De Pitcairn à Fakarava, par Jack LONDON, traduit de l'anglais par OUTSIDER.	182
Esquisse chronologique de l'histoire de Tahiti et des Iles de la Société, depuis les origines, par M. A. LEVERD.	197
Questions d'ethnologie, par M. le Prof. Macmillan BROWN.	213
Variétés : Bienvenue (poésie) par M. H. MICHAS.	218
— Aquarelles : Le lagon bleu. — Les teintes sombres (poésies) par M. F. HERVÉ.	219
Nécrologie : M. le Myre de Vilers.	221
Bibliothèque de la S. E. O. : Appel à MM. les Membres de la Société d'Etudes Océaniques.	222
Publications et ouvrages reçus.	223



AVIS IMPORTANT

Par lettre du 14 mars dernier M. le Président de la République a porté à la connaissance du Gouverneur qu'il accordait son haut patronage à la Société d'Etudes Océaniques.

M. le Ministre des Colonies avait fait part d'une semblable décision quelques mois auparavant.

Ces deux marques d'estime et de bienveillance données à notre jeune Société sont un précieux encouragement à poursuivre notre programme qui est de constituer en Polynésie française un centre d'activité littéraire et scientifique appelé à propager dans cette partie du Pacifique l'influence légitime de notre langue et de notre génie national.

Le Gouverneur,
G. JULIEN.



PROCÈS-VERBAL
de la réunion du 17 avril 1918.

Sont présents : M. G. Julien, Gouverneur, Président d'honneur ;
M. le Commandant Simon, Président ; M. L. Sigogne, Secrétaire ;
M. O. Walker, Trésorier.

La séance est ouverte à 15 heures.

Le procès-verbal de la séance du 6 mars est adopté.

Correspondance.

Lecture est donnée de la correspondance comprenant :

Lettre du Comité de l'Océanie Française, du 14 février 1918, acceptant l'échange du *Bulletin*.

Lettre de M. Meinecke, du 20 mars 1918, annonçant que l'Académie des Sciences de Californie accepte l'échange du *Bulletin*.

Lettre du "Royal Anthropological Institute" de Londres, du 13 février 1918, acceptant l'échange du *Bulletin*.

Lettre de M. Henry Hart, de San Francisco, du 8 avril, acceptant le titre de membre correspondant et demandant certains renseignements.

Lettre du Queensland Museum, du 31 janvier 1918, acceptant l'échange du *Bulletin*.

Lettre de M. Sidney H. Ray, du 14 février 1918, pour témoigner son intérêt à l'œuvre de la Société et offrir une notice sur les langues polynésiennes.

Lettre de M. A. Leverd, du 2 mars 1918, présentant M. Edward Tregear comme membre correspondant et offrant au Musée diverses curiosités prises sur les rebelles calédoniens lors de l'insurrection de 1917.

Lettre de la Société Neuchâteloise de Géographie acceptant l'échange du *Bulletin* et nous adressant le tome XIV de son Bulletin contenant "Raiatea la Sacrée", de Huguenin.

Lettre de la "Smithsonian Institution" de Washington, du 11 janvier 1918, acceptant l'échange du *Bulletin*.

Lettre de M. Tesson, du 10 décembre 1917, acceptant le titre de membre correspondant.

Lettre du "Peabody Museum of Harvard University", du 4 janvier 1917, acceptant l'échange du *Bulletin*.

Lettre de M. Clayssen, Administrateur des Marquises, annonçant le don au Musée des statues de bois trouvées sur un *marae*

des Marquises et l'envoi d'un *tiki* en pierre, don de M. Pambrun.

Lettre de M. le Goffic annonçant l'envoi d'un échantillon de lignite de Rapa qui sera déposé au Musée.

Gardien du Musée.

Le comité est consulté sur le choix d'un gardien du Musée pour veiller à la conservation des collections.

Les circonstances ne permettant pas d'arrêter actuellement un choix définitif, le bureau décide de proposer ces fonctions, à titre provisoire, à M. A. Martin, gendarme, qui doit prochainement rentrer à Papeete.

Commission technique.

L'examen des questions scientifiques ou littéraires soumises à la Société sera désormais confié à une commission de membres compétents.

Le bureau propose de faire appel spécialement au concours de MM. Ahnne, Allard, Bellonne, Bouge, Chazal, G. Lagarde, Lespinasse, Dr Le Strat, Leverd, Michas, Tati Salmon, Temarii a Temarii.

Musée.

Le bureau adopte le devis présenté pour le mobilier du Musée et charge le Service des Travaux publics de passer la commande et de vérifier les meubles à la réception.

La séance est levée à 16 h. 30.

Le Président,
J. SIMON.

Le Secrétaire,
L. SIGOGNE.

PROCÈS-VERBAL

de la réunion du 20 août 1918.

Sont présents : M. G. Julien, Gouverneur, Président d'honneur ; M. le Commandant Simon, Président ; M. L. Sigogne, Secrétaire ; M. O. Walker, Trésorier.

Le Bureau est assisté de MM. les Membres de la Commission technique qui ont répondu avec empressement à l'appel de la Société.

La séance est ouverte à 16 heures.

Allocution de M. le Gouverneur.

M. le Gouverneur fait l'exposé des résultats très encourageants obtenus par la Société. Elle a reçu en grand nombre les adhésions de membres actifs qui lui donnent une base solide, et il n'est pas douteux que le nombre de ces membres pourra être encore augmenté rapidement. La Société d'Etudes Océaniques a reçu du dehors de précieux encouragements. Les principales Sociétés de linguistique et d'ethnologie du monde ont salué sa naissance et se sont empressées de consentir les échanges de bulletins et publications qui viennent enrichir notre bibliothèque.

Elle a recueilli les plus hauts patronages dans le monde officiel et dans celui des Lettres et Sciences. M. le Président de la République a daigné l'honorer de son haut patronage.

VŒU DE RECONNAISSANCE A M. LE PRÉSIDENT DE LA
RÉPUBLIQUE.

L'Assemblée, en reconnaissance de cet honneur, prie M. le Gouverneur de vouloir bien lui transmettre le vœu suivant, adopté à l'unanimité :

« La Société d'Etudes Océaniques prie M. le Président de la
« République de vouloir bien accepter l'expression de sa pro-
« fonde reconnaissance pour l'honneur que lui confère son haut
« patronage et elle espère se rendre digne de cet honneur en
« contribuant par ses études sur l'Océanie à la Gloire de la plus
« grande France ».

Reprenant son exposé, M. le Gouverneur constate que chaque numéro du *Bulletin* a marqué un progrès sur le précédent, et le quatrième *Bulletin*, actuellement à l'impression, accentuera cette progression. Bien que les circonstances ne permettent pas d'augmenter actuellement la fréquence des publications, il convient de susciter des collaborations qui, malgré leur compétence, se sont abstenues par modestie ou timidité. Il existe chez plusieurs personnes des documents extrêmement intéressants que la publication sauverait d'un oubli où ils risquent d'être perdus. Il est bon de rappeler en outre que les documents en langue anglaise peuvent être publiés au *Bulletin*.

Au point de vue matériel, la Société a pu être dotée de l'indispensable. Elle a un toit où ses bureaux, sa Bibliothèque et ses collections de Musée peuvent recevoir toute l'installation désirable. Le mobilier, encore très succinct, est composé en partie de meubles provenant du corsaire allemand "*See-Adler*", qui sont autant

de vestiges de l'histoire locale à conserver ainsi, si l'Etat y consent, comme la demande lui en a été faite.

Le canon de la "*Zélée*", coulée le 22 septembre 1914, et celui du "*See-Adler*" rapporté de Mopiha par la canonnière "*Fantôme*", trouveront naturellement leur place dans la cour du Musée.

Le reste du mobilier, notamment les vitrines nécessaires pour ranger les collections du Musée, pourra être acquis à mesure que M. O. Walker, trésorier de la Société, aura effectué les recouvrements des subventions et des cotisations auxquels il a la charge de veiller.

La subvention de 2.000 francs inscrite au budget du Service Local pour 1918 est notamment à la disposition de la Société.

Des subventions pourront peut-être aussi être obtenues de la part de certaines Sociétés littéraires et scientifiques en France, et M. le Gouverneur a déjà commencé certaines démarches dans ce but.

En terminant, M. le Gouverneur remercie MM. les Membres de la Commission technique de leur précieux concours, grâce auquel la Société pourra donner à ses travaux une nouvelle ampleur.

Membres d'honneur.

Sur la suggestion très autorisée qui en a été faite au Chef de la Colonie par M. Paul Dislère, Président de Section honoraire au Conseil d'Etat, Président du Conseil d'administration de l'Ecole Coloniale, Président de la sous-Commission des monuments préhistoriques et Membre d'honneur de la Société d'Etudes Océaniques, il est décidé que le titre de Membre d'honneur sera offert à S. A. le PRINCE DE MONACO, Président de l'Institut de Paléontologie humaine, et qu'au surplus M. Dislère sera prié d'accepter de représenter officiellement notre jeune Société auprès de l'Institut sus visé.

Le *Bulletin* sera donc envoyé, à partir de son premier numéro, en deux exemplaires chaque fois, à S. A. le Prince de Monaco, 10, Avenue du Trocadéro, Paris.

Sur la proposition de M. Ahnne, la Société décide d'offrir le titre de Membre d'honneur au Prince Roland BONAPARTE, et charge M. Ahnne d'être son interprète à ce sujet.

Sur la proposition de M. le Gouverneur, la Société offre le titre de Membre d'honneur à M. Alfred GRANDIDIER, Membre de l'Institut.

Membres correspondants.

La Société décide d'offrir le titre de Membre correspondant à M. Léon RÉALLON, Administrateur des Colonies, Chef du Cabinet militaire du Commissaire de la République au Cameroun;

M. G. DORNIER, Administrateur des Colonies, Officier Chef du Service Maritime au Havre;

M. Guillaume GRANDIDIER, Docteur ès-sciences, Explorateur.

M. LS GERBINIS, Administrateur en Chef des Colonies.

M. BAVAY, Pharmacien en Chef de la Marine E. R.

D^r B. GLANVILL CORNEY, de Londres.

M. Sidney H. RAY, M. A. Cambridge.

M. Marius LEBLOND.

M. Ary LEBLOND.

M. A. CHAYET, chargé des affaires de la légation de France de Guatemala.

M. H. FROIDEVAUX, Archiviste-Bibliothécaire de la Société de Géographie.

Membres actifs.

Sont admis comme membres actifs :

MM. BODIN, commerçant à Fakahina, Tuamotu.

DISTEL, pisciculteur à Papeete.

DUPIRE, gendarme à Papara.

I. SMITH, propriétaire à Arue.

Secrétariat.

M. Secretan a bien voulu prêter à ce service un concours dévoué pour la correspondance et la conservation des Archives et de la Bibliothèque.

La Société lui adresse ses remerciements et le confirme dans ces fonctions.

Gardien du Musée.

Le choix de ce gardien est toujours à l'étude et les membres de l'assemblée sont invités à faire connaître le plus tôt possible les personnes qui leur paraîtraient convenables pour cet emploi.

La Chambre de Commerce et la Chambre d'Agriculture pourraient contribuer à sa rétribution.

Sous-Commissions techniques.

Dans le but de faciliter ses travaux, la Commission technique désigne les sous-commissions suivantes qui seront plus spécialement chargées de chaque branche :

SCIENCES NATURELLES : MM. Bellonne, Bouge, Le Brazidec, Lespinasse.

HISTOIRE LOCALE : MM. Lagarde, Tati Salmon, O. Walker, Temarii a Temarii, M^{sr} Hermel.

LINGUISTIQUE : MM. Lagarde, Leverd, de Pomaret, Tati Salmon, D^r Williams, Stimson.

FOLKLORE, ART ET LITTÉRATURE : MM. Ahnne, Allard, Le Strat, Michas, E. Rougier.

Renseignements.

M. Bouge fait les communications suivantes, reçues par dernier courrier :

1^o M. John F. G. Stokes, Curateur en charge du Bernice Pauahi Bishop Museum de Honolulu, se met à la disposition de la Société pour tous renseignements ethnographiques qu'il est à même de fournir.

2^o M. Léon Réallon, Administrateur des Colonies, actuellement mobilisé comme Lieutenant et Chef du Cabinet militaire du Commissaire de la République au Cameroun, accepte avec plaisir le titre de Membre correspondant et remercie.

3^o M. le professeur Seurat, de l'Université d'Alger, écrit : « J'ai été très heureux de voir qu'un arrêté protège désormais les "marae" dont il ne reste plus guère de traces. Il en existe encore quelques-uns en très bon état à Temoe (Gambier).

« J'en ai figuré dans ma "Notice sur Tahiti" publiée à l'occasion de l'exposition de Marseille (1906). Ce type de monument diffère totalement des "marae" de Fakahina et Fagatau.

« L'idée est excellente de réunir à Papeete toutes les publications relatives à la Polynésie. Ce travail est absolument indispensable si on veut éviter les redites. Il serait surtout intéressant d'avoir les grands voyages de découvertes (Wallis, Bougainville, Cook, etc.).

« J'adresserai à la Société celles de mes publications dont il me reste des doubles. »

Questions diverses.

La question posée par M. Secretan au sujet de l'orthographe à adopter dans le *Bulletin* pour les noms tahitiens est renvoyée à la sous-commission de linguistique.

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à 17 h. 30.

PAGES OUBLIÉES

DE M. FR. X. CAILLET

NOTICE BIOGRAPHIQUE

CAILLET, François, Xavier, naquit à Nantes en 1822. Il appartenait à une famille de marins. Il passa en 1843 l'examen d'aspirant volontaire et fut aussitôt embarqué sur la *Meurthe* qui transportait aux Marquises 300 hommes de troupes. Il participa à la conquête de notre colonie. Dès cette époque, le jeune officier tenait un journal particulier d'où sont extraites les pages suivantes, dans lesquelles il se montre observateur sagace et sincère. Il fut surtout frappé par les qualités de générosité de la race maorie dont il devint l'admirateur et l'ami. Après une campagne au Sénégal, vers 1850, il revint dans son pays de prédilection où la clarté de son intelligence et son activité inlassable le firent remarquer par ses chefs. Nommé lieutenant de vaisseau en 1862, il fut envoyé en congé en France ; mais, au lieu du repos bien mérité auquel il s'attendait, il y subit un épouvantable accident : dans un incendie, retirant du feu une victime en danger de mort, lui-même tomba dans le brasier. On l'en sortit ; son corps n'était qu'une plaie affreuse ; il fallut 6 mois pour le guérir ; mais ses paupières étaient irrémédiablement brûlées et ses yeux apparaissaient dans une couronne de chair vive.

Ne pouvant plus supporter le froid des hivers de France, il revint à Tahiti, sa seconde patrie. Devenu peu apte à la navigation, il dépensa son activité dans les affaires indigènes. Tous nos archipels furent à tour de rôle administrés par lui, et ses services étaient si prisés, qu'on le nommait de préférence là où surgissait quelque question difficile à régler. C'est ainsi qu'en 1870, le Commandant Gaultier de la Richerie qui avait déjà apprécié Caillet 10 ans plus tôt à Tahiti, le fit venir en Nouvelle-Calédonie dont il était Gouverneur, pour régler une situation délicate aux Loyalty.

Jusqu'à l'âge de 60 ans, il servit sans relâche son pays ; puis, il se retira dans la vie privée et mourut à Papeete en 1901, âgé de 79 ans.

Il convient d'ajouter qu'à ses qualités intellectuelles et à sa bravoure, Caillet joignait deux qualités morales qui firent de lui un homme remarquable : c'est d'abord une droiture inflexible qui le portait à toujours exprimer sa pensée en toute indépendance, ce

qui ne fut pas sans lui créer de vives inimitiés ; c'est ensuite sa bonté inépuisable qui n'était égalee que par sa discrétion absolue. Il n'eut pas souvent à s'en louer, mais il la pratiqua toujours. C'est de lui qu'on peut dire, dans la plus large acception : *Transiit benefaciendo*.

* * *

EXTRAIT DU JOURNAL PARTICULIER
DE FR. X. CAILLET

Dans la traversée d'Amérique aux *Tuamotu*, nous nous sommes tenus par 21° de latitude. Notre traversée s'en est ressentie, nous n'avons trouvé que du calme et des vents variables.

Si on avait consulté Romane, on aurait su que dans ces mois la limite des vents alizés du sud-est, dans le Pacifique, de 18° à 20°.

18 août 1844. — L'île Disappointennus (*Napuka*) est, d'après nos observations, placée sur la carte de Dumont-d'Urville et Lottin, dressée en 1833, 36 milles trop dans l'est et 6 milles trop dans le sud.

19 août. — *Titei* est sur cette même carte placée 20 milles trop dans l'est. Cependant, si on tient compte du résultat moyen des distances lunaires observées dans la traversée, il faudrait diminuer cette erreur de 12 milles.

22 août. — Etant à 3 ou 4 milles de *Vliegen*, nous avons aperçu deux goëlettes mouillées en dedans de cette île basse, et un grand nombre de pirogues près de ces navires. Trois de ces pirogues montées par 12 hommes se dirigèrent vers nous. On mit en panne pour les attendre. Les indigènes qui les montaient vinrent à bord. Ils étaient grands, forts et habillés de pantalons et de chemises.

Ils parlaient le tahitien et l'anglais mal, mais ils se faisaient comprendre ; ils nous expliquèrent qu'ils armaient les goëlettes et qu'ils étaient à la pêche des nacres. Ils échangèrent des coquillages pour du tabac, du biscuit et surtout du lard, sur lequel ils se précipitaient pour le dévorer cru.

Leurs pirogues étaient grandes et à balancier ; ils pouvaient avec cela battre la mer.

La pointe nord de *Vliegen* est placée trop au sud sur la carte précitée ; nos observations la mettent par 14° 56'.

Le soir de ce même jour, nous aperçûmes *Makatea*. Cette île a ceci de remarquable, que la pointe est en est basse et que la terre

s'élève jusqu'à la pointe ouest, laquelle se termine brusquement par une falaise.

23 août. — *Tabiti* est en vue ; en nous approchant de terre, nous voyons, sur le terrain plat du bord de la mer, des villages indigènes et des maisons anglaises ou américaines.

Les cases des Tahitiens sont jolies, vastes et bien confortables pour les pays chauds ; il est malheureux que la mort ait fauché cette belle race. Une route ombragée d'orangers et de citronniers fait le tour de l'île. Les vallées y sont profondes ; on y aperçoit des cascades de 2 à 300 mètres de hauteur dont les eaux produisent en hiver des torrents qu'il serait dangereux de traverser. On peut se baigner au pied de ces chutes d'eau dans des bassins naturels de plusieurs mètres de profondeur.

L'île est entourée d'une digue de récifs, mais il n'est pas facile aux grands navires de circuler dans les eaux calmes, à l'abri de cette digue.

Sur la côte, ressortent, par leur blancheur au milieu du feuillage, les temples protestants.

De la pointe Vénus à *Papeete*, nous découvrons une série de pointes toutes terminées par un bois de cocotiers. Nous rangeons la côte en admirant le panorama qui se déroulait devant nos yeux. Nous filions 9 nœuds et nous espérions entrer de suite à Papeete, le *Phaëton* y entrant. Nous avions déjà la rade en vue ; la belle frégate de 60, l'*Uranie*, nous mettait son numéro, nous lui répondions en hissant le nôtre. Mais la brise qui nous favorisait cessa tout à coup ; c'est ce qui arrive fréquemment à l'entrée de la passe de Papeete ; on voit une zone de calme ou de petit vent d'ouest terminer une mer écumant sous la forte brise d'est.

Un baleinier américain se trouvait dans les mêmes conditions que nous. Cependant, nous approchions lentement de la passe, lorsque vers 5 heures un grain très violent de l'est nous força à mettre le cap au large et à prendre des ris en serrant les voiles hautes. Nous avions une brise à tout casser, et pendant que nous tanguions, l'*Uranie* et les autres navires étaient en calme dans les eaux dormantes de l'intérieur du récif qui nous séparait de ces navires.

Entre Papeete et *Matavai*, il y a bien le port de *Taunoo*, dans lequel les navires peuvent mouiller, mais pour se rendre de ce mouillage à Papeete par l'intérieur du récif, le canal à suivre est étroit et sinueux ; il faut être vent sous vergues et avoir un bon pilote.

De tous les pratiques de l'île, le meilleur est un indigène qui ne paie pas d'apparence et qui, cependant, pilote depuis 15 ans les navires sans leur faire d'avaries. C'est un manœuvrier de premier ordre. C'est lui qui a conduit l'*Artémise* par cette passe à Papeete en 1839 (19 avril). Cette frégate, qui faisait le tour du monde, vint se défoncer sur un récif sous-marin à *Tiarei* (nom d'un district situé au vent de la pointe Vénus). Elle se déséchoua, mais arriva coulant bas d'eau à Papeete. La Reine *Pomare* lui vint en aide et elle put s'abattre en carène, vis-à-vis l'enclos de la maison Royale.

24 août. — Le lendemain, au matin, le *Phaéton* vient nous prendre à la remorque et nous conduire au mouillage. Le *Phaéton* part ensuite pour *Taravao*.

Nous apprenons que dans le mois de juin dernier, on est allé en expédition à la pointe Vénus; nous y avons perdu 12 hommes. Voici un des épisodes du combat :

M. Bruat voulait obtenir du pasteur anglais de ce district des renseignements sur la position des Indépendants; pendant qu'ils discutaient tous les deux, les indigènes attaquent nos hommes de tous côtés, et une des balles tue le missionnaire anglais sous sa vérandah. Cette balle était évidemment adressée à Bruat.

Pendant que le Gouverneur se trouvait à la pointe Vénus, un indigène vint trouver le Commandant Bonard, de l'*Uranie*, pour lui dire que s'il voulait surprendre les ennemis à *Faâa*, rien ne serait plus facile à faire; d'après lui, les Indépendants du camp de *Punaauia* devaient venir s'enivrer pendant la nuit dans la vallée de *Faâa*.

Le Commandant Bonard fut séduit par la perspective de faire un beau coup de filet; il forme une colonne expéditionnaire de tout ce qui restait de valide à bord, et ne laisse à terre que quelques hommes pour garder le Gouvernement. A la tête de cette colonne, il arrive la nuit vers 11 heures à *Faâa*. Malheureusement, les indigènes non seulement n'étaient pas ivres, mais guettaient en armes la colonne dont ils voyaient les fusils briller au clair de lune sur la hauteur qui domine la vallée de *Faâa*. Les indigènes, cachés et embusqués dans les bois sombres de cette vallée, laissèrent passer l'avant-garde française, et attendirent que le milieu de la colonne, qui s'avancait pleine de confiance dans le guide, fût par le travers du ruisseau de la vallée; alors des deux côtés du chemin des coups de fusil partent subitement et blessent beaucoup de monde.

Les Français, surpris dans l'obscurité par un ennemi invisible, sont obligés de se retirer en emportant leurs blessés parmi lesquels se trouvent le Commandant Bonard, atteint au mollet et l'aspirant Poret, atteint à la poitrine. A propos de M. Poret, ce jeune homme, quelques jours avant l'affaire de Faâa, causait dans le poste des élèves de l'*Uranie* avec le chirurgien du bord, et lui demandait si une blessure dans la poitrine était toujours mortelle; le chirurgien lui avait répondu: « Pas toujours, mais si l'air sort par là blessure, on est certain d'en mourir. » Lorsque Poret fut blessé, la première chose qu'il fit fut de laver sa blessure dans le ruisseau de Faâa et de s'assurer si l'air en sortait. « Je suis f. . . », dit-il; néanmoins, il eut le courage de se retirer avec la colonne, mais il mourut le lendemain.

Les Français, après le combat de *Haapape*, incendièrent toutes les cases et le temple de ce district, par représailles; les indigènes du camp de Punaauia brûlèrent la maison de M. Fergus, à Faâa, et les bâtiments de la mission catholique élevés entre Faâa et Papeete; ils vinrent ensuite se retrancher en vue du camp de l'*Uranie*.

Ces mêmes Indépendants font ensuite une trêve, se retirant à Punaauia, où ils plantent des vivres.

26 et 27 août. — Le *ketch* anglais, *Basilic*, Commandant Hunter, appareille; la Reine quitte ce bâtiment sur lequel elle s'était réfugiée et se retire sur la frégate anglaise *Karysford*, pour se rendre aux Iles-Sous-le-Vent.

Grand dîner à bord d'un brick de guerre sarde.

Je descends à terre: tout y est en fleurs. C'est le plus beau pays du monde. Tous les soirs, plus de 200 femmes ornées de couronnes dansent devant la maison de M. Rouge, et sur la place du Gouvernement les jours de musique. Les Tahitiens sont de très bonnes gens, on ferait facilement la paix avec eux.

28 et 29 août. — Je suis reçu à bras ouverts dans la case de *Potui* (jolie femme d'ailleurs). La corvette française de 30, *La Boussole*, et la corvette à vapeur anglaise *Salamandre* mouillent sur rade. Le brick marchand *Jules de Blosseville*, sorti le matin, rentre en avaries à Papeete à la remorque des embarcations de la Division. Ce bâtiment cherchait à passer au vent de Tahiti et se trouvait presque en calme, lorsque, vers 9 heures, le capitaine étant à déjeuner avec son second, le navire surpris par la première rafale d'est s'inclina, le bout des basses vergues dans l'eau. Le *Jules de Blosseville* ne fut dégagé que par la perte de son mât.

de hune. Un capitaine plus expérimenté n'eut pas été aussi stupidement surpris.

30 août. — La *Salamandre* a comme passagers le Consul général de Sandwich M. Miller, son fils, Consul à Tahiti, et la fiancée de ce Consul.

M. Bruat prête des meubles du Gouvernement pour orner la maison du Consul Miller dont le mariage va se faire.

31 août au 3 septembre. — Je visite les fortifications ; le camp de l'*Uranie* est rendu imprenable pour des indigènes sans artillerie. Les blockhaus sont armés de pièces de 80 (obusiers).

Je vais ensuite visiter le cimetière où déjà tant de braves sont enterrés. Ce lieu est d'une grande tristesse. Je dis une prière au nom des familles de ces braves marins et soldats.

4 au 7 septembre. — Le *Phaëton* revient de sa tournée ; rien de nouveau. On construit derrière Papeete, dans une charmante vallée, un village appelé S^{te}-Amélie, que l'on destine aux ouvriers civils engagés en France.

7 au 10 septembre. — *Moorea* est en révolution. On prétend que les Anglais travaillent la population de cette île en lui promettant de grandes forces pour les soutenir dans leur lutte contre nous. On ajoute que les guerriers de cette île auraient répondu qu'ils se f. . . des Anglais comme des Français. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se fortifient dans la montagne ; un chef de Moorea est venu avec sa femme demander du secours à Papeete (1).

Les indigènes, au nombre de 2 ou 300, se fortifient, dit-on, dans le haut de la vallée de *La Fautaua*. C'est dans le bas de cette vallée qu'on se baigne journellement.

Le Commandant Guillevin quitte la *Meurthe* pour retourner en France. Le Commandant Le Frapper le remplace dans son commandement. M. Bouchan qui s'est distingué au combat de *Mabaena* part en congé de convalescence ; je regrette cet officier distingué. Ballier passe sur l'*Uranie*. MM. Bru et Favier passent sur la *Meurthe*.

Aujourd'hui 7 sept., grand dîner à bord de la *Boussole*, donné

(1) J'ai su plus tard par *Tairapa*, grand juge de Moorea, que les officiers d'une corvette à vapeur anglaise avaient, au contraire, conseillé aux chefs de l'île de s'arranger avec les autorités françaises, parce que l'Angleterre ne contrarierait pas la politique de la France à Tahiti. C'est de cette époque que date la soumission de Tairapa faite au Gouverneur Bruat.

à tous les frères d'armes de la division de Tahiti. Nous nous disposons à faire la tournée des Gambier et des Marquises.

Nous prenons comme passagers M. Caret, provicaire des Gambier, et M. François de Paul, missionnaire décoré, provicaire des Marquises.

11 septembre. — Nous sortons de Papeete avec une brise d'ouest et à la remorque des embarcations de la Division. Cette brise nous conduit jusqu'à la pointe Vénus; mais, par le travers de cette pointe, nous rencontrons les vents alizés, lesquels nous forcent à louvoyer pendant 3 jours pour doubler la pointe s.-e. de *Taiarapu*.

Du 13 au 15 septembre. — Les pointes de la presqu'île ressemblent à celles de Tahiti; des montagnes vertes y dominent un terrain plat, défendu au large par un récif interrompu par endroits.

Aperçu *Rurutu*, îlot assez élevé et entouré d'un liston boisé.

Je ne sais si elle est, comme *Tupuai*, entourée d'un récif. L'île *Rurutu* est habitée; nous y avons vu un grand nombre de feux. Du sommet le plus élevé de cette petite terre, sortait une épaisse fumée, tantôt noire, tantôt blanche, comme celle qui sort de la bouche d'un volcan. N'ayant ni montre à secondes, ni chronomètre à ma disposition il me fut impossible de vérifier la position de cette île.

Du 16 au 19 septembre. — Nous recevons les vents variables par le 23°.

Du 19 au 25 septembre. — Mêmes vents, tantôt forts avec de la pluie, tantôt faibles.

Le 25 septembre, nous apercevons le Mont Duff des Gambier.

Les Gambier composent un atoll dans lequel apparaissent au milieu d'un vaste lagon plusieurs îlots et rochers élevés dont le plus considérable est *Mangareva* que domine le Mont Duff. Cette île est habitée, ainsi d'ailleurs que 3 petits îlots. En peu de mots, c'est un cercle de récifs madréporiques, dont les parties émergées sont couvertes de pandanus. C'est en dedans de cette ceinture que se trouvent des bancs riches de nacres et des îlots et rochers élevés.

Les bâtiments mouillent dans cette enceinte plus près de *Man-gareva* que des autres îles.

On entre par 3 passes dans ce vaste lagon. Je ne connais que la passe du s.-e.

Passe du s.-e. — Il faut mettre les deux pitons du Mont Duff

presque l'un par l'autre, celui du n.-o. un peu à gauche de l'autre. On gouverne alors à ranger l'île qui se trouve devant, en la laissant par tribord.

Attention ! — Le lagon est encombré de bancs qui ne découvrent pas. Le débarcadère de Mangaréva est difficile à atteindre ; il faut suivre pour y arriver la ligne d'eau bleue qu'on aperçoit entre la plage et les têtes des rochers.

Mouillage de la Meurthe :

Pointe est de Mangaréva. n. 11° est.

Pointe ouest. n. 8° ouest.

La cheminée. s. 9° est.

26 septembre. — Je descends à terre avec Brou.

27 septembre. — Filé jusqu'à 110 brasses de chaîne ; le temps est à grains.

28 septembre. — Je passe la journée à terre. Les indigènes veulent échanger des perles, des nacres et de beaux coquillages pour des cravates et du savon.

Je visite trois colons français : Marion, Jacques et Guilloux ; ils sont mariés à de jolies femmes du pays et ont plusieurs enfants. Je suis très bien accueilli par ces familles.

M. Caret, aussitôt à terre, est porté en triomphe. Beaucoup d'habitants pleurent en le revoyant.

Les femmes baisent les mains du R. Père François.

Un vieillard, ancien grand-prêtre de l'île et père adoptif du père Caret, pleure à chaudes larmes en le voyant si malade.

Les indigènes bâtissent des maisons en pierre. Ils ont de jolies embarcations. J'en ai vu jusqu'à 7 le long du bord.

Mangaréva ne paraît rien produire ; tout y paraît dénudé. Cependant, d'après ce qu'on raconte, il y a eu dans l'île de beaux arbres, mais ils ont tous été abattus par le vent d'un ouragan en 1840. Pendant cette horrible tempête dont le souffle puissant soulevait, dit-on, des pierres énormes, tous les insulaires s'étaient réfugiés, pleins de frayeur, dans l'église dont le toit fut bientôt enlevé par le vent.

Depuis cette époque, on a replanté des arbres, mais ils sont trop jeunes pour produire.

Le débarquement officiel de M. Caret est salué de 5 coups de canon, et son arrivée à terre d'un coup de la caronade du Fort Philippe.

Le roi *Maputeoa* (*Grégorio*) vient visiter le bord ; il est salué de 5 coups de canon à son départ. Le Père Cyprien, Chef de la

Mission des Gambier et Représentant de notre Gouvernement dans ces îlots, vient à bord recevoir 7 coups de canon.

28 septembre. — *Reçu une presse pour Tahiti.* D'après les renseignements qui me sont fournis à la Mission, la population du groupe des Gambier s'élève à 3.000 âmes, et il n'y a pas à manger pour 1.500 habitants sur tous ces rochers. Bien plus, cette population croît d'une manière alarmante.

30 septembre. — Nous appareillons par embossure dans un grain violent du n.-e.

Le pilote me donne les renseignements suivants :

Passé du s.-e. ou de *Makabo* : Il faut s'élever dans l'est jusqu'à ce que la pierre percée de la pointe Makabo de l'île *Akamaru* soit par le plus à l'est des deux pitons du Mont Duff. On range deux petites îles basses qui sont en dehors et ensuite Makabo. Si on n'a pas de pilote, on mouille sous Akamaru, le plus près possible de terre, par 25 ou 30 brasses. On peut, si on y est forcé, mouiller sur les bancs de la passe par 30 et 35 brasses. D'Akamaru, on peut appareiller par tous les vents et louvoyer, en ayant soin de veiller les bancs de coraux.

30 septembre. — Les vents varient du n.-e. au n.-n.-e. Aperçu le soir l'île Crescent par bâbord. Ce n'est qu'un récif boisé, mais habité.

1^{er} octobre. — Les îles Hood sont en vue; elles sont basses, comme toutes les îles Tuamotu; la mer brise avec force sur un récif placé au large de ces îles.

2 et 3 octobre. — Belle brise d'est à l'e.-n.-e.

4 et 5 octobre. — Temps orageux. Je fais le quart d'officier pour remplacer Favier; ce service me donne plus d'expérience. J'ai la responsabilité du quart.

6 octobre. — Nous apercevons au matin *Fatuhiva* (la Madeleine). Cette île, la plus sud du groupe s.-e., est très élevée, comme toutes les autres îles de l'archipel des Marquises; elle est sillonnée par des vallées étroites et profondes. Nous passons par l'e. de cette île pour ne pas avoir les calmes de la partie sous le vent; c'est le côté le plus aride mais le plus pittoresque. La montagne y est terminée par une crête très étroite et percée vers le milieu d'un trou à travers lequel on voit le jour. De Fatuhiva on aperçoit dans le lointain *Tabuata* (Christine) et *Hiva-Oa* (Dominique).

7 octobre. — Vers 1 heure du matin nous passons par le

canal du Bordelais. Ce passage entre Tahuata et Hiva-Oa est large et les côtes sont accores.

Pendant toute la journée du 7 nous restons en panne et à louver devant la baie de *Vaitahu*.

Cette baie est très petite et l'eau y est profonde. Il est difficile de s'y tenir au mouillage, surtout lorsque le temps est à grains, car dans ce cas de bien lourdes rafales tombent de la montagne et vous chassent dehors.

Ici, ce n'est pas comme aux Gambier ; la population manque et les vivres sont en abondance. De l'extérieur de la baie nous distinguons les maisons de Vaitahu, le fort Philippe (bâtisse carrée) les blockhaus, la caserne.

Hiva-Oa est beaucoup plus peuplée que Tahuata, mais aussi cette île, tout en étant aussi élevée que Tahuata, est beaucoup plus grande que cette dernière et les vallées y sont beaucoup plus larges.

Il paraît qu'un trois-mâts français a passé ici il y a 3 jours, faisant route pour *Nuka-Hiva*. Vers 4 heures du soir, nous nous dirigeons sur *Taiohae*, ayant à bord un missionnaire de 40 à 45 ans : M. Dumonteil. Le soir, nous voyons se dessiner *Ua-Pou* à l'horizon.

8 et 9 octobre. — Le 8 octobre nous mouillons à Taiohae (Nuka-Hiva).

Du 10 au 20 octobre. — La *Somme*, que nous remplaçons dans la station des Marquises, est une . . . La *Meurthe* est une corvette de charge, à batterie couverte portant 18 pièces. Cette corvette s'empresse de faire ses préparatifs de départ pour Tahiti, où l'on trouve plus de ressources qu'à Nuka-Hiva.

Mes courses sont très limitées. Je visite la baie Collet (nom d'un capitaine tué à Tahuata) ; la vallée qui termine cette baie n'est habitée que dans le haut. Près de la baie, je grimpe sur un énorme rocher de 4 m. sur 5 m. ; il a ceci de remarquable, c'est qu'il s'appuie sur un plan très incliné et qu'il ne tient que par un miracle d'équilibre.

Le lendemain, je fais une excursion de l'autre côté des montagnes qui bornent la baie de Taiohae. Je visite la vallée des *Manutini*, située entre les vallées de *Taiipi* et celle des *Tai* ; les *Manutini* sont peu nombreux ; ce sont des alliés des *Tai* ; la vallée qu'ils habitent n'est qu'une étroite et profonde fissure.

20 octobre. — Excursion aux *Taiipi Kaikai*. Je grimpe par le chemin de Porter (nom d'un commodore américain qui a tra-

versé la montagne avec ses pièces de campagne pour aller combattre les Taipi). Arrivé sur le sommet de la montagne, sous un soleil ardent, je trouve, sur le versant de l'intérieur, de l'ombre et un petit ruisseau dont l'eau est froide comme de la glace. J'avais les pieds enflés par le soleil ; ce fut pour moi une grande jouissance de pouvoir me mettre les pieds dans cette eau froide. Je n'avais pour déjeuner qu'une galette de biscuit et du fromage. Néanmoins, je ne me rappelle pas avoir mangé avec autant d'appétit.

Après m'être reposé, je suivis le sentier de la crête jusqu'à la baie du Contrôleur. Je ne pus dans cette excursion visiter que les Taipi, qui habitent le bord de la plage, près de l'embouchure d'une petite rivière profonde à cet endroit.

Cette partie de la tribu s'appelle *Taipi vai*.

21 octobre. — Je souffre d'une angine. Je suis très sujet à cette maladie, quand je m'expose au soleil brûlant.

Arrivée du baleinier américain *President*.

3 novembre. — Nous allons Brou et moi faire une excursion chez les Taipi Kaikai. Ce qui nous attire chez cette terrible tribu, c'est qu'au dire des indigènes des autres vallées ces Taipi sont tous des hommes féroces et sanguinaires.

Nous ne pouvons arriver que dans le bas de la vallée en question, car il se faisait tard et nous devons rentrer à bord le soir même. Nous fûmes bien reçus par les habitants.

Du 3 au 11 novembre. — Brou et moi nous nous décidons à construire une case. Nous arrivons facilement à tailler les montants et les de notre hutte, mais nous sommes incapables de la couvrir et nous dépensons inutilement des écheveaux de fil pour amarrer les paquets d'herbes devant servir comme le chaume en France.

11 novembre. — Le *President*, parti la veille de Taiohae, se jette à la côte à Hiva-Oa. On expédie le brick *Anna*, armé en guerre, et on y embarque une compagnie pour faire le sauvetage de ce baleinier.

17 novembre. — Le *President* est relevé de la côte.

19 novembre. — Le Commandant Le Frapper, accompagné du Commissaire de Roquancourt et du chirurgien Boran, se rend en baleinière dans la baie du Contrôleur. Depuis 15 jours, l'île est continuellement en feu et notre pont couvert de cendres apportées par la brise de la montagne. Tous les ans, à pareille époque, on brûle partout, dans les îles Marquises, les herbes

sèches et les roseaux pour assainir et détruire les insectes et la vermine.

20 novembre. — Le feu étant arrivé jusqu'à 1 mille de notre établissement. on y envoie la garnison armée de pompes pour l'éteindre.

21 novembre. — Le Commandant revient de son excursion ; il amène le fils de son *taio* (1). grand-prêtre de *Huapua*. Le Commandant et les officiers qui l'accompagnaient ont été bien reçus par ce grand-prêtre ; il leur a donné la permission de tuer poules et cochons qu'ils rencontreraient sur ses terres, et à leur départ, ils ont reçu en cadeaux des tambours, des casse-têtes et des sagaies.

22 novembre. — Je fais une promenade dans les vallées de la baie. Je trouve dans le haut de l'une d'elles, au pied d'une cascade, un bassin de 6 mètres de profondeur ; l'eau y est d'une fraîcheur exceptionnelle.

En sortant de prendre un bain dans ce bassin, j'entends le bruit sourd du canon dans la direction du cap Martin. J'apprends que le bruit que j'avais entendu avait été causé par un baril de poudre que les indigènes de *Ua-Una* portaient dans une baleinière. Par imprudence, il avaient mis le feu à quelques grains de poudre qui coulaient du baril. Le tout avait éclaté et lancé à la mer bris de canot et bris d'hommes. Deux d'entre eux, moins gravement blessés, avaient pu atterrir au cap Martin dans la nuit. C'est par eux que l'on aurait appris l'événement. Malgré leurs blessures, ils avaient nagé pendant 10 heures au moins.

25 et 26 novembre. — Le 25, je quitte le bord à 6 heures du matin, je prends le chemin de Porter ; et, sans m'arrêter pour souffler, j'arrive au bout d'une heure sur la crête. J'avais, en partant de bonne heure, évité les retards causés par les Tai, qui cherchaient toujours à nous dissuader d'aller chez leurs ennemis les Taipi.

J'arrivai sur la crête vers 7 h. 1/2 ; le soleil éclairait obliquement la baie de Taiohae, entourée de montagnes dont les contre-forts extrêmes se terminent aux deux îlots, sentinelles de l'entrée de cette baie. Près de la plage blanche à gauche, je distingue les maisons de Saumurville, et à droite, près de la plage noire, les nombreuses cases des indigènes. Entre ces deux agglomérations, s'avance dans la mer la pointe élevée couronnée du fort Collet, et au large de ce fort les navires sont au mouillage.

(1) *Taio* : ami, frère.

De tous les côtés, j'entends le bruit des maillets, battant en mesure les écorces employées pour faire le *tapa*. Ce bruit s'élevait de toutes les vallées de la baie, même de celles qui aboutissent au mont *Moak*. (1)

Je retrouvai un repli de terrain inhabité, situé à gauche des Manutini, et j'arrivai ainsi à la crête qui domine la longue et large vallée des Taipi. Pour me rendre dans cette belle vallée qui traverse l'île, de la terre déserte à la baie du Contrôleur, j'allai au plus court en profitant du lit d'un torrent desséché sur lequel je me laissai glisser; mais la pente en était si grande, que le bâton qui me servait d'appui pour modérer mes élans s'étant échappé de mes mains, prit une vitesse vertigineuse que je craignais d'acquérir. Je m'accrochai alors aux pierres, mais elles s'arrachaient et s'éboulaient sous moi. Enfin, je fus arrêté dans ma glissade par un obstacle provenant du relief d'une grosse roche. Cette roche n'avait qu'un mètre de hauteur, mais la mèche était parfaitement d'aplomb; au-dessous d'elle, le plan incliné continuait, et je ne voyais rien au pied de cette roche pour me cramponner.

J'hésitai à prendre mon élan, et je regardai s'il n'y avait pas moyen de remonter; je vis bien vite que c'était impossible car j'avais nettoyé le lit du torrent qui m'avait servi de chemin, en faisant tomber les pierres et les morceaux de bois mort. J'avais été heureusement aperçu des Taipi, et j'entendis les cris de *Hakaiki Kairi* (chefs qui têtent) et je vis 3 hommes grimper rapidement vers moi. Je n'avais qu'à les attendre. A leur arrivée, l'un d'eux se mit le long de la roche et me dit de me placer sur ses épaules. Je descendis ainsi porté au bas de la vallée; je fus immédiatement conduit à une grande place rectangulaire élevée sur le bord de la petite rivière qui court dans cette vallée sur un lit de cailloux.

Les côtés de ce grand rectangle étaient élevés de 1 mètre $1/2$ et formaient une chaussée de 4 mètres de largeur. Sur certains points, cette chaussée avait 6 mètres de largeur et servait dans ces endroits de base à des cases sacrées dont la plus haute, en forme de pyramide, était placée sur le petit côté du rectangle et en amont.

Toutes ces cases étaient couvertes en feuilles de palmier symétriquement entrelacées. Les pierres de la chaussée étaient en

(1) Sans doute *Moake*.

énorme basalte nivelé comme les pavés de France. C'était un beau travail. L'intérieur du rectangle était en terre unie et tassée. On m'amena dans la pyramide où on étendit une natte pour moi. L'entrée de cette case était étroite, basse et fermée par une natte pour empêcher le jour et les moustiques de pénétrer. Un tronc de cocotier divisait la case dans toute sa longueur. La partie du fond en était dégarnie de pierres et couverte d'*aretu* ou de jongs odorants. C'était sur cette partie qu'on avait mis une natte en m'invitant à m'y étendre. Au fond de la case un autre tronc de cocotier servait d'oreiller, en sorte que, couché, on avait un tronc de cocotier sous la tête et un autre sous les mollets.

Les parois de la pyramide étaient garnies de casse-têtes et de lances. Un filet était paqueté dans un coin, un râtelier de fusils était fixé dans un autre ; enfin un baril de poudre était suspendu au-dessus de ma tête.

Mon arrivée avait été annoncée de case en case et la population accourait voir l'Européen, mais personne n'osait entrer. Enfin, le grand-prêtre de la tribu, orné de son bonnet en feuilles tressées et de son pagne aux bouts flottants, vint prononcer le *tapu* sur ma personne. Je devenais à partir de ce moment quelque chose de sacré et de respecté.

Après avoir bu du coco et mangé du *haaku* (pâte de *mei* ou *maïore*, fruit de l'arbre à pain, qu'on sert dans le jus de la noix de coco) j'allai prendre un bain dans la rivière et visiter les cases des environs. Dans l'une d'elles, je vis une bière qui contenait une momie enveloppée de *tapa* et qu'on venait de descendre, non du plafond, mais des pièces de bois qui soutiennent les..... à l'intérieur.

Je fus invité à entrer et j'assistai ainsi à l'opération qui consiste à conserver un cadavre.

Celui qui était devant moi était le corps d'un chef, mort depuis 15 jours, et aux funérailles duquel on avait sacrifié deux victimes surprises chez les *Haapaa*. C'était une tête grise ornée d'une longue barbe blanchissante ; il avait la peau parcheminée et couverte de tatouages dont la teinte bleu-ardoise était devenue d'un bleu plus clair.

Il n'y avait que des femmes dans la case du mort. Après avoir dégarni la momie de tous les *tapa* qui la préservaient du contact de l'air, elles la frottèrent longtemps et doucement avec la paume de la main imprégnée d'huile de coco aromatisée. Ce manège terminé, elles remirent les *tapa* en place, et la momie

fut rehissée à son poste. Chez les Nuka-Hiviens, toute la famille et les amis de passage couchent les uns à côté des autres dans toute la longueur de la case. On me donna une place d'honneur peu enviable. Jusqu'à 11 heures du soir, il y eut près de moi musique et chants de jeunes filles. Les chants étaient sur un ton grave et triste, et l'accompagnement en était fait sur 3 ou 4 morceaux de bois sec dont la grosseur et la longueur différaient. Chaque artiste femelle les retenait croisés sur les cuisses et frappait en mesure avec un autre morceau de bois sec ; cela produisait différents tons dont le plus sonore était celui qu'elle obtenait en frappant sur le plus long et le plus mince des morceaux de bois.

Cette musique sauvage ne manquait pas d'une certaine harmonie bizarre. Le lendemain matin, je me disposai à revenir à bord, malgré l'invitation des chefs qui désiraient me garder 5 jours pour me donner une grande fête. Je les remerciai en leur expliquant qu'il m'était impossible de remettre mon départ.

On m'offrit alors des cochons, des poules et des fruits ; je n'acceptai en fait de cadeaux qu'une tête de mort, dont l'une des orbites était garnie d'un rond de nacre, et une pipe faite d'un morceau de tibia humain. Ces deux reliques provenaient de victimes sacrifiées et mangées. Les chefs, me voyant décidé à partir, me firent accompagner par un fort gaillard portant des cocos. Nous suivîmes un sentier moins dangereux que le chemin que j'avais pris en venant. Lorsque mon guide me voyait fatigué, il s'asseyait, ouvrait un coco qu'il me présentait sans vouloir en boire, prétendant que les cocos avaient été rendus *tapu* par le grand-prêtre.

A une petite distance des Manutini, mon guide me dit qu'il ne pouvait aller plus loin sans danger pour lui. Il me montra une colline que j'avais à traverser et me fit ses adieux. Les Taipi et les Manutini sont toujours en guerre, ou plutôt toujours à l'affût pour saisir des victimes au passage sur la colline que je parcourais. Chez les Manutini, on me dit que j'étais fou d'aller chez les Taipi qui m'auraient tué et mangé, s'ils avaient eu besoin de moi comme victime à la mort d'un chef.

Je les laissai dire, car j'étais persuadé que toutes les tribus exercent les lois de l'hospitalité comme le font tous les peuples primitifs.

(A suivre.)

DE PITCAIRN A FAKARAVA

Extrait de "*South Sea Tales*", par JACK LONDON.

Traduit de l'anglais, par OUTSIDER.

Le *Pyrenées*, avec ses flancs de fer enfoncés profondément dans l'eau par le poids de son chargement de blé, roulait paresseusement, ce qui facilita son ascension à l'homme qui grimpait à bord, sortant d'une étroite pirogue à balancier. Quand ses yeux furent au niveau de la lisse et qu'il put voir l'intérieur, il lui sembla percevoir une légère, presque immatérielle vapeur. C'était plutôt comme une illusion, comme une pellicule terne qui se serait répandue brusquement sur ses yeux. Il éprouva le désir de la chasser, et au même instant il pensa qu'il devenait vieux et que le moment était venu de commander à San Francisco une paire de lunettes.

Comme il arrivait au-dessus de la lisse, il jeta un regard en haut vers les mâts supérieurs, et de là vers les pompes. Elles ne fonctionnaient pas. Rien ne paraissait anormal sur ce grand navire, et il s'étonna que l'on eût hissé le signal de détresse. Il songea à ses heureux insulaires, souhaitant qu'il n'y eût pas de maladie. Peut-être le bâtiment était-il à court d'eau ou de provisions. Il serra la main au capitaine dont le visage émacié et le regard soucieux ne cachaient pas le trouble, quelle qu'en fût la cause. En même temps, le nouvel arrivant sentait une faible, indéfinissable odeur, ressemblant à celle du pain brûlé, mais avec une nuance.

Il regarda curieusement autour de lui. A vingt pieds de distance un marin, à la figure fatiguée, était en train de calfater le pont. Comme son œil s'attardait sur cet homme, il vit soudain s'élever de dessous ses mains une faible spirale de vapeur qui s'enroulait, se tordait et disparaissait. Il avait alors atteint le pont. Ses pieds nus ressentirent une lourde chaleur qui pénétrait rapidement leur épaisse callosité. Il comprit la nature de la détresse du bateau.

Il promena rapidement les yeux vers l'avant où tout l'équipage des matelots aux traits lassés le dévisageait avidement. Le clair regard de ses yeux noirs s'étendit sur eux comme une bénédic-

tion, les calmant, les enveloppant dans le manteau d'une grande paix. « Depuis combien de temps avez-vous le feu, capitaine? » demanda-t-il d'une voix si douce et tranquille que c'était un roucoulement de colombe.

Tout d'abord, le capitaine sentit cette paix et le contentement qui en résultait pénétrer en lui ; puis la conscience des souffrances qu'il venait de supporter et qu'il était appelé encore à éprouver le reprit et il en fut plein d'irritation. De quel droit cet écumeur de plage déguenillé, en pantalon élimé et en chemise de coton, venait-il lui suggérer une telle paix et un tel contentement, à lui et à son âme surmenée, épuisée? Le capitaine ne raisonna pas cela, c'était la marche inconsciente de l'émotion qui causait son ressentiment.

« Depuis quinze jours, » répondit-il brièvement. « Qui êtes-vous? »

« Mon nom est Mc Coy », fut-il répondu, d'un ton qui respirait la sympathie et la compassion.

« Je veux dire : êtes-vous le pilote? »

M. Coy versa la bénédiction de son regard sur l'homme grand, aux larges épaules, hagard et barbu, qui avait rejoint le capitaine.

« Je suis aussi pilote que quiconque », répondit M. Coy. « Nous sommes tous pilotes ici, capitaine, et je connais chaque pouce de ces eaux. »

« Ce qu'il me faut, c'est quelqu'une des autorités. Il faut que je leur parle, et vite. »

« Alors, je ferai justement tout aussi bien l'affaire. »

Encore cette insidieuse suggestion de calme, et son navire était une fournaise embrasée sous ses pieds !

Impatiemment et nerveusement, le capitaine fronça les sourcils et serra le poing comme pour porter un coup.

« Qui diable êtes-vous? » demanda-t-il.

« Je suis le premier magistrat, » fut la réponse, faite d'une voix qui était encore la plus douce et la plus aimable possible.

L'homme grand, aux larges épaules, éclata d'un rire brutal, d'une gaieté plutôt hystérique. Lui et le capitaine regardèrent Mc Coy avec incrédulité et ébahissement. Que cet écumeur de plage aux pieds nus pût être revêtu d'une aussi retentissante dignité, était inconcevable. Sa chemise de coton, déboutonnée, montrait une poitrine au poil gris que ne protégeait aucun autre vêtement. Un chapeau de paille usé couvrait à peine la chevelure

grise embroussaillée. Jusqu'au milieu de sa poitrine descendait, inculte, une barbe patriarcale. Chez un fripier, pour deux schellings, il eût été complètement équipé, tel qu'il était devant eux.

« Seriez-vous parent du Mc Coy du *Bounty*? » demanda le capitaine.

« C'était mon arrière-grand-père. »

« Oh ! dit le capitaine, et après réflexion : « Mon nom est Davenport, et voici mon premier maître, M. Konig. »

Ils se serrèrent les mains.

« Et maintenant, aux affaires. » Le capitaine s'expliqua vivement, la nécessité d'une grande hâte pressant son discours.

« Nous avons le feu depuis plus de deux semaines. Tout cet enfer peut se déchaîner en un moment. C'est pourquoi je me suis arrêté à Pitcairn. Je veux échouer mon navire ou le saborder, et sauver sa coque. »

« Alors, vous vous êtes trompé, capitaine, » dit Mc Coy. « Vous auriez dû toucher plus loin, à Mangareva. Il y a là une belle plage dans un lagon où l'eau est comme dans un réservoir de moulin. »

« Mais nous sommes ici, n'est-ce pas ? » demanda le premier maître. « C'est là le point. Nous sommes ici et nous y sommes venus pour nous tirer d'affaire. »

Mc Coy secoua doucement la tête.

« Vous ne pouvez rien faire ici. Il n'y a pas de plage. Il n'y a même pas de mouillage. »

« Blague ! » dit le maître. « Blague ! » répéta-t-il avec force, comme le capitaine lui faisait signe de parler plus doucement. « Vous ne pouvez pas me dire une chose pareille ! Où mettez-vous vos embarcations, hein, votre goëlette ou votre côtre, ou ce que vous avez ? Hein, expliquez-moi cela ? »

Mc Coy sourit aussi gentiment qu'il parlait. Son sourire était une caresse, un embrassement qui enveloppait le maître fatigué et cherchait à le conduire à la quiétude et au repos de l'âme tranquille de Mc Coy.

« Nous n'avons ni goëlette, ni côtre », répliqua-t-il, » et nous hissons nos canots au sommet de la falaise.

« Il faudrait me montrer cela », gronda le maître. « Comment pouvez-vous aller dans les autres îles, hein ? Dites-le moi ? »

« Nous ne nous déplaçons pas. Comme Gouverneur de Pit-

cairn, je voyage quelquefois. Quand j'étais plus jeune, je voyageais beaucoup, parfois sur des goëlettes de commerce, mais le plus souvent sur le brick de la Mission. Maintenant il n'existe plus, et nous dépendons des navires de passage. Tantôt, il nous arrive jusqu'à six escales dans une année. Tantôt, une année et même plus s'écoule sans que nous voyions passer un bateau. Vous êtes le premier depuis sept mois. »

« Et vous prétendez me dire. . . . », commença le maître.

Mais le capitaine Davenport l'interrompt :

« C'est assez, nous perdons du temps. Qu'y a-t-il à faire, M. Mc Coy ? »

Le vieillard tourna ses yeux noirs, doux comme ceux d'une femme, vers la terre ; le capitaine et le maître suivirent son regard passant du roc isolé de Pitcairn à l'équipage massé sur l'avant et attendant anxieusement l'annonce d'une décision. Mc Coy ne se hâtait pas. Il réfléchissait doucement et lentement, pas à pas, avec la tranquillité d'un esprit que la vie n'avait jamais vexé ni outragé.

« Le vent est léger maintenant », dit-il finalement. « Il y a un fort courant portant vers l'ouest. »

« C'est ce qui nous a entraînés sous le vent, » fit le capitaine, désireux d'affirmer ses connaissances nautiques.

« Oui, c'est ce qui vous a portés sous le vent », Mc Coy poursuivit. « Donc, vous ne pouvez pas remonter contre le courant aujourd'hui. Et si vous le faisiez, il n'y a pas de plage. Votre navire serait totalement perdu. »

Il s'arrêta. Le capitaine et le maître échangèrent un regard désespéré.

« Mais je vais vous dire ce que vous pouvez faire. La brise va fraîchir vers le milieu de la nuit ; voyez ces queues de nuages qui s'épaississent du côté du vent, là-bas. C'est de là qu'il va souffler, du sud-est, et fort. Il y a trois cents milles d'ici à Mangareva. Allez droit dessus. Il y a là un beau lit pour votre navire. »

Le maître secoua la tête.

« Venez dans la cabine, nous allons voir la carte », dit le capitaine.

Mc Coy trouva une atmosphère étouffante, empoisonnée, dans la cabine close. Des poussées vagues de gaz invisibles irritaient ses yeux par leur piquûre. Le pont était plus chaud, d'une chaleur

insupportable pour ses pieds nus. La sueur coulait de tout son corps. Il regarda presque avec appréhension autour de lui. Cette épouvantable chaleur était étourdissante. Il était merveilleux que la cabine ne prît pas feu. Mc Coy avait la sensation d'être dans un vaste four de boulanger où la chaleur pouvait d'un moment à l'autre augmenter d'une façon effrayante et le griller ainsi qu'un brin d'herbe.

Comme il soulevait le pied et en frottait la plante brûlante contre la jambe de son pantalon, le maître fit entendre un rire sauvage, un vrai mugissement.

« L'antichambre de l'enfer », dit-il. « L'enfer lui-même est juste sous vos pieds. »

« Ça chauffe ! » cria Mc Coy involontairement, en tamponnant son visage avec son mouchoir de bandane.

« Voici Mangareva, » dit le capitaine, se penchant sur la table et montrant un point noir au milieu de la blanche surface de la carte. « Et ici, entre, il y a une autre île. Pourquoi ne pas courir dessus ? »

Mc Coy ne regarda pas la carte.

« C'est l'île Crescent, » répondit-il. « Elle est inhabitée et elle n'a que deux ou trois pieds au-dessus de l'eau. Un lagon, mais pas de passe. Non, Mangareva est le meilleur endroit conforme à votre désir. »

« Va pour Mangareva, alors », dit le capitaine Davenport, prévenant une violente objection du maître. « Appelez les hommes de l'avant, M. Konig. »

Les marins obéirent, traînant la jambe avec lassitude sur le pont, et s'efforçant péniblement de se hâter. Leur épuisement se manifestait à chaque mouvement. Le maître coq sortit de sa cuisine pour écouter, et le garçon de cabine se glissa près de lui.

Quand le capitaine Davenport eût exposé la situation et annoncé son intention de filer sur Mangareva, une clameur s'éleva. Du fond de gosiers hurlants sortaient des cris de rage inarticulés, où se distinguaient çà et là une imprécation, un mot, une phrase. On entendit une glapissante voix de loustic qui domina un moment les autres, s'écriant : « Malheur ! Après avoir trimé dans cet enfer pendant quinze jours, voilà encore qu'il veut nous faire naviguer de nouveau sur ce brasier flottant ! »

Le capitaine ne pouvait les retenir, mais l'aimable ascendant de Mc Coy réussit à les calmer ; les murmures et les imprécations

s'éteignirent, au point que tout l'équipage, sauf ça et là un regard anxieux dirigé vers le capitaine, soupira silencieusement vers les pics tapissés de verdure et la côte surplombante de Pitcairn.

Douce comme un zéphyr printanier, était la voix de Mc Coy.

« Capitaine, il m'a semblé entendre quelques-uns d'entre eux dire qu'ils mouraient de faim. »

« Oui » fut la réponse, « et telle est notre commune situation. Nous avons eu un biscuit de mer et une cuillerée de saumon ces deux derniers jours. Nous n'en pouvons plus. Voyez-vous, quand nous avons découvert le feu, nous avons immédiatement tout fermé en bas pour l'étouffer. Après seulement, nous avons reconnu combien peu de provisions il y avait dans la cambuse. Mais il était trop tard. Nous ne pouvions nous hasarder à rouvrir ce lazaret. S'ils ont faim, j'ai tout aussi faim qu'eux. »

Il parla de nouveau aux hommes, et de nouveau les murmures et les imprécations s'élevèrent avec rage de leurs faces convulsées et bestiales. Le second et le troisième maîtres avaient rejoint le capitaine, se tenant derrière lui, à l'entrée de la dunette. Leurs traits étaient calmes et sans expression ; ils semblaient ennuysés, plutôt qu'autre chose, par l'indiscipline de l'équipage. Le capitaine Davenport lança un regard interrogateur à son premier maître qui haussa simplement les épaules, en signe de totale désespérance.

« Vous voyez », dit le capitaine à Mc Coy, « vous ne pouvez pas obliger des matelots à s'éloigner d'une terre où ils voient le salut, pour reprendre la mer sur un navire en feu qui a déjà été leur cercueil flottant durant plus de deux semaines. Ils sont finis, épuisés, et ils en ont assez. Nous allons aborder à Pitcairn. »

Mais le vent était faible et la carène du *Pyénées* sale ; il n'y avait pas moyen de tenir contre la force du courant portant vers l'ouest. Au bout de deux heures on avait perdu trois milles. Les matelots manœuvraient obstinément comme si avec toute leur force ils pouvaient faire résister le vaisseau aux éléments adverses. Mais avec régularité, qu'il courût la bordée de bâbord ou de tribord, il dérivait dans l'ouest. Le capitaine allait sans repos en haut et en bas, s'arrêtant à l'occasion pour observer les bouffées errantes de fumée et remonter aux endroits du pont d'où elles jaillissaient. Le charpentier était constamment occupé à essayer de déterminer ces places et, quand il y parvenait, à les calfater le plus serré possible.

« Eh bien, que pensez-vous ? » demanda finalement le capitaine

à Mc Coy qui suivait des yeux le charpentier avec tout l'intérêt et la curiosité d'un enfant.

Mc Coy regarda vers la terre qui allait disparaissant, dans la brume plus épaisse.

« Je pense qu'il vaudrait mieux courir sur Mangareva. Avec cette brise qui se lève, vous y serez demain après-midi. »

« Mais si le feu éclate ? Nous y sommes exposés à tout moment. »

« Tenez vos embarcations prêtes à être amenées. La même brise les portera sur Mangareva, si le feu gagne le navire entièrement. »

Le capitaine Davenport discuta un peu, et alors Mc Coy entendit la question qu'il appréhendait, mais qu'il voyait sûrement venir.

« Je n'ai pas de carte de Mangareva. Sur la carte générale, elle est à peine visible. Je ne saurais par où entrer dans le lagon. Voulez-vous vous charger de nous piloter ? »

La sérénité de Mc Coy demeura intacte.

« Oui, capitaine, » dit-il, avec la même tranquille insouciance qu'il eût accepté une invitation à dîner, « j'irai avec vous à Mangareva. »

De nouveau l'équipage fut appelé à l'arrière et le capitaine leur parla, de l'entrée de la dunette.

« Nous avons essayé de manœuvrer, mais vous avez vu combien nous avons perdu de terrain. Nous sommes drossés par un courant de deux nœuds. Ce gentleman est l'honorable Mc Coy, premier magistrat et Gouverneur de l'île Pitcairn. Il va nous accompagner à Mangareva. Vous voyez donc que la situation n'est pas si dangereuse. Il n'aurait pas fait une telle offre s'il eût pensé risquer de perdre la vie. En outre, quelque risque qu'il y ait, s'il consent à le courir de son propre mouvement, en voyageant avec nous, nous ne pouvons pas faire moins que lui. Que dites-vous de Mangareva ? »

Cette fois il n'y eut pas de murmures. La présence de Mc Coy, la sûreté et le calme qui semblaient émaner de lui, avaient produit cet effet. Ils conférèrent entre eux à voix basse, sans grande animation. Après s'être mis d'accord, ils présentèrent le loustic comme leur porte-parole. Ce brave garçon avait une écrasante conscience de son propre héroïsme et de celui de ses mandants, et avec des yeux ardents, il s'écria :

« Par Dieu ! s'il le veut, nous le voulons. »

L'équipage appuya ces paroles d'un murmure favorable et se dirigea vers l'avant.

« Un moment, capitaine, » dit Mc Coy, comme l'autre se tournait pour donner des ordres au maître, « je dois me rendre à terre auparavant. »

M. Konig fut abasourdi et regarda Mc Coy comme s'il eût eu affaire à un fou.

« Aller à terre ! » s'écria le capitaine. « Pourquoi ? Il vous faudra trois heures pour y arriver dans votre canot. »

Mc Coy mesura des yeux la distance, et s'inclina.

« Oui, il est maintenant six heures. Je n'aborderai pas avant neuf. La population ne sera pas assemblée avant dix. Comme la brise fraîchit à la nuit, vous pouvez commencer à manœuvrer dans cette prévision, et vous me prendrez au point du jour demain matin. »

« Au nom de la raison et du sens commun », éclata le capitaine, « qu'avez-vous besoin de convoquer la population ? Ne comprenez-vous pas que mon navire brûle sous moi ? »

Mc Coy était aussi placide qu'une mer d'été, et l'emportement de l'autre ne produisit pas en lui la plus légère émotion.

« Oui, capitaine, » roucoula-t-il de sa voix de colombe, « je me rends compte que votre navire est en combustion, et c'est pourquoi je vais avec vous à Mangareva. Mais je dois obtenir la permission d'y aller. Telle est notre coutume. C'est une affaire importante quand le Gouverneur quitte l'île. Les intérêts du peuple sont en jeu, de sorte qu'ils ont le droit d'accorder l'autorisation ou de la refuser. Mais ils l'accorderont, je le sais. »

« En êtes-vous sûr ? »

« Tout à fait sûr. »

« Alors, puisque vous savez qu'elle sera accordée, à quoi bon vous mettre en peine de la demander ? Songez au retard ; une nuit entière ! »

« C'est notre règlement, » fut la réponse imperturbable.

« D'ailleurs, je suis le Gouverneur et je dois prendre des mesures pour l'administration de l'île durant mon absence. »

« Mais c'est seulement un voyage de vingt-quatre heures, d'ici à Mangareva, » objecta le capitaine. « Supposez qu'il vous faille six fois autant pour revenir au vent ; cela amènerait votre retour à la fin de la semaine. »

Mc Coy esquissa un franc et bienveillant sourire.

« Très peu de navires viennent à Pitcairn, et ceux qui le font

partent habituellement de San Francisco ou ont doublé le cap Horn. J'aurai de la chance si je suis de retour dans six mois. Je puis être éloigné un an, et même être forcé d'aller à San Francisco pour trouver un navire qui veuille me ramener. Mon père laissa une fois Pitcairn pour une absence de trois mois, et deux ans se passèrent avant qu'il revînt. D'ailleurs vous êtes à court de provisions. Si vous avez à prendre les embarcations, et que le temps se fasse mauvais, vous pouvez être de longs jours avant d'atteindre la terre. Je vous amènerai deux canots de vivres demain matin. Des bananes desséchées seront le mieux. Voilà la brise qui fraîchit. Mettez-vous en mouvement avec elle. Plus tôt vous aurez fait, plus important sera le chargement que je vous porterai. Au revoir. »

Il tendit la main. Le capitaine la serra et la retint. Il semblait s'y accrocher comme un matelot qui se noie s'accroche à une bouée de sauvetage.

« Comment saurai-je que vous revenez demain matin ? » demanda-t-il.

« Oui, c'est cela, » cria le maître. « Qui nous dit qu'il ne nous en donne pas à garder pour pouvoir mettre sa peau à l'abri ? »

Mc Coy, sans ouvrir la bouche, les regarda avec douceur et bonté, et il leur sembla recevoir une assurance imposante de cette âme loyale.

Le capitaine abandonna sa main, et après un dernier et clair regard dont le réconfort embrassa tout l'équipage, Mc Coy enjamba la lisse et descendit dans son canot.

Le vent fraîchit et le *Pyrénées*, en dépit de la saleté de sa carène, parcourut une demi-douzaine de milles contre le courant d'ouest. Au petit jour, ayant Pitcairn à trois milles au vent, le capitaine Davenport aperçut deux canots qui s'approchaient. Une seconde fois, Mc Coy grimpa à bord et se laissa tomber de la lisse sur le pont brûlant. Il fut suivi de plusieurs paquets de bananes desséchées, chaque paquet enveloppé de feuilles sèches.

« Maintenant, capitaine », dit-il, « faites éviter les vergues et poussez vivement, pour sauver de précieuses existences. Voyez-vous, je ne suis pas navigateur, » expliqua-t-il quelques minutes après, en s'asseyant derrière le capitaine qui promenait son regard du haut en bas de la mâture au plat-bord et évaluait la vitesse du *Pyrénées*. « Vous avez à gagner Mangareva. Quand vous aurez reconnu la terre, alors je vous piloterai. Combien filons-nous, à votre estime ? »

« Onze », répondit le capitaine Davenport, avec un dernier regard sur l'eau courant en arrière.

« Onze. S'il se maintient à cette allure, nous signalerons Mangareva entre huit et neuf heures demain matin. J'aurai échoué le bateau vers dix ou onze au plus tard. Et alors vos peines auront pris fin. »

Il sembla presque au capitaine que ce bienheureux moment était déjà arrivé, tant était persuasive la conviction de Mc Coy. Le capitaine Davenport avait donné ce terrible effort de diriger son navire en feu pendant plus de deux semaines, et il commençait à éprouver qu'il en avait fait assez.

Une plus forte risée du vent lui passa derrière le cou et siffla à ses oreilles. Il en évalua la vigueur et regarda vivement par dessus bord.

« Le vent est le principal », annonça-t-il. « La vieille barque donne à l'heure actuelle plutôt douze que onze. Si cela continue, nous gagnerons la terre cette nuit. »

Toute la journée le *Pyrénées*, portant son chargement embrasé, fendit la mer moutonnante. A la tombée de la nuit, les voiles de cacatois et de perroquet furent rentrées, et il continua à glisser dans l'obscurité, avec de grandes vagues écumantes mugissant après lui. Les vents propices avaient accompli leur effet, et de l'avant à l'arrière une visible animation se produisait. Au second petit quart, une âme insouciant commença un chant, et quand la cloche frappa les huit coups tout l'équipage avait entonné un chœur.

Le capitaine Davenport avait monté ses couvertures et les étendit au-dessus de la chambre.

« J'ai perdu la notion du sommeil », expliqua-t-il à Mc Coy. « Je tombe littéralement. Mais appelez-moi dès qu'il vous paraîtra nécessaire. »

A trois heures du matin il fut réveillé par une légère traction du bras. Il se dressa vivement, s'étirant sous la clarté du ciel, encore engourdi de son lourd sommeil. Le vent lançait son chant de guerre dans le grément, et une mer démontée battait contre le *Pyrénées*. Par le travers, le vaisseau roulait bord sur bord, inondant le plus souvent la coursive. Mc Coy criait quelque chose que le capitaine ne pouvait pas entendre. Celui-ci s'approcha, saisit l'autre par l'épaule et le tira près de lui de façon que son oreille fût tout près des lèvres qui lui parlaient.

« Il est trois heures », fit entendre la voix de Mc Coy, conser-

vant son roucoulement, mais étrangement assourdie, comme si elle venait de très loin. « Nous avons parcouru deux cent cinquante milles. L'île Crescent n'est qu'à trente milles, quelque part là-bas devant. Il n'y a pas de feux. Si vous continuez à courir, nous allons nous mettre dessus, et nous serons perdus aussi bien que le bateau. »

« Que pensez-vous ? Mettre en panne ? »

« Oui, mettre en panne jusqu'au jour. Cela ne nous retardera que de quatre heures. »

Ainsi le *Pyrénées*, avec son chargement de feu, se trouvait en panne, résistant aux morsures de la tempête, luttant contre les vagues et les brisant en poussière. C'était un obus, portant une conflagration, et à la surface de cet obus, dans une position précaire, de frêles atomes d'humanité, tirant et hâlant, l'assistaient dans sa lutte.

« C'est tout-à-fait extraordinaire, cette tempête, » dit Mc Coy au capitaine, sous le vent de la cabine. « En bonne règle cela ne devrait pas se produire à cette époque de l'année. Mais pour ce qui est du temps, tout est anormal. Les vents sont tombés et maintenant c'est un hurlement bien en dehors de la région du vent. » Il agita la main dans l'obscurité, comme si sa vue arrivait à percer à des centaines de milles. « C'est bien dans l'ouest. Il se passe là-bas quelque chose de sérieux, un ouragan ou tout comme. Nous sommes heureux d'être si loin dans l'est. Nous n'en éprouverons qu'un faible contre-coup, » ajouta-t-il. « Cela ne durera pas. Je puis vous le dire hardiment. »

Au jour, la tempête était calmée. Mais le jour révéla un nouveau danger. Il faisait sombre. La mer était couverte d'un brouillard, ou mieux d'une brume nacrée qui avait la densité du brouillard, au point de mettre obstacle à la vue, mais qui n'était qu'une pellicule sur la mer, car le soleil la traversait et la remplissait d'un ardent rayonnement.

Le pont du *Pyrénées* donnait plus de fumée que la veille ; l'allégresse des officiers et de l'équipage s'était évanouie. Sous le vent de la cuisine, on entendait pleurnicher le garçon de cabine. C'était son premier voyage et la crainte de la mort avait envahi son cœur. Le capitaine errait çà et là comme une âme en peine, mordillant nerveusement sa moustache, les sourcils froncés, incapable de prendre une décision.

« Que pensez-vous ? » demanda-t-il, s'arrêtant à côté de Mc Coy qui déjeûnait de bananes desséchées et d'un gobelet d'eau.

Mc Coy acheva la dernière banane, vida le gobelet et regarda lentement autour de lui. Dans ses yeux était un sourire de cordialité quand il dit :

« Eh bien, capitaine, nous pourrions aussi bien marcher que brûler. Vos ponts ne vont pas tenir indéfiniment. Ils sont plus chauds ce matin. N'avez-vous pas une paire de souliers que je puisse chauffer ? Cela devient incommode pour mes pieds nus. »

Le *Pyrénées* embarqua deux grosses vagues tandis qu'il évitait au large et portait une fois de plus en avant ; le premier maître exprima le désir d'avoir toute cette eau dans la cale, si seulement on pouvait l'y introduire sans ouvrir les écoutilles. Mc Coy se pencha vers l'habitable et observa la route établie.

« Je l'aurais relevé un peu plus, capitaine, » dit-il, « il a pas mal dérivé pendant la panne. »

« Je l'ai déjà mis un point au-dessus, » fut la réponse. « N'est-ce pas assez ? »

« J'aurais mis deux points, capitaine. Ce bout de coup de vent a aidé le courant d'ouest beaucoup plus que vous ne l'imaginez. »

Le capitaine Davenport consentit à un point et demi, et monta dans les hunes, accompagné par Mc Coy et le premier maître, pour tâcher de découvrir la terre. La voilure avait été établie, de sorte que le *Pyrénées* faisait dix nœuds. La vague qui suivit s'affaissa rapidement. Le brouillard perlé ne s'éclaircissait pas, et vers dix heures le capitaine Davenport devint nerveux.

Toutes les mains étaient à leur poste, prêtes, au premier signal d'une terre à l'avant, à s'atteler comme des démons à la tâche de faire monter le *Pyrénées* au vent. Cette terre à l'avant, avec un récif aux brisants à fleur d'eau, serait dangereusement proche quand elle se montrerait dans une pareille brume.

Une autre heure s'écoula. Dans les hunes, les trois guetteurs regardaient fixement dans le rayonnement nacré.

« Que faire si nous avons passé Mangareva ? » demanda brusquement le capitaine Davenport.

Mc Coy, sans interrompre sa surveillance, répondit avec douceur :

« Dame, laissez courir, capitaine. C'est tout ce qu'on peut faire. Tous les Tuamotu sont devant nous. Nous pouvons aller sur un millier de milles à travers les récifs et les atolls. Il nous faudra bien échouer quelque part. »

« Alors laissons courir. » Le capitaine Davenport montra l'intention de descendre sur le pont. « Nous avons passé Manga-

reva. Dieu sait où est la terre la plus rapprochée. Je vois que j'aurais dû mettre cet autre demi-point, » avoua-t-il un moment après. « Ce maudit courant, c'est le diable pour un navigateur. »

« Les navigateurs d'autrefois ont appelé les Tuamotu l'*Archipel dangereux* », dit Mc Coy, quand ils eurent regagné la dunette. « Ce fort courant était pour quelque chose dans cette dénomination. »

« Je causais avec un marin à Sydney, une fois, » dit M. König, « il avait fait le commerce dans les Tuamotu. Il me dit que les assurances étaient de dix-huit pour cent. Est-ce vrai ? »

Mc Coy sourit et s'inclina.

« Sauf qu'on ne s'assure pas, » expliqua-t-il. « Les armateurs mettent en réserve vingt pour cent du coût de leurs goëlettes chaque année. »

« Mon Dieu, » gémit le capitaine Davenport, « cela porte la vie d'une goëlette seulement à cinq ans. » Il hocha tristement la tête, en murmurant : « Mauvaises mers ; mauvaises mers. »

Ils allèrent de nouveau dans la cabine pour consulter la grande carte générale, mais les vapeurs empoisonnées les repoussèrent, toussant et haletant, sur le pont.

« Voici l'île Moerenhout. » Le capitaine Davenport la montra sur la carte qu'il avait étendue sur le plancher. « Elle ne peut pas être à plus de cent milles sous le vent. »

« Cent dix. » Mc Coy secoua la tête avec doute. « On pourrait essayer, mais c'est très difficile. Je pourrais échouer le navire, comme je pourrais aussi le mettre sur le récif. Mauvais endroit, très mauvais endroit. »

« Nous allons courir la chance, » décida le capitaine Davenport, en se mettant en route dans cette direction.

La voilure fut diminuée de bonne heure dans l'après-midi, pour éviter de dépasser l'île pendant la nuit, et au second petit quart l'équipage montra un renouveau de gaieté.

La terre était si proche, leurs peines seraient dissipées dans la matinée. Le matin apparut clair, avec un brillant soleil tropical. Le vent du sud-est s'était porté à l'est, poussant le *Pyrénées* sur l'eau à une vitesse de huit nœuds. Le capitaine reprit ses calculs, en tenant largement compte de la dérive, et annonça que l'île Moerenhout n'était pas éloignée de plus de dix milles. Le *Pyrénées* parcourut ces dix milles ; il en parcourut dix autres, et les vigies, du haut des trois mâts, ne découvrirent rien autre que la vaste mer inondée de soleil.

« Mais la terre est là, je vous dis », leur criait de la dunette le capitaine Davenport.

Mc Coy eut un sourire de consolation, mais le capitaine, furieux, lui lança un regard étincelant, alla chercher son sextant et examina le chronomètre.

« Je savais que j'avais raison, » s'exclama-t-il, quand il eut achevé son observation. « Vingt-un, cinquante-cinq, sud ; un-trente-six, deux, ouest. Vous êtes là. Nous sommes encore à huit milles au vent. Qu'y avez-vous compris, M. Konig ? »

Le premier maître regarda ses propres chiffres et dit à voix basse :

« Vingt-un, cinquante-cinq, parfaitement, mais ma longitude donne un-trente-six, quarante-huit. Cela nous met considérablement sous le vent. . . . »

Le capitaine ne cacha pas son dédain et garda un silence si méprisant que M. Konig en grinça des dents et jura violemment dans sa barbe.

« Tenez le large, » ordonna le capitaine au timonier ; « trois points et ferme, comme ça. »

Puis il retourna à ses calculs, et se mit à les vérifier ; la sueur coulait sur son visage. Il mordait sa moustache, ses lèvres et son crayon, regardant ses chiffres comme on ferait un fantôme. Soudain, avec une violente contraction musculaire, il froissa de la main le papier couvert de griffonnages et le piétina. M. Konig, vindicatif, ricana et s'éloigna, tandis que le capitaine, penché contre la cabine, ne disait mot pendant une demi-heure, se bornant à regarder fixement sous le vent avec une expression de méditation désespérée sur la figure.

Il rompit brusquement le silence. « M. Mc Coy, la carte indique un groupe d'îles, mais pas leur nombre, là au large, vers le nord ou nord-nord-ouest, sur une quarantaine de milles, les îles Actéon. Qu'est-ce que c'est ? »

« Elles sont quatre, toutes basses, » répondit Mc Coy. « La première au sud-est, Maturei, est inhabitée. Un lagon sans accès. Puis vient Tenarunga. Il y a habituellement une douzaine d'individus, mais ils peuvent être dehors. De toutes façons il n'existe pas de passe pour un navire : à peine pour une embarcation, avec une toise d'eau. Les deux autres sont Vahanga et Tenararo. Pas de passes, pas d'habitants, très basses. Rien à faire pour le *Pyrénées*, dans ce groupe. Il s'y perdrait totalement. »

« Ecoutez cela ! » clama frénétiquement le capitaine Davenport.

« Pas de passes, pas d'habitants ! Au diable de pareilles îles ! »

« Bon ! » hurla-t-il soudain, comme un terrier excité, « les cartes présentent tout un fouillis d'îles au large, dans le nord-ouest. Qu'est-ce que c'est ? Y a-t-il dans le tas une passe où je puisse faire entrer mon navire ? »

Mc Coy, calme, réfléchissait. Il ne recourut pas à la carte. Tout cela : îles, récifs, hauts-fonds, lagons, passes et distances, était gravé sur la carte de sa mémoire. Il les connaissait comme l'habitant d'une ville connaît ses édifices, rues et passages.

« Papakena et Vanavana sont là-bas dans l'ouest ou l'ouest-nord-ouest, à cent et quelques milles, » dit-il. « L'une est inhabitée, et j'ai ouï dire que les gens de l'autre sont partis pour l'île Cadmus. D'ailleurs les lagons n'ont pas de passe. Une autre, Ahunui, est à cent milles vers le nord-ouest. Ni passe ni habitants. »

« Bien. A quarante milles plus loin sont deux îles ? » demanda le capitaine, relevant sa tête de la carte.

Mc Coy secoua la tête.

« Paraoa et Manuhangi. Ni passes, ni habitants. Nengo-Nengo est à quarante milles au-delà, en retrait, inhabitée et sans accès. Mais nous avons l'île Hao. C'est bien l'endroit. Le lagon a trente milles de long et cinq de large. Il y réside pas mal de monde. Vous y trouverez de l'eau suffisamment. Tous les navires peuvent franchir l'entrée. »

Il se tut et regarda avec sollicitude le capitaine Davenport, qui, penché sur la carte avec une paire de compas à la main, venait d'émettre un sourd grognement.

« N'y a-t-il pas de lagon ayant une passe quelque part plus proche que l'île Hao ? » demanda-t-il ?

« Non, capitaine, c'est le plus rapproché. »

« Bien. Cela fait trois cent quarante milles. » Le capitaine parlait très lentement, avec décision. « Je ne voudrais pas me rendre responsable du risque à courir pour toutes ces existences. Je vais mettre le navire au plein sur les Actéons. C'est un bon bateau, pourtant. » ajouta-t-il avec regret, après avoir modifié la direction, tenant plus compte que jamais cette fois du courant d'ouest.

(A suivre.)

ESQUISSE CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE TAHITI ET DES ILES DE LA SOCIÉTÉ

PAR A. LEVERD.

*Tautira ra o Tahuareva
O te rua te mata'i taua
Fatutira i te tai paa'ina,
O Murihau ana'e ta'u e ta'i.
Hiti a'e te mahana i te tara o Maire
E moua teitei o te râtâ.
Oti'oti hia e te tere te ra'au rii e.
Feufeu hia'e Orofenâ tu na,
Vaira'a mata'i oro'a
Te hiri o'o nei te pahi o Fatutira.
Tahiti nui mare'are'a,
Ua rau te oto o te mânû e.*

Ancien chant de Teieie.

PRÉFACE

L'histoire de TAHITI et des ILES de la SOCIÉTÉ, depuis les origines, n'a jamais été écrite ; non pas que la matière ait manqué, mais faute d'un fil d'Ariane pour se reconnaître dans le labyrinthe des traditions indigènes.

L'indigène, en effet, qui ne connaissait pas l'écriture, n'avait d'autre moyen de conserver le souvenir des événements passés que la tradition orale. Mais cette tradition se faisait avec un tel soin, ainsi qu'il sera expliqué, qu'elle a une valeur tout au moins comparable aux écrits, souvent faits après coup, de l'Egyte ou du Moyen-âge.

Une autre difficulté, et non des moindres, consistait à trouver l'ordre chronologique des faits connus. L'indigène de race matorie, en général, n'a pas de chronologie. Il se borne à dire que tel ou tel fait s'est passé alors que tel ou tel personnage vivait.

Pourtant la difficulté n'était pas insoluble, et Fornander, un des premiers, s'est servi des généalogies conservées avec tant de précision et un soin jaloux par les indigènes, pour établir une chronologie remontant fort haut. D'autres l'ont suivi dans cette voie et aujourd'hui les grands faits de l'histoire polynésienne ont

tous une date approximative qui ne peut donner un écart de plus de cinquante ans, ce qui est suffisant.

Nous nous expliquerons ailleurs plus longuement sur ce point dans le chapitre préliminaire de la présente esquisse.

Ainsi, l'histoire de la Polynésie a été sérieusement ébauchée et celle de quelques grands archipels, tels que les Iles Hawai'i ou Sandwich et la Nouvelle-Zélande, est aujourd'hui presque aussi connue que celle de France ou d'Angleterre.

Il ne convient pas que l'on puisse faire aux Français le reproche de n'avoir pas fait œuvre analogue pour les îles qui sont sous leur égide, et c'est ce qui nous incite, quelques faibles que soient nos moyens, à tenter cette esquisse d'histoire que personne ne semble vouloir entreprendre.

Les ILES de la Société ont leurs traditions très étendues. Quelques personnes les détiennent et ne les ont pas ou peu publiées. Nous en avons nous-même recueilli une assez grande quantité et, consultant ce qui a été écrit et ce qu'on nous a obligeamment prêté, nous avons appliqué au tout la méthode dont il a été parlé.

Ce n'est encore qu'un essai, mais nous espérons fermement que la publication prochaine de documents de valeur, attendue depuis longtemps, confirmera et complètera nos données, et que les critiques que ce travail soulèvera permettront la rectification des erreurs qui s'y seront glissées.

Nous nous faisons un plaisir de dire ici ce que nous devons à Monsieur Tati Salmon qui nous a communiqué des documents précieux, en nous permettant de les utiliser, et qui a revu et corrigé notre manuscrit, et à Miss Teuira Henry qui a publié un certain nombre d'articles épars dans des revues, et dans lesquels nous avons souvent puisé. Nous dirons plus exactement, dans le chapitre préliminaire, ce que nous leur devons.

Ces renseignements ont été pris pour la plupart aux meilleures sources et alors que le passé était encore bien connu des Tahitiens.

A part ces sources et les traditions recueillies directement de vieux indigènes, nous n'avons presque rien emprunté aux nombreux, très nombreux auteurs qui ont écrit sur Tahiti.

Le peu de traditions par eux publiées sont pour la plupart traduites et paraphrasées d'une façon tellement défectueuse, que nous eussions été induits en erreur en nous basant sur elles. Ce qui a été écrit peut servir à la reconstitution de l'ancienne vie tahitienne, mais non à l'histoire de ces îles. La raison en est que presque tous ces auteurs ne connaissaient pas la langue indigène.

Ayant une connaissance relative de cette langue et notamment des termes anciens, nous avons pensé que nous pouvions entreprendre ce travail. Cela a été pour nous un plaisir et nous espérons qu'il pourra être utile en même temps qu'instructif. S'il est en ainsi, nous aurons atteint notre but.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Valeur des Légendes. — Nous avons dit que la matière se trouvait éparse dans les nombreuses traditions indigènes plus ou moins historiques ou fabuleuses qui ont pu être recueillies. Celles-ci forment une masse imposante à laquelle il convenait d'appliquer une méthode scientifique de critique et de comparaison entre elles et avec celles des autres îles pour en tirer les faits plausibles.

Ce serait une erreur de croire que toutes ces légendes indigènes ne constituent qu'un fatras de faits fabuleux. Elles en contiennent certes et d'autant plus qu'elles sont plus anciennes, mais elles n'en contiennent pas plus que les légendes hébraïques par exemple, auxquelles on ne dénierait pourtant pas une grande valeur historique, ou même que l'histoire grecque ou romaine à ses origines et jusqu'à une époque assez avancée.

Qu'elles soient la relation de faits historiques pour la plupart, nous n'en pouvons douter, et le fait qu'elles aient été transmises oralement n'en diminue pas beaucoup la valeur, dans le cas particulier des légendes polynésiennes, pour la raison que cette transmission se faisait avec un soin jaloux.

Chacun sait en effet que, chez les Polynésiens, les traditions de famille étaient transmises de père en fils sous forme de récitatifs en termes sacramentels auxquels il ne pouvait être changé un mot. A Tahiti, par exemple, les *tabu'a haere po* ou *tabu'a ori po* étaient spécialement chargés de conserver les traditions nationales. Ils commençaient très jeunes à les apprendre, les récitèrent dans les grandes occasions devant une audience composée souvent de clans plus ou moins jaloux de les contredire et, s'ils se trompaient, cette faute était considérée comme de très mauvais augure et pouvait entraîner, pour eux-mêmes et pour la tribu, les plus graves conséquences.

Ainsi s'explique-t-on, qu'après des siècles de séparation, les habitants des divers archipels très éloignés de la Polynésie aient conservé, presque dans tous leurs détails, de longues et très anciennes traditions telles que celle de Maui qui vécut il y a quelque 19 siècles, au début de l'ère chrétienne, ou celle de Tafa'i

qui vécut il y a environ 48 générations, soit vers l'an 700 en admettant 25 années par génération.

Une autre illustration de la valeur de ces traditions nous est donnée par la facilité relative avec laquelle les historiens néo-zélandais ont retrouvé les traces des ancêtres des Maoris, venus vers 1350 de Tahiti et Ra'i-atea. Les noms des canots, de leurs chefs, sont les mêmes en Nouvelle-Zélande et au point de départ, et les généalogies des deux branches s'accordent à assigner le même rang chronologique aux personnages qui sont cités à ce propos. D'ailleurs, le départ entre les faits fabuleux et les faits historiques est relativement aisé dans la plupart des versions. Comme il est naturel, les plus anciennes sont celles dont l'interprétation est la plus difficile.

Nous n'insisterons pas plus longuement sur ce point et nous bornerons à renvoyer à l'autorité de Fornander et de M. S. P. Smith qui, l'un dans son "Polynesian Race", et l'autre dans son "Hawaiki, the original Home of the Maori", traitent longuement et excellemment de la question.

Chronologie. — Nous ne pouvons encore, pour ce qui est de la chronologie basée sur les généalogies, que renvoyer à ces auteurs, et tout particulièrement à M. S. Percy Smith dont le livre peut être obtenu aisément. Il y traite de la question tout au long et montre péremptoirement comment il a pu fixer les principales dates de l'histoire de la Polynésie. Son ouvrage nous sera d'un grand secours et nous serons contraint d'y faire de nombreux emprunts (1). M. S. P. Smith, membre de la "Royal Geographical Society" de Londres, est Président de la "Polynesian Society" de New Plymouth et l'une des meilleures autorités sur la Polynésie.

« Si les traditions polynésienne ne peuvent être assignées aux
« périodes auxquelles elles se rapportent en fait, elles ne serviront
« jamais à l'histoire. Les Polynésiens n'ont eux-mêmes aucune
« idée du temps et se bornent à déclarer que tel ou tel événe-
« ment est arrivé il y a longtemps, ou il y a très longtemps, ou
« encore au temps de tel ancêtre. Si nous voulons arriver à des
« dates de l'histoire polynésienne, nous devons nous servir des
« généalogies, et quand nous trouvons que celles conservées

(1) S. Percy Smith F.R.G.S. "Hawaiki, The original Home of the Maori", 223 pp. ill., 3^e édit., 5 sh., Wellington, Whitcombe & Tombs Ltd., Lambton Quay.

« par différentes branches de la race, séparées parfois depuis
« plus de 500 ans, s'accordent approximativement, nous devons
« reconnaître qu'elles ont un poids inattendu. »

« Sans doute les lecteurs de ce journal ("Journal of the Polyne-
« sian Society") s'étonnent du grand nombre de tables généalo-
« giques publiées et de l'espace employé ; mais pour arriver aux
« dates, elles sont nécessaires. Aussi peu intéressantes qu'elles
« soient pour le lecteur ordinaire, il est essentiel qu'on s'en
« occupe et que des comparaisons soient faites. »

Le nombre d'années généralement adopté aujourd'hui pour
une génération est de 25. Fornander avait adopté le chiffre
européen de 30 ans fourni par la généalogie des rois d'Angleterre,
mais les historiens récents les plus éminents de la Polynésie ont
adopté le chiffre de 25 qui semble plus près de la réalité pour
la race qui nous intéresse.

Un exemple typique du résultat auquel on peut atteindre par
ce moyen se trouve dans la fixation de la date de la grande
immigration néo-zélandaise appelée *heke* et qui s'est produite il
y a 21 ou 22 générations avant 1900, soit vers 1350. L'on arrive
à cette date en prenant la moyenne d'une cinquantaine de tables
remontant à ceux qui étaient venus avec la "flotte". Ces tables ne
s'écartent guère de plus de 4 ou 5 générations pour une si lon-
gue période.

Un autre exemple, nous citons toujours plus ou moins M. S.
P. Smith, réside dans la fixation de l'époque à laquelle ont vécu
le fameux navigateur Hiro (Whiro en Nouvelle-Zélande, Iro à
Rarotoga) et Hua son contemporain :

Iles Hawai'i (de Hua).....	25 générations.
Ra'i-atea (de Hiro).....	23 —
Rarotoga (de Iro).....	26 —
Nouvelle-Zélande (de Whiro et Hua).....	26 —

Celle de Ra'i-atea est celle des rois de cette île descendant de
Hiro, contrôlée par le Gouvernement français, et elle semble offrir
un écart assez considérable ; mais nous avons personnellement
découvert qu'elle est erronée. Nous avons une autre généalogie
très longue, celle des Tefaaora de Porapora, prise à fort bonne
source à Porapora, qui comprend Hiro et donne 25 générations
de Hiro à 1900. M. Tati Salmon nous en a communiqué une autre
de la branche aînée des Tefaaora qui donne également 25 géné-
rations de Hiro. La moyenne est donc 25-26, soit entre 1250 et
1275.

Remontant un peu plus haut, nous fixons tout aussi aisément la date approximative d'autres personnages importants dans l'histoire de Tahiti : Tu-Te-Oropa'a-Maeha'a et sa femme Ru'utia, bien connus aussi aux Iles Hawai'i d'où ils étaient venus se fixer à Tahiti :

Tahiti (de Tu-te-Oropa'a).....	28 générations.	
Nouvelle-Zélande (Tu-te-Koropanga et Ru-		
kutia).....	27	—
Iles Hawai'i (Olopana et sa femme Lu'ukia).	26	—
et.....	28	—

La moyenne est de 27 générations avant 1900 ou vers 1225.

Il y a ainsi de nombreux cas où l'accord est aussi frappant et même pour des personnages plus anciens. Nous nous contenterons de renvoyer au livre de M. S. P. Smith pour tous autres détails sur la fixation des dates et nous adopterons ces dates toutes les fois qu'elles ne seront pas contredites formellement par nos généalogies locales. Enfin, nous fixerons autant que possible la date des personnages saillants de l'histoire de ces îles par ces généalogies locales.

Nous ne saurions trop encourager ceux qui voudront compléter ou corriger cette esquisse d'histoire ou faire celle des autres archipels des Etablissements français de l'Océanie, à recueillir des généalogies et à les comparer, sur les bases indiquées, avec nos dates.

Traditions de Rarotoga. — M. S. Percy Smith, pour son esquisse d'histoire de la Polynésie, s'est principalement basé sur les généalogies et les traditions de Rarotoga. Ce sont, en effet, les plus précises, les plus complètes et les plus dépourvues de merveilleux. Or, les communications entre Tahiti et Rarotoga étaient jadis fréquentes et nombre de personnages célèbres ont été d'un archipel à l'autre. Souvent, les légendes de Rarotoga parlent longuement de faits qui se sont passés à Tahiti ou à Ra'i-atea, et ce, d'une façon souvent plus précise et plus complète que les légendes tahitiennes. Nous aurons donc à nous en servir souvent pour la première partie de ce travail qui s'étend des origines à l'an 1350, époque du *beke*.

Traditions tahitiennes. — Les principales sources auxquelles nous avons pu puiser sont :

A) Pour la période antérieure à l'arrivée des Européens :

1° L'ouvrage non publié intitulé " The Memoirs or Ari'itaimai "

qui nous a été prêté si obligeamment par M. Tati Salmon, lequel nous a permis de nous en servir.

2° L'article intitulé " On ari'i of Tahiti ", par M. Tati Salmon, paru dans le " Journal of the Polynesian Society ", vol. XXIV, p. 39.

3° Une brochure non publiée et intitulée " The History of the Island of Borabora and genealogy of marae Vaiotaha ", par M. Tati Salmon.

4° Les différents articles publiés par la regrettée Miss Teuira Henry dans le " Journal of the Polynesian Society ", d'après des renseignements recueillis par le Missionnaire Orsmond, au début du XIX^{me} siècle :

Genealogy of the Pomare family of Tahiti, V. II, p. 26.

Birth of New Lands, V. III, p. 136.

Legend of Hono'ura, V. IV, p. 256.

More on ari'i of Tahiti, V. XX, p. 5.

The oldest great Tahitian maraes and the last one built in Tahiti, V. XXII, p. 25.

Et enfin tout ce qui, dans la masse assez considérable de matériaux recueillis par nous, pouvait servir notre but historique. Ces matériaux ont été recueillis de la bouche de vieux indigènes de Tahiti, Ra'i-atea, Porapora, Maupiti, des Pa'umotu, (Tuamotu) ou de cahiers manuscrits indigènes.

B) Pour la période postérieure à la découverte de l'île :

Les " Memoirs of Ari'itaimai ", les relations des différents navigateurs : Cook, Bougainville, Wallis, des Pasteurs, de Moerenhout, etc., et la brochure intitulée : " E parau no Mahine ", Londres 1847.

Vérification. — Enfin, nous avons soumis le manuscrit de la présente étude à M. Tati Salmon qui a eu l'obligeance de l'annoter, et nous avons, chaque fois qu'elles nous ont paru justes, tenu compte de ses observations.

Comme nous nous proposons par la suite d'étendre et de corriger le présent ouvrage, nous invitons toutes les personnes compétentes à nous présenter directement leurs remarques dont il sera également tenu compte.

Avertissement. — Nous avons, autant que possible, rétabli l'orthographe indigène des noms propres plus ou moins estropiés par les différents auteurs.

Il y a lieu de noter que les Tahitiens, à une époque difficile à

fixer, mais certainement postérieure à l'an 1400, ont supprimé tous les « k » et « g ». Ces lettres sont remplacées dans la prononciation parce que l'on appelle "l'explosive", que les indigènes font toujours entendre, et qui s'emploie aussi dans les autres archipels de la Polynésie pour remplacer les lettres supprimées, par exemple aux Iles Cook le « h » et le « f », et aux Marquises le « r ».

Cette explosive consiste en une forte expiration portant sur la voyelle qui suit la lettre supprimée.

Il est d'usage à Tahiti de l'indiquer par une virgule renversée, ainsi placée : *ma'o* pour *magô*, requin ; Ta'ihia pour Tagihia, à Rarotoga : Tagi'ia.

Nous avons dit que la suppression du « k » et du « g » à Tahiti était certainement postérieure à l'an 1400 et nous allons chercher à l'établir.

Tout d'abord, en règle générale, les suppressions et substitutions de lettres dans les différents archipels sont assez récentes. Aux Iles Hawaï'i, le changement du « t » en « k » s'est produit au siècle dernier et la suppression de l'« r » aux Marquises n'est pas encore complète. Ces changements ont surtout dû se produire après la cessation des communications fréquentes entre archipels, c'est-à-dire après l'an 1400.

Lorsque, vers l'an 1350, un certain nombre de grands canots composant le *beke* partirent de Tahiti et Ra'i-atea pour se rendre en Nouvelle-Zélande (l'une des dernières grandes migrations), ces lettres n'étaient pas encore supprimées, car les tribus qui descendent des envahisseurs les ont toujours et ont appliqué nombre de noms propres des ILES de la Société à des endroits de leur nouveau pays, en conservant à ces noms leur ancienne forme. Pour n'en citer qu'un exemple, ils ont donné au Mont Cook le nom d'Aorangi, d'après l'Aora'i de Tahiti. Ces Maoris ont aussi retenu le nom de Ra'i-atea, sous la forme Rangiatea, de même que les habitants de Rarotoga.

D'autre part, comme il convient d'adopter une orthographe unique pour les mots polynésiens, nous emploierons le « g » seul sans « n » précédent, comme c'est l'usage aux Toga, aux Samoa et aux Pa'umotu (Tuamotu) et contrairement à ce qui se fait à Rarotoga, étant entendu que le « g » polynésien a toujours le son de « ng » et qu'il n'y a pas de consonne double en Polynésien.

Enfin, il est aussi entendu que les dates données sont approximatives jusqu'à l'arrivée des Européens, mais que l'écart ne peut

guère dépasser 50 ans pour la période postérieure à l'an 1000. Elles seront indiquées comme suit : Hiro (circa 1275).

CHAPITRE I^{er}

Les origines. — Il n'y a point lieu ici de s'étendre longuement sur les origines de la race polynésienne. Cette question a été abondamment traitée en de multiples ouvrages et il est aujourd'hui acquis que la théorie de l'origine asiatique de Horatio Hale et de de Quatrefages est la seule admissible et qu'elle coïncide en tous points avec les traditions indigènes. La question, au reste, est magistralement traitée dans l'ouvrage déjà cité de M. S. P. Smith.

Personne, en présence des affirmations si précises et si concordantes des indigènes eux-mêmes, n'osera plus soutenir l'origine américaine des Polynésiens et encore moins leur origine néo-zélandaise, comme l'a fait le seul Dr Lesson, en contradiction formelle avec les Maoris eux-mêmes.

Nous ne chercherons pas davantage ici à discuter l'origine ethnique de la race qui nous intéresse. Les controverses sont nombreuses sur ce point et l'on peut dire de la question : *adbuc sub judice lis est*.

Nous allons avoir, pour toute cette période primitive et jusque vers l'an 850, à procéder presque uniquement d'après les données fournies par M. S. P. Smith, qui lui-même a mis au point la méthode de Fornander.

Comme nous l'avons vu, Fornander est le premier qui s'est servi des traditions indigènes pour l'histoire des migrations polynésiennes et il est arrivé aux mêmes conclusions que de Quatrefages.

1^{er} siècle avant J. C. — A l'époque où les Polynésiens occupaient encore les grandes îles de la Malaisie, en une contrée que les traditions rarotongiennes appellent Avaiki-Te-Varinga (Havaiki-Te-Variga) et vers le 1^{er} siècle avant l'ère chrétienne, se place le personnage fameux de MAUI, héros et demi-dieu dont les faits fabuleux sont connus de toutes les branches de la race. Mais il semble que MAUI ait été vraiment un homme et que ses exploits, dépouillés du merveilleux qui entoure naturellement les gestes d'un personnage aussi ancien, soient pour la plupart réels.

Sa mère s'appelait — toutes les versions s'accordent sur ce point — Uahega (Tahitien : Uahe'a) et son père est indiqué tantôt

comme étant ATARAGA et tantôt TAGAROA. M. Smith, incline à croire que Uahega était femme d'Ataraga, mais que le père de Maui était Tagaroa. Quoi qu'il en soit, et avant de parler de Maui, ce Tagaroa, qui avait pour femme Hina, semble avoir été un des premiers navigateurs polynésiens qui aient exploré la Polynésie actuelle. Il est dit qu'outre les cieux, il visita diverses contrées ou îles appelées Ragi-Ura, Vai-Ono, Havaiki, Vairau-Te-Gagana, Raro-Nuku, Ragi-Make, etc., difficiles à définir et qui pourraient bien être les îles de l'est de la Malaisie : Célèbes, Cérâm, Gilolo, etc.

A cette époque, dit encore la tradition, les Polynésiens se nourrissaient de *vari* sur lequel il est donné des détails qui permettent de l'identifier avec le riz. Ce mot est encore employé à Madagascar, où chacun sait qu'il y a eu des migrations polynésiennes, pour désigner le riz. Notons à ce sujet les références suivantes : « *vari* et *vare* en malgache : riz ; *pari* en javanais : riz ; *nasy* en malais : riz ; *pady*, en malais : riz en glume. »

Ce serait au père de Hina, à Vai-Takere, que la race devrait d'avoir connu l'arbre à pain et de l'avoir adopté comme nourriture. Tagaroa aurait rapporté le *taro* de Vairau-Te-Gagana et Hina fait connaître le *ibi* ou *mape* (*Inocarpus edulis*). En raison de ces découvertes, le riz fut abandonné. Nous avons vu par l'article de M. le Professeur Macmillan Brown que tel n'est pas son avis. Mais rien ne s'oppose à ce que les choses se soient passées ainsi, et puisque les indigènes eux-mêmes nous le disent, nous voulons les croire.

Maui fut un bien plus grand navigateur encore que Tagaroa, et il semble qu'il ait visité toute la Polynésie. Les nombreux passages des traditions où il est dit avoir pêché les îles ne sont très certainement qu'une image figurative de la découverte de ces îles. Il découvrit ainsi ou voyagea à Mani-Hiki (Humphrey et Reirson), Toga-Ake (le côté est des Toga), Ragi-Raro, Ragi-Uru, Havaiki-Ruga (Îles de la Société), Vaihi (Îles Hawaïi), Gagai (probablement Lanai du même groupe), Te-Aro-Mar-o-Pipi, puis vers le sud, aux Marquises, dénommées Hiva-Nui, Hiva-Rahi, Hiva-Te-Pukega, Rauao et Hiva-Kirikiri, ensuite vers l'ouest, aux PA'UMOTU (Tuamotu), TAHITI, RAGI-ATEA (Ra'i-atea), PORAPORA, Atiu, Magaia, Rarotoga, et, de là vers l'ouest, jusqu'à Navao. C'est aussi pendant ce ou ces voyages qu'il visita U-Peru, qui peut être le Pérou.

C'est aux Îles Hawaïi qu'il faut placer son aventure avec Mahu-

ke, la déesse du feu, dont la fille est Pere (Pele à Hawaïi) déesse des volcans. Les traditions de Rarotoga sont formelles sur ce point.

Ainsi, d'ores et déjà, au premier siècle avant l'ère chrétienne, TAHITI est connu des Polynésiens, sinon encore habité.

Il semble probable (car pour cette époque reculée tout n'est que probabilités) que ces voyages avaient été entrepris pour le besoin de trouver de nouvelles terres, la pression des Malais commençant à se faire sentir.

La Branche Hamoane. — (1^{er} siècle après J.-C.) — A cette époque, sans doute, la branche Hamoane, c'est-à-dire la première migration des Polynésiens, représentée aujourd'hui par les habitants des Samoa, des Ellice, Wallis, etc., avait atteint la Polynésie depuis longtemps déjà et s'y était établie. Il est possible que cet élément, qui n'a presque pas de traditions, soit parti le premier de l'Inde et qu'il se soit établi, non seulement aux Samoa et aux îles voisines, mais à Tahiti.

Il semble que cette branche de la race soit plus pâle et moins mêlée de sang mélanésien, et ce fait peut être dû à ce qu'en quittant la terre ancestrale, elle ait bien rencontré sur sa route des populations mélanésiennes, mais qu'elle ne se soit pas arrêtée à les combattre, passant outre vers des terres non peuplées.

Chez eux, le culte de Tagaroa semble prédominant et la langue est assez différente de celles des archipels où la branche Hitiane ou Tongane prédomine.

La Branche Tongane passe de Malaisie en Polynésie. — Sous la pression des Malais qui arrivent en Malaisie actuelle, les Polynésiens de la branche Tongane quittent pour la plupart la Malaisie et s'avancent vers les îles du Pacifique découvertes par Maui.

Les Garera (Galela) restent à Gilolo ; les Motu, Koiari, Irema, Kirapuno, etc., au sud-est de la Nouvelle-Guinée (Henua-Kura?) et, en passant, Hikaiana (Stewart Island) est peuplée.

Une branche, bifurquant à Taumako (Duff), descend vers les Nouvelles-Hébrides (Nu) et réussit à occuper certaines îles, notamment Aoba et le nord d'Arago (Pentecôte), mais elle est arrêtée par la très nombreuse population mélanésienne qu'elle y rencontre.

Le gros de la migration, passant par Taumako, Anuta, Fataka, arrive aux Fidji (Hiti) où il trouve une forte population mélanésienne.

Période de Tu-Taragi. — Occupation de la côte des Samoa par la branche Hitiane. — Tu-Taragi qui vivait à Hiti-Nui et Hamama (?) aurait conquis, selon la tradition : Hiti-Nui (La Grande Fidji), Hiti-Rahi (La Longue Fidji), Hiti-Takai-Kere, Hitia Anaunau, Toga (Iles des Amis), Nuku, Haga-Ura, Kurupogi, Ara-Matietie, Mata-Te-Ra, Uea (Wallis), Vai-Rota, Katu-Hapai (Hapai des Toga), Vavau (Toga), Henua-Kura (probablement Nouvelle-Guinée), Eramaga (des Nouvelles-Hébrides). Il est dit aussi qu'il conquiert une partie de l'île de Manuka aux Samoa, mais qu'en passant de l'autre côté de l'île, il perdit Kurueke, son principal guerrier.

Toutes ces contrées, dont beaucoup ne peuvent être encore exactement situées, forment ce que les Polynésiens appelaient le Havaiki-Raro ou Sous-le-Vent.

Ces prétendues conquêtes ne sont très probablement que les îles où Tu-Taragi alla guerroyer. Il est bien peu probable, en effet, qu'il ait jamais conquis entièrement Eramaga ou Erromango des Nouvelles-Hébrides.

A cette époque de Tu-Taragi, la branche Hitiane avait atteint les Toga et communiqué avec Samoa où des colonies même avaient dû être établies.

Les légendes rarotongiennes disent qu'en conséquence des guerres engagées par Kuru, Tahakura et Ari, les Hitians se dispersèrent vers les îles du Havaiki-Raro, Hiti-Nui, Hiti-Rahi, Hiti-Anaunau, Hiti-Takai-Kere, Toga-Nui (Togatapu), Toga-Ake (est des Toga), Toga-Anue, Toga-Maga, Toga-Raro (ouest des Toga, Eua), Havaiki-Raro (ici Savai'i des Samoa), Kuporu (Upolu des Samoa), Manuka (Manu'a des Samoa), Vavau, Niua-Pou (Niua Fou, Boscaween), Niua-Taputapu (Keppe) et enfin vers Havaiki-Ruga (Tahiti et les terres voisines).

Epoque de Tinirau (500). — Toujours selon les légendes et généalogies de Rarotoga, c'est à cette époque qu'il faut assigner le héros TINIRAU qui aurait vécu à Hiti-Takai-Kere, l'une des Fidji, et y aurait épousé Te-Mumu-Hikuragi, fille de Tu-Kai-Tamanu.

Ensuite il se serait rendu à Kuporu (Upolu des Samoa) où se passe la scène avec Kae, un chef de Havaiki-Raro (Savai'i) dont il est parlé dans les traditions maories et les traditions samoanes. Là, Tinirau possédait une île du nom de Motu-Tapu. Il est dit qu'il était très puissant et très beau et possédait de vastes parcs à poisson à Kuporu où Ari avait aussi bâti sa maison dont

les piliers étaient de pierre et à travers laquelle coulait un ruisseau.

Ce Tinirau est très connu dans toute la Polynésie. A Magaia même il est considéré comme le dieu des poissons, sans doute à cause des parcs dont il a été parlé.

Les traditions qui lui sont relatives ont aussi été conservées par les Tahitiens, Raïatéens et Pa'umotu (Tuamotu); mais il s'est produit là pour Tinirau ce qui s'est produit également pour Maui : les faits qui se sont passés, à n'en pas douter, aux Fidji et aux Samoa, sont localisés à Ra'i-atea, à Taha'a, à Tahiti et même aux Pa'umotu, en des endroits qui, à leur tour, ont reçu les noms d'Uporu, Motu-Tapu, etc.

Ainsi nous avons un Motu-Tapu à Porapora et un autre à Ra'i-atea à la pointe extrême nord de l'île. Uporu est le nom poétique donné à Taha'a entière, et plus spécialement à un endroit de cette île. Là se trouvait, selon la tradition de Ra'i-atea, le parc à poisson de Tinirau, à l'endroit appelé Mata-Ohu'Ohu à Ha'amene.

Nous trouvons aussi une île appelée Motu-Tapu aux Pa'umotu (L'île Tekokota) et enfin le même nom appliqué au district de Mahina ou Ha'apape à Tahiti et plus spécialement à l'endroit dénommé Oro-Fara.

Les différentes versions de la légende de Tinirau parlent d'une Hina qui, ayant entendu vanter la beauté du chef, entreprit un long voyage pour l'aller rejoindre à Motu-Tapu. Comme l'histoire est fort ancienne, il s'y mêle beaucoup de merveilleux : Hina en effet se sert des divers poissons de la mer, sujets de Tinirau, pour se rendre à Motu-Tapu.

D'après la légende des Pa'umotu cette Hina s'appelle Hina-Uri, et d'après celle de Ra'i-atea, Hina-Tu-Moana. Cette dernière version est assez complète ; elle y est appelée tout au long Hina-Tu-Moana-Te-Vahine-a-Rere-I-Nia-I-Te-Hurahura-Tai (Hina-qui-se-tient-sur-la-mer-et-voyage-sur-les-poissons-de-la-mer). Elle est dite venir de Hiti-a-Rere, ce qui pourrait bien être le Hiti-Takai-Kere, l'une des Fidji, dont il a été parlé et d'où Tinirau serait originaire.

La version de Ra'i-atea dit bien que Tinirau était l'*ari'i* de tous les poissons de la mer. Elle contient la description du voyage de Hina, la déclaration de Hina à Tinirau, fort expressive et même poétique, mais en termes anciens et souvent peu intelligibles, la réponse de Tinirau et beaucoup d'autres choses que nous ne rapporterons pas ici.

Mais c'est assez parlé de ces personnages fabuleux qui ne vécutent même pas aux Iles de la Société.

Epoque des relations fréquentes entre les Samoa, Fidji et Toga (575-600). — L'histoire est muette jusqu'à Rega-Ariki qui vivait à Hiti et prit pour femme Kau-Oia-Ki-Te-Matagi. Leur fils Tu-Toga-Kai-Hiti devint *ariki* de Toga-Nui. Il est dit qu'il n'avait pas de dieux et qu'au contraire, l'autre fils, Turi-Pakea était un *tagata araara atua*, c'est-à-dire pieux. Ces deux fils se firent la guerre.

A cette époque la côte des Iles Samoa était fortement occupée par la branche hitiane. Plus spécialement, les Tongans occupaient la côte sud de Savai'i et d'Upolu et les Hitians la côte nord. Les relations entre les Fidji, les Toga et les Samoa étaient très fréquentes. Quant à la branche hamoane, elle habitait l'intérieur et ce n'est que bien plus tard, vers 1250, à l'époque de Karika, qu'elle réussira à chasser les envahisseurs.

A Kuporu (Upolu) règne sur les tribus hitianes un *ari'i* du nom de Mataru, ancêtre du célèbre Tahaki (Tahitien : Tafa'i) dont nous aurons à parler cent ans plus tard.

Période d'Ui Te Ragiora. Ère de découvertes et migrations. Première mention du cannibalisme. Tahiti visité et probablement peuplé par la branche Hitiane (650). — A ce moment, les Polynésiens perfectionnent encore l'art de la navigation et deviennent sans conteste les marins les plus hardis qui aient existé. Trop pressés sans doute aux Fidji, aux Toga et aux Samoa, où des éléments étrangers les gênent, ils éprouvent le besoin de nouveaux espaces. Des guerres mémorables surviennent qui obligent les vaincus à émigrer vers des îles déjà découvertes par Maui ou d'autres. De grandes pirogues en pièces assemblées furent construites à Hiti ; elles étaient sans doute doubles pour la plupart et du modèle que les Samoans actuels disent être d'origine hitiane.

Ces pirogues emportaient du *mabi*, ou fruit à pain fermenté, des cocos et certaines herbes pour couper la soif et permettre, à défaut d'autre, de boire de l'eau de mer. Généralement aussi ces pirogues, de fort grandes dimensions, contenaient des porcs, des poules, des chiens, des patates, des plants d'arbres à pain, et ainsi ces animaux et ces plantes furent introduits dans les îles de la Polynésie où ils n'existaient pas primitivement.

Ui-Te-Ragiora sur son navire Te-Ivi-o-Atea et les autres navigateurs de l'époque, parcoururent toute la Polynésie y compris

Rapa-Nui ou Ile de Pâques, la Nouvelle-Zélande et les mers froides du sud (Te-Tai-Fatu : la Mer gelée). Nous prions ceux que la question intéresserait, de se reporter aux livres de Fornander et de S. P. Smith pour le détail de ces voyages.

C'est à cette époque, selon les traditions hawaïennes et rarotongiennes, qu'il faut placer le peuplement des Iles Hawai'i, comprises sous la dénomination collective de Vaihi, par des tribus venant de Hiti (Tuturu-o-Hiti) et probablement aussi le peuplement d'Aotea-Roa (Nouvelle-Zélande) par ceux que les migrations ultérieures appelèrent les *tagata fenua* (aborigènes) et enfin celui de Tahiti, et de Hiva (Iles Marquises).

Il est certain qu'alors les Mélanésien étaient nombreux à Hiti, soit qu'ils y soient arrivés avant les Polynésien et en aient occupé les montagnes pendant le séjour de ceux-ci comme il semble le plus probable, soit même qu'ils y soient arrivés vers cette époque.

Il semble bien aussi, d'après certains passages des légendes tahitiennes et hawaïennes, que les premières migrations polynésiennes arrivées aux Iles de la Société et aux Iles Hawai'i y aient rencontré également des tribus mélanésiennes qu'elles auraient exterminées ou refoulées dans l'intérieur des îles, où, traquées, elles disparurent ensuite.

Quoi qu'il en soit, les nombreuses allusions qui sont faites aux *taehae* (sauvages) hirsutes dans les légendes des différents archipels se rapportent surtout aux relations entre les deux races à Hiti. Il y eut entre elles des luttes constantes, dont les différentes versions des légendes de Tahaki et Rata font foi.

Le grand-père de Tahaki, Hemahema-a-Ragi ou Noa, est réputé avoir été le premier Polynésien qui mangea de la chair humaine. De là son nom de Kai-Tagata sous lequel il est surtout connu. Il semble qu'il ait pris cet usage de sa femme Nona, appelée à Tahiti Nona-Nihoniho-Roroa (Nona-aux-longues-dents) laquelle aurait été une Mélanésienne.

Dans la version tahitienne, il est dit que Nona attendait le passage des hommes aux carrefours et les mangeait, et que sa fille Hina prit pour mari Noa. Celle des Pa'umotu affirme que Nona ou Rona était une cannibale et que sa fille Hina, dont le premier mari Manoi-Here, qui vivait à Uporu, avait été mangé par Nona, prit pour second mari Noa-Huruhuru (le poilu) qui lui aussi était cannibale. Ils eurent pour fils Puga-Ariki-Tahi et Hema,

Guerres avec les Mélanésiens. Période de Tafaki et Karihi. — (700. — *Date assez incertaine*). — Hema, dont il vient d'être parlé, prit pour femme Huauri-Raka-Moana que la légende pa'umotu dit avoir été *ariki* de Niue (île Savage) et la légende tahitienne *ari'i no te moana* (reine de la mer) et en eut TAFa'i (Tahaki), personnage célèbre dont les exploits ont été chantés partout.

Les versions tahitiennes et pa'umotu sont très précises quant à la parenté de Tafa'i et de son compagnon 'Arihi (Karihi). Ce dernier est le fils aîné de Pu'a-Ari'i-Tahi (Puga-Ariki-Tahi) frère aîné de Hema, et il est, par conséquent, cousin de Tafa'i.

Nous retrouvons dans la légende de Tafa'i un exemple de cette idée polynésienne que, bien que les cadets n'eussent en principe pas le droit de succéder aux biens et fonctions du père, ils étaient généralement plus intelligents et plus astucieux.

Quoi qu'il en soit, selon les versions rarotongiennes, Tahaki et Karihi se combattirent à Savai'i (Samoa) et se livrèrent les batailles de Murei-Tagaroa et Murei-Kura auxquelles prirent part leurs sœurs ou cousines Hinano-Mata-Kopikopi et Puapua-Mahinano. Tahaki dut être gravement blessé, car la légende dit qu'il y fut tué et ressuscité par ses sœurs à Vai-Porotu.

Tahaki part ensuite à la recherche de son père Hema qui avait été capturé par les Mélanésiens, et Karihi, avec qui il s'est réconcilié, l'accompagne.

Ils vont à Niu-Roa-i-Hiti (Fidji) où ils voient Kui, une vieille parente aveugle. Les *vahine taebae* (femmes féroces) veulent avoir Tahaki pour mari. Hapai-Mauga devient femme de Tahaki et lui indique la voie à suivre pour trouver son père détenu à Urupaupau par Tagaroa-Hakaputu-Ara. Tahaki vainc les Tini (troupes nombreuses) de Makahua et Papaka-Heoro (Mélanésiens), ascende une montagne et retrouve Hema.

Les versions tahitiennes et pa'umotu donnent aussi le nom de Hapai ou Ti-Hapai à la femme de Tahaki. Les peuples qu'il combat y sont appelés Tinio-Matuauru. Tahaki y est appelé Tafa'i-Uriuri-i-te-Tumu-o-Havaii et Tafa'i-I'ri-U'ra. — Ce dernier nom se rapporte à la couleur de sa peau qui, paraît-il était rouge. Il passe pour avoir été fort beau.

Vers 725 vécurent Vahieroa, fils de Tahaki, et Karihi Kaha, fils de Karihi.

Vers 750, RATA (date assez incertaine), fils de Vahieroa, serait venu de Hiti à Kupolu et il est célèbre pour avoir construit et

introduit aux Samoa les premiers canots doubles réunis par un pont.

L'histoire de la construction du canot de Rata est mêlée de beaucoup de merveilleux. Il est dit à Tahiti et aux Pa'umotu qu'il fut conduit par les Toohiti-Mataroa ou génies des bois.

Rata continue les guerres contre les habitants de Hiti-Marama, Matuku et Peka (aujourd'hui Melan-Begga, îles Fidji).

La légende a été, comme celle de Tinirau, l'objet de localisations aux Iles de la Société et aux Pa'umotu. A Makatea existe un bois qui porte le nom de Te-Vao-o-Rata (La forêt de Rata).

(A suivre.)

QUESTIONS D'ETHNOLOGIE

PAR M. LE PROFESSEUR MACMILLAN BROWN.

(Traduit de l'anglais.)

Les membres de la Société d'Etudes Océaniques et toutes personnes qui s'intéressent aux sujets traités dans ce *Bulletin* et particulièrement à l'ethnographie voudront bien s'inspirer du questionnaire ci-dessous et s'efforcer d'y répondre pour ce qui concerne l'aire géographique objet de leurs observations personnelles. Tous les renseignements fournis seront accueillis avec reconnaissance et utilisés le cas échéant.

RAPA.

- 1) Description et photographies des fortifications qui se trouvent au fond du port.
- 2) Suit-on à Rapa la ligne maternelle ou la ligne paternelle ?
- 3) Les habitants ont-ils cultivé le *broussonetia papyrifera* et fait du *tapa* ou des vêtements en écorce ?
- 4) Ont-ils cultivé le *tacca pinnatifida* pour tirer l'arrow-root de sa racine avant de cultiver le *manioc* dans ce but ?
- 5) Cultivaient-ils le *kumara* (*umara*) ou patate douce et l'igname ?
- 6) Ont-ils jamais construit des pirogues doubles ou à balancier ?
- 7) Y-a-t-il quelque tradition touchant d'autres îles, points de départ de leurs migrations, ou touchant leurs rapports avec d'autres pays ?

- 8) Quels étaient les noms et attributs des anciens dieux ?
- 9) Avaient-ils des *marae* ou des temples de pierre pour y adorer leurs dieux ?
- 10) Avaient-ils quelque tradition montrant qu'ils ont connu l'art de tatouer ?
- 11) Les mots courants de l'ancien vocabulaire pourraient-ils être sauvés de l'oubli ?
- 13) Ont-ils quelque tradition touchant *Hawaiki* ou une patrie primitive ?
- 14) Avaient-ils quelque tradition au sujet des sacrifices humains ou du cannibalisme ?
- 15) Y avait-il une classe dirigeante ou aristocratie ? Avaient-ils des chefs ?
- 16) Les femmes mangeaient-elles séparées des hommes ?
- 17) Ont-ils jamais eu des chiens ou des porcs ?
- 18) Certains de leurs ancêtres ont-ils jamais introduit l'arbre à pain, la banane, le cocotier ou la canne à sucre ?
- 19) Ont-ils jamais fait usage du fruit du pandanus ?
- 20) Ont-ils jamais connu le *piper methysticum* et tiraient-ils du *kava* (*ava*) de ses racines ?
- 20) Ont-ils connu l'arc ? ou la fronde ?
- 22) Quelle était la forme particulière de leurs armes offensives ? Lance ? Massue ? Avaient-ils des lances barbelées ? De quoi étaient faites les pointes de leurs lances ? Leurs hameçons étaient-ils barbelés ?
- 23) Mangeaient-ils la chair du requin ou de la baleine ?
- 24) Quelles étaient leurs coutumes funèbres ? Brûlaient-ils ou momifiaient-ils le mort ? Ou bien l'exhumaient-ils et nettoyaient-ils les os en les râclant ? Déposaient-ils les restes de leurs morts dans des endroits secrets ? Les âmes des morts hantaient-elles les maisons ? Après la mort, l'âme descendait-elle dans le "*Po*" ou "*Hades*", ou se jetait-elle à la mer ? Y avait-il au-delà de la mort une autre vie dans le ciel ?
- 25) Se servaient-ils pour bêcher d'une longue pièce de bois à creuser le sol ?
- 26) Avec quoi tressaient-ils des nattes, suivaient-ils des modèles de quelque sorte et lesquels ?
- 27) De quoi était faite la ceinture (tah. : *tibere*) de leurs reins ?
- 28) Quelle était la forme habituelle des maisons ?
- 29) Peignaient-ils leur visage et leur corps pour la danse et la guerre ? Leurs danses étaient-elles les mêmes qu'à Tahiti ?

- 30) Leurs vases étaient-ils faits avec des Calebasses, des coques de noix de coco, ou en bois ?
-

ILES AUSTRALES, GAMBIER, TUAMOTU, MARQUISES.

- 1) Qu'est-il advenu des grandes statues de pierre de Raivavai que Moerenhout place sur un isthme qui réunissait à l'île les plantations de *taro* et était souvent submergé ? Elles ressemblaient aux statues de l'île de Pâques et sont donc bien distinctes des deux qui existent aujourd'hui dans la brousse derrière *Rairua*, résidence du chef.
- 2) Photographies et description des *marae* et des petites statues qui subsistent encore.
- 3) Questions d'ethnologie à propos des anciennes mœurs et langage de Raivavai, comme nous l'avons suggéré pour Rapa — tatouage, plantes servant à l'alimentation, *kava* (*ava*), *tapa*, chiens et porcs, armes, ustensiles, coutumes, funèbres, traditions, anciens dieux, sacrifices humains, coutumes sociales, ligne maternelle ou paternelle, idées touchant un autre monde.
- 4) Les habitants de Raivavai étaient renommés pour la finesse de leurs armes et ustensiles sculptés. Sculptaient-ils des statues de bois ou leurs canots ? Avaient-ils des pirogues doubles ou à balancier ? Leurs pirogues étaient-elles construites en planches ou seulement creusées ? Étaient-elles pontées ?
- 5) L'infanticide et l'avortement étaient-ils d'anciennes pratiques ? L'adoption existait-elle comme à Tahiti ?
- 6) Avaient-ils des exorciseurs, des sorciers ou des prêtres ? Le sacerdoce était-il héréditaire dans les familles ?
- 7) Y avait-il quelque méthode reconnue d'éducation dans les temps anciens ?
- 8) Quelles étaient les coutumes touchant les relations sexuelles ? Liberté avant le mariage comme dans d'autres groupes polynésiens ? Pas de cérémonie ? Cérémonie pour couper les cheveux ? ou pour choisir un nom ? La polygamie était-elle pratiquée ? Y avait-il des femmes faisant profession d'être vierges comme à Samoa ?
- 9) Quels étaient les *tabu* (*tapu*) ou interdictions ?
- 10) Le deuil s'accompagnait-il de mutilations ? ou de festins ? ou des deux à la fois ?

- 11) Certains animaux (poissons ou oiseaux) étaient-ils adorés ou sacrés ?
- 12) Y avait-il un système de classification des parentés comme à Hawaïi ?
- 13) Quels étaient les principaux arts ? Hommes et femmes étaient-ils spécialement séparés pour cela ? La pêche et tous les objets qui y servent étaient-ils *tabu* (*tapu*) pour les femmes comme dans la plupart des groupes de Polynésie ?
- 14) Y eut-il des esclaves autrefois ?
- 15) Comment l'échange des produits entre différentes parties était-il réglé ? La richesse s'accumulait-elle dans certaines familles ? Les femmes héritaient-elles ?
- 16) Y avait-il un roi de l'île ? Comment le choisissait-on ?
- 17) Y avait-il une institution comme celle des *Areoi* du groupe de la Société ?
- 18) Quelles étaient les coutumes guerrières ?
- 19) Y avait-il des instruments de musique autres que le tambour ?
- 20) Y avait-il un art décoratif ? Sculpture ? Peinture ? de personnes ? ou d'ustensiles, d'armes ou encore des maisons ?
- 21) Quels étaient les principaux divertissements ?
- 22) Employaient-ils la spirale dans l'ornementation ?
- 23) Y a-t-il des contes, des légendes, ou des chants ?
- 24) Tressaient-ils des figures avec des fibres ?
- 25) Remèdes ? Boissons ? Magie ? Poisons ?
- 26) Méthodes d'agriculture ? Arboriculture ? Mets préférés ?
- 27) Le village vivait-il sous le communisme, ou la propriété était-elle individuelle ?
- 28) La circoncision ou la sub-incision étaient-elles pratiquées ?
- 29) Y avait-il des classes sociales ? Si oui, s'unissaient-elles par des mariages entre elles ?
- 30) Moerenhout mentionne des statues de pierre à Tubuai (Tupuai); qu'en est-il advenu ?
- 31) La forme de la tête est-elle courte ou longue, ronde ou carrée ? Le nez est-il plus souvent aquilin ou aplati ? Les lèvres ont-elles une tendance à être épaisses ? Quelle est la taille ordinaire ?
- 32) Aux Marquises, à Moorea, Raiatea, Borabora (Porapora), photographies et description des *marae*, sculptures, dessins rupestres et monolithes.
- 33) Aux Marquises, le cannibalisme était-il rituel ou provoqué par le désir de manger ? Avaient-ils des chiens ? les mangeaient-ils ? Avaient-ils des porcs ?

- 34) Les anciens Marquisiens possédaient-ils la canne à sucre, la banane et la patate douce ?
- 35) Quel était le principal but du tatouage ? Avait-il une signification et une intention religieuses ? ou guerrières ? ou toutes les deux ?
- 36) Pourquoi la sculpture soit du bois soit de la pierre est-elle si caractéristique des Marquises en comparaison du groupe de la Société ?
- 37) L'avortement, l'infanticide et l'adoption étaient-ils des pratiques marquisiennes ? Si oui, persistent-ils encore ?
- 38) Quand et comment les anciennes échasses étaient-elles employées aux Marquises ? Était-ce pour danser ou dans des buts religieux ?
- 39) Pourquoi les grandes pierres *paepae* sont-elles employées si communément aux Marquises comme base des maisons ?
- 40) La royauté existait-elle ? Quand est-elle née ?
- 41) Y a-t-il quelque trace de droit maternel dans l'un de ces groupes, regardant le frère de la mère comme un tuteur ?
- 41) N'y a-t-il pas de traditions aux Marquises concernant d'anciennes migrations, des héros ou des dieux ?
- 43) N'y a-t-il pas de contes, ou d'histoires d'animaux ?

VARIÉTÉS

A Monsieur le GOUVERNEUR G. JULIEN.

Hommage très respectueux, à l'occasion du passage à
Papeete des troupes australiennes et italiennes.

BIENVENUE !

*Beaux et vaillants soldats de l'immense Australie,
Et vous, fils enflammés de la fière Italie,
Tabiti vous reçoit du meilleur de son cœur,
Et dans chacun de vous voit un futur vainqueur !*

*La liberté du monde, à la flamme pâlie,
Autour de nos drapeaux vous appelle et vous lie !
Vous irez assouvir une sainte rancœur
Et goûter à la gloire, enivrante liqueur !*

*Au nom de la patrie et de son âme altière,
Dont la force indomptable est demeurée entière,
Au nom de Tabiti, dont le tendre baiser*

*Efface les chagrins ou les peut apaiser,
Salut, honneur, amour et joyeuse espérance
A vous, les défenseurs de l'éternelle France !*

H. MICHAS.

AQUARELLES

LE LAGON BLEU

I

*Sur le lagon bleu glisse la pirogue ;
Dans le vent léger, légère elle vogue.
Au choc de la lame et du balancier,
L'écume jaillit filant au sillage.
La longue trainée aux lueurs d'acier
Reflète les ors tombant du nuage.
La voilure blanche enfle et s'arrondit,
Et l'écume encor plus vite jaillit.
Tenant l'aviron, des deux mains crispées,
Le pilote assis sur un long bois dur
Evite les chocs et les embardées,
Sur le lagon bleu glisse la pirogue ;
Dans le vent léger, légère elle vogue.*

II

*Et dans les grands fonds, le requin sans bruit
Chasse le grand thon dont l'écaille luit.
Le soleil levant nuance et colore
Roches et coraux aux riches couleurs,
Passant du vert clair, au rouge garance,
Qui vont s'estompant dans les profondeurs.
La nacre perlière ouvre son écrin
Que guette la pieuvre ; et le clair matin
Prodigue partout, dans l'eau d'émeraude,
Les rayons ardents de l'astre du jour
Et dans l'air léger sa caresse chaude.
Et dans les grands fonds, le requin sans bruit
Chasse le grand thon dont l'écaille luit.*

III

*Là-bas, sur l'atoll, monte la fumée
D'un grand feu de brousse à peine allumée
Qu'attise un vieillard près de la maison ;
Pendant que son fils avec sa compagne
Se lavent les yeux, dans l'eau, sans savon,
Et le torse nu, les reins ceints du pagne,
S'assoient gravement sur de gros cailloux.
De jeunes enfants se cherchent les poux
Dans la case ouverte, où des chiens étiques,
Par de courts frissons, chassent les moustiques
Commençant au jour leur folle chanson.
Les grands cocotiers balancent leurs palmes,
Et sur le récif déferlent les lames !*

LES TEINTES SOMBRES

I

*La nuit s'épand sur le village ;
Des lueurs bordent un nuage.
Là-bas, vers le jour qui s'éteint
Sur le récif, la boule gronde ;
Et son murmure est si lointain
Que cela vient d'un autre monde.*

II

*Tout le village est en émoi :
La mort passe, et son effroi
S'étend sur tout, choses et gens.
Un homme meurt, et dans sa case
Amis, voisins, fille, parents
Attendent la dernière phase.*

III

*Dans le silence de la nuit,
On ne perçoit plus que le bruit
Des grands cocotiers qui frémissent ;
Le lointain murmure des boules.
Les morts anciens se réunissent ;
Autour de soi l'on sent leurs foules.*

IIII

*Superstition, crédulité,
Petit îlot, l'immensité.
Douze vivants, un pauvre mort,
La mer, la nuit, une chandelle.
Les revenants, le mauvais sort.
Frissons, terreurs, l'âme éternelle ?*

Iles Tuamotu, 1916.

FRANÇOIS HERVÉ.

NÉCROLOGIE

Le "*Temps*", du 11 mars 1918, annonce la mort de M. Le Myre de Vilers, Membre d'honneur de notre Société, qui s'était vivement intéressé à nos travaux et les avait encouragés par des paroles si bienveillantes. Voici comment il s'exprime à son sujet :

M. CHARLES-MARIE LE MYRE DE VILERS est décédé à l'âge de 85 ans.

Le défunt, qui était originaire de Vendôme, avait fourni une longue et brillante carrière dans la marine, l'administration, la diplomatie et les colonies. Entré à l'Ecole navale en 1849, il était enseigne de vaisseau en 1855 ; il quitta la flotte en 1861 pour l'administration, fut sous-préfet de Joigny et de Bergerac et préfet d'Alger en 1869. Pendant la guerre de 1870, il était promu lieutenant de vaisseau. Licencié en 1871, il est nommé préfet de la Haute-Vienne en 1873, puis directeur des affaires civiles et financières de l'Algérie en 1877, conseiller d'Etat, gouverneur de la

Cochinchine, ministre plénipotentiaire en 1879, résident général de Madagascar en 1886.

Mis en disponibilité en 1889, il était élu député de la Cochinchine et le resta jusqu'en 1898.

Il était envoyé comme plénipotentiaire au Siam en 1893 et y signait le traité de Bangkok, puis il était nommé ministre plénipotentiaire à Madagascar et ambassadeur honoraire en 1895.

Il était Président de la Société de Géographie et Grand-Officier de la Légion d'honneur.

BIBLIOTHÈQUE

Appel à Messieurs les Membres de la Société d'Études Océaniques.

Depuis plusieurs mois, le Bureau de la Société s'efforce de doter cette dernière d'une bibliothèque, comme la liste d'ouvrages publiée au dernier *Bulletin* et celle qui suit le prouvent. Il serait dans l'intérêt de tous de s'intéresser à cette création et d'aider à en faire vraiment un foyer d'activité intellectuelle où ceux qui le désirent puissent trouver des renseignements précis et abondants ou simplement quelques heures de délassement. Deux éléments sont indispensables à toute étude sérieuse. Le premier est une collection aussi complète que possible de dictionnaires. On pourrait dire qu'il n'y a pas de langue qui n'ait une littérature polynésienne plus ou moins riche. Si l'anglais est en tête de ligne, le français, l'italien, l'espagnol, le russe, le hollandais, l'allemand et les langues scandinaves tiennent également un rang fort honorable, sans parler des innombrables dialectes plus ou moins étroitement apparentés, et parlés par les indigènes du Pacifique. Le second élément, qui n'est pas moins important que le premier, est l'élément géographique représenté par des cartes et des atlas, sans lesquels tout travail exact devient impossible. Tous les dons d'ouvrages de l'une ou de l'autre de ces deux catégories seront donc particulièrement précieux. Ils seront enregistrés au *Bulletin*, comme d'habitude, et les documents seront traités avec le plus grand soin.

PUBLICATIONS ET OUVRAGES REÇUS

De The Australasian Association for the Advancement of Science.

<i>Report of the first meeting,</i>	1888.....	1 volume.
— <i>second</i> —	1890.....	1 —
— <i>third</i> —	1891.....	1 —
— <i>fourth</i> —	1892.....	1 —
— <i>fifth</i> —	1893.....	1 —
— <i>seventh</i> —	1898.....	1 —
— <i>ninth</i> —	1902.....	1 —
— <i>eleventh</i> —	1907.....	1 —
— <i>twelfth</i> —	1909.....	1 —
— <i>thirteenth</i> —	1911.....	1 —

De M. le Capitaine Brisson.

*Annales de l'Institut Océanographique : "Quinze
mois aux îles Kerguelen,"* par M. RALLIER DU
BATY, Capitaine au long cours..... 1 volume.

De The Philippine Journal of Science.

Vol. XII. Section D. N° 1 (January 1917) à N° 6 (No-
vember 1917)..... 6 fascicules.

De l'auteur.

*The early Discovery of Australia, and the Reason
for a "No Man's Land" on this Continent of ours,*
by Geo. COLLINGRIDGE..... 1 fascicule.

De Na Mata, Suva, Fiji.

N° 328.— Avril 1918..... 1 fascicule.
N° 329.— Mai 1918..... 1 —

De l'auteur.

Maori-Polynesian comparative dictionary, by
Edward TREGGAR..... 1 volume.

De The Carnegie Institution of Washington.

*Annual report of the Director of the Department
of Terrestrial Magnetism*..... 1 fascicule.

De The Bernice Pauahi Bishop Museum of Honolulu.

Vol. VII, n° 1.— *Additional Notes on Hawaiian
Feather Work.* — Second supplement, by Wil-
liam T. BRIGHAM Sc. D. 1 volume.

Du Comité de l'Océanie Française.

Bulletin mensuel, 14^{me} année. Nouvelle série. N°

44. — Février-Mai 1918..... 1 fascicule.

**Recueil général de Jurisprudence, de Doctrine et de
Législation coloniales et maritimes.**

N° 309. — Mars 1918..... 1 fascicule.

N° 310. — Avril 1918..... 1 —

De l'auteur.

Ile Christmas. — South Seas. Oceanie. Coconuts,

Birds, Fishes, etc., par E. ROUGIER..... 1 volume.

De l'auteur.

Maori and Polynesia, by Prof. J. Macmillan BROWN

(omis dans la dernière liste)..... 1 volume.

De The Polynesian Society, New Plymouth, N. Z.

Vol. XXVII. n° 2. — June 1918..... 1 fascicule.





MBL/WHOI LIBRARY



WH 19TY -

